

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

DEUXIEME PARTIE.

LA SOCIÉTÉ DE NOTRE DAME DE MONTRÉAL COMMENCE A REALISER LES RELIGIEUX DESSEINS DES ROIS DE FRANCE.

(Suite.)

CHAPITRE V.

SUITE DE LA PREMIERE GUERRE DES IROQUOIS, DE 1641 A 1645.

XVII.

Pourquoi Villemarie a-t-elle été appelée Tiotiaki par les Iroquois.

Il est bon de faire observer ici que les Iroquois, dès qu'ils eurent connaissance de l'établissement de Villemarie, le désignèrent sous le nom de *Tiotiaki*, qu'ils n'ont cessé de lui donner depuis ce temps ; et ce mot, qui n'a aucun rapport avec celui de Villemarie ou de Montréal, ni aucune signification qu'on puisse rapporter à cette ville, semble indiquer qu'ils étaient accoutumés à le donner précédemment à quelque village situé tout auprès, et peut-être sur l'emplacement même où fut ensuite établie Villemarie. Selon toutes les apparences, ce village aurait été celui de *Tutonagui*, dont parle Jacques Cartier, situé, non comme Hochelaga, à côté de la montagne, mais sur le bord même du fleuve, et à deux lieues environ au-dessous des cascades de la Chine. Des hommes versés dans la langue Iroquoise pensent, en effet, que le mot *Tiotiaki*, que les Iroquois donnent encore à Montréal, est le même que celui que Jacques Cartier a rendu par *Tutonaguy* : rien n'étant plus ordinaire aux voyageurs que de donner, comme noms propres, des mots mal compris ou altérés par l'orthographe qu'ils s'imaginent répondre à la prononciation de ces mots. Il est, en effet, bien remarquable que, tandis que les Algonquins ont francisé le nom de *Montréal* ou Villemarie, par celui de *Moniang*, qu'ils lui donnent encore, les Iroquois aient constamment appelé cet établissement du nom purement

sauvage de *Tiotiaki* ; et cette singularité peut confirmer, de plus en plus, ce que nous avons déjà établi, savoir : que les anciens habitants de l'île de Montréal n'étaient point Algonquins, et appartenaient réellement à la nation Huronne-Iroquoise.

XVIII.

Villemarie exposée aux surprises des Iroquois, qui infestent l'île et le fleuve.

Le reste de cette année 1643, les Iroquois ne cessèrent d'infester l'île de Montréal, par des courses continuelles ; jusque-là qu'à Québec on n'aurait pas été surpris d'apprendre que ces barbares eussent emporté Villemarie d'un coup de main et taillé en pièces tous ses habitants. Il n'y avait plus aucune sécurité à s'éloigner du Fort ou à naviguer sur le fleuve ; aussi, à la fin du mois d'août, ou au commencement de septembre de cette année, lorsqu'on apprit que M. d'Ailleboust remontait le fleuve Saint-Laurent, avec sa femme et la recrue qu'il conduisait, comme il a été dit, on ne fut pas sans crainte qu'ils ne tombassent en chemin dans quelque embuscade. La barque qui les portait étant cependant arrivée heureusement à la vue du Fort, M. d'Ailleboust n'osait pas s'en approcher, dans l'appréhension de tomber lui et les siens entre les mains des Iroquois, s'ils étaient déjà les maîtres de la place ; et, de leur côté, les colons, ne sachant si cette barque n'était pas remplie d'ennemis qui s'en fussent emparés, craignaient, pour le même motif, d'aller chercher la recrue. Il fallut enfin que M. de Maisonneuve s'avancât lui-même, avec des hommes armés, pour les reconnaître et les conduire à Villemarie, ce qui ne fut point sans de justes craintes d'être assaillis par les Iroquois, spécialement au retour. “ Tant il est vrai, ajoute M. Dollier de Casson, que, dans ce temps, on n'était plus en assurance dès qu'on avait franchi le seuil de sa porte.”

XIX.

M. de Maisonneuve, au lieu d'attaquer les Iroquois, se tient sur la défensive.

Cependant les colons de Villemarie, outrés de douleur de la perte qu'ils avaient faite de cinq des leurs, et impatients d'aller attaquer l'ennemi, qui leur donnait fréquemment l'alarme au milieu de leurs travaux, ne se laissaient pas de presser M. de Maisonneuve de les conduire sur le champ de bataille. Ce sage Gouverneur, en qui la prudence n'était pas moindre que la valeur, se contentait de leur répondre : “ Sans doute, nous pourrions poursuivre les Iroquois, ainsi que vous le souhaitez avec tant d'ardeur ; mais nous ne sommes qu'une poignée de monde, peu expérimentés aux bois, théâtre ordinaire de la guerre avec ces barbares ; et tout à coup nous tomberons dans quelque embuscade, où il y aura vingt Iroquois contre un Français. Prenez donc patience ; quand Dieu nous aura donné du monde,

nous risquerons des coups ; maintenant ce serait hasarder imprudemment la perte de tout en une seule fois ; et je me croirais coupable en conduisant, avec si peu de prudence, l'œuvre qui m'est confiée." Il se borna donc à se tenir sur la défensive, et veilla, autant qu'il le pouvait, à la conservation des siens. Pour cela, il avait ordonné qu'ils iraient tous ensemble au travail, au son de la cloche, toujours armés ; et que, pareillement, quand l'heure du dîner serait venue, la cloche les rappelant au Fort, ils reviendraient tous ensemble, comme un seul homme. Cette précaution était nécessaire pour se prémunir contre les surprises des Iroquois, qui restaient quelquefois cachés plusieurs jours de suite dans les broussailles, attendant l'occasion de tuer quelque colon, et ensuite s'enfuyaient, avec une vitesse extrême, dans les bois, leur refuge ordinaire.

XX.

Instinct admirable des dogues de Villemarie pour découvrir les Iroquois cachés dans les bois.

Mais la Providence, qui veillait à la conservation de Villemarie, avait ménagé elle-même aux colons un moyen sûr, pour connaître les endroits où les ennemis étaient cachés, sans exposer pour cela la vie d'aucun homme. On avait amené de France quelques dogues pour qu'ils veillassent, à leur manière, à la garde du Fort ; et ces animaux, par un instinct particulier et fort étonnant, discernaient, à l'odorat, tous les endroits où il y avait des Iroquois cachés en embuscade. M. Dollier de Casson parle ainsi de ce phénomène : " Les chiens faisaient, tous les matins, une grande ronde pour découvrir les ennemis, et allaient ainsi sous la conduite d'une chienne nommée Pilote. L'expérience journalière avait fait connaître à tout le monde cet instinct admirable que Dieu donnait à ces animaux, pour nous garantir de quantité d'embuscades, que les Iroquois nous faisaient partout, sans qu'il nous fût possible de nous en garantir, si Dieu n'y eût pourvu par ce moyen." Le P. Jérôme Lallemant, dans sa relation de 1647, fait mention, de son côté, de cette particularité étonnante. " Il y avait dans Montréal, dit-il, une chienne qui jamais ne manquait d'aller, tous les jours, à la découverte, conduisant ses petits avec soi ; et si quelqu'un d'eux faisait le rétif, elle le mordait pour le faire marcher. Bien plus : si quelqu'un retournait au milieu de sa course, elle se jetait sur lui, comme par châtement, au retour. Si elle découvrait dans ses recherches quelques Iroquois, elle tournait court, tirant droit au Fort, en aboyant, et donnant à connaître que l'ennemi n'était pas loin. Sa confiance à faire la ronde tous les jours, aussi fidèlement que les hommes, commençant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; sa persévérance à conduire ses petits et à les punir quand ils manquaient de la suivre, sa fidélité à tourner court quand l'odeur des ennemis frappait son odorat et à aboyer de toutes ses forces, en faisant face au côté où les ennemis étaient cachés, tout cela donnait de l'étonnement et devait être regardé, avec raison, comme un signe manifeste de la vigilance et de la protection de Dieu sur Villemarie.

XXI.

Pour céder à l'ardeur de ses soldats, M. de Maisonneuve se dispose à marcher à l'ennemi.

Mais les aboiements et les hurlements prolongés de ces animaux sem-

blaient exciter et rendre plus vive encore l'impatience des colons, pour aller à l'ennemi. Chaque fois qu'ils les entendaient de la sorte, ils accouraient vers M. de Maisonneuve, et lui disaient : " Monsieur, l'ennemi est " aujourd'hui dans tel endroit du bois, nous n'irons donc jamais le débus- " quer ? " — " Le temps n'en est pas encore venu, mes enfants, leur répon- " dait-il. La mort de cent Iroquois, que nous pourrions tuer, ne diminuerait " pas les forces de ces barbares, qui arrivent par bandes, de tous côtés, " tandis que la perte de quelques hommes affaiblirait de beaucoup la colo- " nie." Mais ces raisons, et d'autres également solides qu'il leur alléguait, ne produisaient aucun effet sur les cœurs ardents de ses soldats. Au contraire, elles leur firent croire que c'était par lâcheté qu'il refusait de les conduire à l'ennemi ; et enfin, cette fausse opinion se fortifiant de plus en plus dans leurs esprits, ils commencèrent à murmurer si haut, que M. de Maisonneuve en eut lui-même connaissance. Craignant alors que ce jugement si défavorable de sa valeur ne nuisit à son autorité sur eux et ne compromit l'avenir de la colonie, il résolut de céder à leur impatience, et crut qu'il valait mieux hasarder imprudemment quelque attaque que de les laisser plus longtemps dans cette fausse persuasion, qui n'était propre qu'à tout perdre et à tout ruiner. Le 30 mars de l'année 1644, les chiens l'étant mis à aboyer et à hurler de toutes leurs forces, les colons coururent pleins d'ardeur vers M. de Maisonneuve, et lui dirent selon leur coutume : " Monsieur, n'irons-nous donc jamais à l'ennemi ? " Contre sa coutume, il leur répartit brusquement, car il était toujours calme, modéré dans ses paroles : " Oui, vous verrez l'ennemi ; qu'on se prépare donc à marcher " tout à l'heure ; mais qu'on soit aussi brave qu'on le promet. Je vais " moi-même à votre tête."

XXII.

Voyant les siens investis par les Iroquois, et manquer de munition, M. de Maisonneuve leur ordonne la retraite.

Aussitôt chacun se dispose à marcher au combat ; mais, comme on n'avait que très-peu de raquettes, et que les neiges étaient encore assez hautes, il ne fut pas possible de s'équiper aussi bien que la circonstance le demandait. M. de Maisonneuve cependant, ayant mis son monde dans le meilleur ordre qu'il put, laissa le Fort et le commandement entre les mains de M. d'Ailleboust, à qui il donna ses ordres, en cas qu'il dût rester sur le champ de bataille, et sortit à la tête de trente hommes, en se dirigeant vers les Iroquois. Lorsque les barbares, qui étaient au nombre de deux cents, les eurent aperçus, ils se divisèrent en plusieurs bandes, se mirent en embuscades, afin de les recevoir à leur arrivée ; et dès qu'ils les virent entrer dans le bois, ils commencèrent, en effet, à tirer sur eux de tous côtés. Le combat fut d'abord très-chaud de part et d'autre. M. de Maisonneuve, voyant ses gens attaqués par cette multitude, leur ordonna de se placer derrière les arbres, ainsi que le faisaient les Iroquois ; et le feu recommença alors avec une ardeur nouvelle. Il dura enfin si longtemps, que les munitions manquèrent aux nôtres, ce qui obligea M. de Maisonneuve à leur ordonner la retraite. Accablés d'ailleurs par un si grand nombre d'ennemis, et ayant déjà plusieurs de leurs gens morts ou blessés, c'était l'unique moyen de salut qui resta, à lui et à sa troupe ; et toutefois ce

moyen offrait de grandes difficultés. Ses gens étaient beaucoup engagés dans le bois, et si mal montés en raquettes, comparativement aux Iroquois, “ qu'à peine, dit M. Dollier de Casson, étions-nous de l'infanterie, au rapport de la cavalerie.”

XXIII.

Saisis par la crainte, les Montréalistes laissent M. de Maisonneuve seul au milieu des Iroquois.

N'ayant donc d'autre parti à prendre, il leur ordonna de se retirer lentement, et de faire face de temps en temps à l'ennemi, leur recommandant surtout de se diriger tous vers un chemin de traîne, par lequel on avait amené le bois pour bâtir l'hôpital, ce chemin étant ferme, et des raquettes n'étant pas nécessaires pour marcher. Chacun exécuta cet ordre, mais plus précipitamment que ne l'avait prescrit M. de Maisonneuve, qui voulant être le dernier dans la retraite, attendit que tous les blessés se fussent éloignés, avant de quitter lui-même le champ du combat. Quand ils furent arrivés à ce chemin, leur sentier de salut, effrayés par le nombre des Iroquois qui les poursuivaient, ils s'enfuirent à toutes jambes et laissèrent M. de Maisonneuve seul, fort loin derrière eux. Les colons du Fort, les voyant accourir ainsi en désordre, les prirent pour des ennemis, et l'un d'eux mit le feu imprudemment à une pièce de canon braquée sur ce chemin même. Heureusement, et par un effet visible de la Providence, l'amorce se trouva si mauvaise, que le coup n'éclata pas. Sans cela, ils étaient tous emportés par cette pièce, disposée et chargée exprès pour défendre ce même chemin, comme conduisant naturellement au Fort. Cependant M. de Maisonneuve armé de deux pistolets, faisait face à chaque instant aux Iroquois qui étaient toujours sur le point de le saisir. Leur dessein n'était pas de le tuer sur place, ce qu'ils auraient pu faire aisément ; ayant reconnu qu'il était le Gouverneur de Villemarie, ils avaient à cœur de le prendre vivant, pour le conduire ensuite dans leur pays, et le donner en spectacle à ceux de leurs bourgades, comme victime de leur cruauté.

XXIV.

M. de Maisonneuve tue de sa main le chef des Iroquois, et regagne le Fort.

Ils voulaient même déférer à leur chef une telle capture ; et pour cela se tenaient un peu écartés de celui-ci, afin qu'il eût l'honneur de le prendre de ses propres mains. A la fin, M. de Maisonneuve, s'en trouvant si importuné, et l'ayant presque toujours sur les épaules, se met en devoir de tirer sur lui. Le chef sauvage se baisse à l'instant, pour éviter le coup ; mais le pistolet ayant raté, cet homme se relève plein de fureur pour sauter sur M. de Maisonneuve, qui, prenant son second pistolet, le tire si promptement et si heureusement sur ce barbare, que celui-ci tombe mort à ses pieds. La sœur Bourgeoys, qui pouvait avoir appris les circonstances de cette action de la bouche même de M. de Maisonneuve, ajoute que le sauvage le saisit par le cou, et le serrait contre lui avec ses bras, afin de le faire prisonnier, et qu'en même temps M. de Maisonneuve, levant son second pistolet au-dessus de son épaule, le tira dans la tête du sauvage, qui tomba mort au même moment. Comme cette homme était à une petite distance des siens, M. de Maisonneuve eut le loisir de s'éloigner ; et au lieu de le poursuivre, comme ils eussent pu le faire aisément, ces barbares

s'approchent incontinent du corps de leur chef déjà sans vie, le chargent soudain sur leurs épaules, et l'emportent en toute hâte, par la crainte que quelque secours inopiné, envoyé du Fort ne leur ravit sa dépouille mortelle pour en faire ensuite un trophée de victoire à la honte des Iroquois; et ce procédé ridicule fit que M. de Maisonneuve arriva au Fort sans être poursuivi par personne.

XXV.

Ce coup de valeur réhabilite M. de Maisonneuve dans l'estime de ses soldats.

On comprend assez que, dans la crainte qui les avait saisis, ses soldats devaient le recevoir avec autant de joie pour sa conservation que d'admiration pour son courage : et, en effet, ils le considérèrent, dès ce moment, comme aussi supérieur à eux, en bravoure et en adresse, qu'il l'était déjà par son expérience et son autorité. Il parut même que, dans leur retraite, Dieu ne leur avait imprimé une sorte de terreur panique que pour faire éclater davantage le courage de M. de Maisonneuve et le mieux établir dans leur esprit. Du moins, si sa sage et prudente conduite, en se tenant jusqu'alors renfermé dans le Fort, avait été mal interprétée par eux et avait diminué l'estime qu'ils auraient dû faire de sa bravoure, rien au monde ne pouvait effacer plus efficacement ces impressions ni leur donner plus d'admiration pour sa personne, qu'une action si glorieuse et si hardie. Ce combat leur fit concevoir à tous une si grande idée de sa valeur et de son adresse dans le métier des armes, que, dès ce moment, ils eurent pour lui le dévouement le plus entier, et pour ses avis la confiance la plus parfaite, protestant tous qu'ils ne souffriraient jamais qu'il s'exposât ainsi à l'avenir.

XXVI.

Protection de Dieu sur la personne de M. de Maisonneuve pendant vingt-quatre ans.

Il n'est pas inutile de faire remarquer ici que, le jour des Rois de l'année précédente 1643, avant de porter sur la montagne la croix dont on a parlé, M. de Maisonneuve, venu en Canada dans la résolution de sacrifier sa vie pour l'établissement de la religion, avait voulu être fait *premier soldat de la Croix*, avec toutes les cérémonies de l'Eglise en pareille circonstance. En lui remettant cet étendard du salut, on avait fait sur lui les oraisons du rituel romain, en usage lorsqu'on imposait la croix à ceux qui partaient pour quelque expédition religieuse, ou qui se dévouaient autrefois au recouvrement des saints lieux de la Palestine ; et, assurément, cette cérémonie ne fut jamais pratiquée avec un fondement plus légitime que dans cette occasion, puisque Villemarie était, dans la pensée de ses fondateurs, une œuvre sainte et apostolique ; et que les Iroquois, ennemis de la Foi chrétienne, comme on le verra de plus en plus dans la suite de cette histoire, n'étaient pas moins cruels que ne l'avaient été les Sarrasins. Jamais aussi elle ne fut employée avec plus de succès : car, dans les dangers sans nombre quo courut M. de Maisonneuve pendant vingt-quatre ans, les assistances providentielles, on pourrait dire miraculeuses, qui procurèrent toujours son salut, furent comme l'accomplissement littéral de cette prière qui fait faite alors pour lui, au nom de l'Eglise : " Seigneur, nous prions votre " clémence infinie de protéger toujours et partout, et de délivrer de tous " les périls votre serviteur qui, selon votre parole, désire porter sa croix à " votre suite, et combattre contre nos adversaires, pour le salut de votre " peuple choisi."

LE CONCILE ŒCUMENIQUE.

Les assises de l'Enfer—Le Royaume Italien et le Concile—Attitude générale des gouvernements.

Satan singe le fils de Dieu ; règne contre règne, église contre église, de tout temps et toujours Lucifer s'est efforcé de détruire l'œuvre de Dieu par l'imitation des mêmes moyens que Jésus employait pour l'établir.

Jésus-Christ a établi l'Eglise pour étendre par toute la terre la religion de son Père.

Satan a établi la Franc-maçonnerie, qui est son église à lui, pour détruire la religion parmi les hommes.

L'Eglise de Jésus-Christ a son pontife suprême et la hiérarchie, ses fidèles.

La franc-maçonnerie a pareillement son pontife suprême et la hiérarchie de ses vénérables et ses simples compagnons.

L'Eglise de Jésus-Christ a ses mystères, son culte, son sacrifice.

La franc-maçonnerie a aussi ses secrets, ses cérémonies et sa *messe*, la *messe du diable*.

Il ne lui manquait que des Conciles, elle va les imiter et poursuivre la singerie jusqu'au bout.

Ce n'est pas sans émotion, en effet, que la Franc-maçonnerie a appris la convocation du prochain concile ; elle en a frémi de rage, au fond de ses loges, de cette rage même dont Satan a du frémir lui-même au fond des enfers.

Il n'y a plus à le contester aujourd'hui ; c'est bien l'Eglise que la Franc-maçonnerie veut détruire, et, depuis un siècle, son œuvre est déjà bien avancée. Ayant de ses adeptes et de ses initiés les plus avancés dans toutes les Cours, dans les conseils des rois, dans les parlements et les sénats, elle a poussé les gouvernements à se séparer de l'Eglise, à seculariser les biens ecclésiastiques et les Ordres religieux, à abolir les tribunaux ecclésiastiques, et à établir presque partout des constitutions politiques dont le rationalisme est la base et d'où la Religion est presque entièrement exclue. Seule la Papauté reste avec son indépendance temporelle, c'est le dernier obstacle à renverser, on croyait qu'on allait bientôt en finir avec le vicillard du Vatican, et voilà que ce vicillard, après un demi siècle de travaux apostoliques, de persécutions et de luttes, se relève plus actif et plus courageux que jamais, parle au monde tout entier, catholique, schismatique et non catholique ; montre à tous les plaies qui rongent la société et en indique le grand remède, le *grand Concile Œcu-*

menique qui va repercuter cette voix de Pie IX par tout le monde jusqu'aux îles perdues dans l'océan, et dans les mers glacées des pôles.

La Franc-maçonnerie ne pouvait entendre cette voix, ni ressentir ce dernier coup, après tant d'autres qu'elle a recus de l'immortel Pontife, après le *Syllabus* dont le nom seul excite les fureurs des ennemis de l'Eglise, sans tenter de répondre à cette voix pacificatrice par des menaces et des projets qui accusent en même temps ses craintes et son irritation.

L'un de ses plus fougueux adeptes, en réponse à l'un des initiés, dévoile ces craintes et cette haine, et nous apprend comment la Franc-maçonnerie répondra par un conciliabule de ses *vénérables*, au concile de l'Eglise.

C'est Garibaldi qui écrit de Caprera :

19 Janvier, 1869.

Mon cher Riccardi,

Réunir en un seul camp tous les libéraux, puis, en décembre prochain, tous les libres-penseurs du monde entier, c'est une œuvre vraiment grande et je vous en souhaite la réalisation. Par le premier projet, vous essayez de guérir les plaies sociales qui affligent nos pays, et, par le second, d'extirper la gangrène sacerdotale qui l'empeste. Que Dieu bénisse cette sainte entreprise.

Je suis votre, etc.,

GARIBALDI.

“ Ainsi la libre pensée essaiera de tenir ses assises générales, en même temps que les Evêques du monde entier seront réunis à Rome en concile. D'un côté on n'aura que des pensées de haine, on songera à extirper la gangrène sacerdotale ; de l'autre, il n'y aura que des pensées de charité, on s'efforcera de guérir les maux des individus et des sociétés ; le contraste sera frappant : la Providence le permettra, sans doute, afin que les peuples voient mieux encore où est le bien, où est le mal, où est la vérité où est l'erreur, où est Dieu où est *Satan*.” (1)

*
* * *

L'annonce du Concile œcuménique a mis également en fureur les révolutionnaires italiens, on devait s'y attendre. Un des principaux objets du Concile sera la condamnation des doctrines socialistes, d'affirmer l'autorité, dont la révolution sape les fondements : de stigmatiser l'œuvre de ténèbre poursuivie par les sociétés secrètes contre le trône et l'autel, et enfin de dire au monde politique combien est plus nécessaire que jamais cette doctrine du domaine temporel, l'objet de toutes les convoitises des Cavours et des Menabreas.

Ils envisagent le concile comme une batterie dirigée contre eux ; ils en ont peur, parce qu'ils ne veulent pas la justice mais le vol, parce qu'ils ne veulent pas la vérité et le bien, mais parce qu'ils leur préfèrent le mensonge et le mal.

(1) Chautrel.

“ Messieurs, j’arrive de Rome : ainsi parlait, en 1867, le député Castagnola aux députés de Florence. Je viens d’y passer quelques jours, et je l’avoue franchement, je suis resté émerveillé de voir une si grande foule de prélats et de prêtres, une si grande concorde dans les desseins. Je me suis mêlé au peuple, et je me suis mis en mesure d’étudier si le motif qui avait attiré à Rome une si grande multitude était l’exaltation religieuse, parce que tant de saints étaient à la fois inscrits sur le registre céleste, ou quelque préoccupation terrestre qui avait amené ce concours. Messieurs, je dis la vérité, ce mouvement a fait une grande impression sur moi, j’ai vu que ce Pontife, qui n’est pas capable de détruire le brigandage aux portes de Rome, est pourtant capable de faire mouvoir d’un mot les Evêques des cinq parties du monde et de les rassembler tous dans la Basilique de saint Pierre du Vatican.

“ J’ai vu des légions et des légions de prêtres, et spécialement des prêtres français mêlés aux Zouaves et tous ces hommes étaient unis dans les mêmes sentiments ; les prélats s’embrassaient, s’exaltaient, s’encourageaient comme pour une entreprise future. Les choses ont été si loin que dans un Consistoire, le Pontife a annoncé comme certain la réunion d’un concile qui fermerait les plaies de l’Eglise, et vous savez bien quelles sont les plaies de l’Eglise, puisque l’Eglise nous considère comme ses bourreaux. . . .

“ Messieurs, on fait maintenant de Rome un nouveau Coblenz ; c’est de là qu’on s’efforce d’étendre la théocratie sur toute l’Europe. Là se prépare une nouvelle campagne, et contre l’esprit du libre examen, et contre la liberté, et spécialement contre notre Italie. (*sensation.*) ”

Non, ce n’est pas contre l’Italie que Pie IX réunit le concile, ni contre aucun peuple, ils lui ont été tous donnés en héritage, parce qu’il est le Vicaire du Christ ; il les aime tous comme ses enfants, il veut leur salut, et c’est pour détruire le génie du mal qui les dévore qu’il assemble les puissances de l’Eglise.

Le lendemain un autre orateur, M. Pepoli, montait à la tribune et disait :

“ Hier un orateur disait qu’il craignait le concile œcuménique qui doit se réunir à Rome. Pour moi, messieurs, je ne partage pas cette crainte. Malheur au concile s’il reste étranger au nouveau mouvement de la science et à l’impulsion de la civilisation ! malheur au concile s’il proclame l’infaillibilité du *Syllabus*, de ses pontifes ! Malheur à lui surtout, si à ses délibérations, le parlement italien oppose ses propres délibérations, décrétant la liberté pleine et entière pour tous ! ”

“ Ainsi, dit M. Chantrel, l’un criait malheur à nous, si le concile se réunit ! l’autre, malheur au concile ! la haine et la peur se manifestaient en même temps : la haine essaya de se satisfaire en poussant contre Rome les bandes garibaldiennes qui allèrent se briser à Mentana ; la peur n’a pu que redoubler quand on a vu que la France veillait à la garde du concile. ”

Les clameurs redoublèrent dans les Chambres Florentines, après la

publication de la Bulle de convocation, mais le gouvernement, voyant que désormais il n'y pouvait mettre obstacle, en prit son parti, et fit déclarer, par ses organes officiels, qu'il tiendrait plus que jamais à la doctrine de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de l'*Eglise libre dans l'Etat libre*, afin de fermer la porte à toute immixtion du pouvoir religieux dans les affaires civiles et politiques, qu'il laisserait libre les évêques de se rendre au concile, qu'il était bon qu'il y envoya, selon l'usage des anciens temps, ses ambassadeurs " *comme garantie réelle et précieuse contre les excès de la puissance ecclésiastique.*"

Mais ici une question se présente. La Cour Romaine admettra-t-elle les ambassadeurs du *Royaume-Italien*, Etat qu'elle n'a pas reconnu, qu'elle ne peut reconnaître sans approuver les spoliations qui l'ont agrandi et dont elle a été la première victime ?

*
* *
*

Jusqu'à ce jour les gouvernements catholiques et non catholiques n'ont fait aucune démarche, prononcé aucune parole publique, qui puissent laisser entrevoir quelle sera leur attitude vis-à-vis le prochain concile œcuménique.

On a bien certaines paroles de ministres, certains articles de journaux favorables au gouvernement dans chaque pays et qui passent pour recevoir de haut certaines inspirations, mais d'actes officiels il n'y en a aucun qui soit parvenu à notre connaissance, nous en sommes donc réduits aux conjectures.

Or, voici ce qui résulte des données que la publicité a pu fournir d'une manière probable seulement, malgré le ton assuré de certains journaux favorables ou non, qui affirment plus qu'ils ne prouvent, et qui quelquefois publient la calomnie, sans se donner même la peine de vérifier ou de reproduire les réponses justificatives.

Il est donc probable que les gouvernements, peut être sans aucune exception, permettront aux évêques catholiques de leurs Etats de se rendre à l'appel du Souverain Pontife dans le courant de cette année.

On semble aussi prévoir que les gouvernements catholiques se feront représenter au concile par leurs ambassadeurs.

Maintenant, éprouvent-ils certaines appréhensions, quelques craintes au sujet des décisions que pourra prendre l'auguste assemblée ? Il est difficile qu'il en soit autrement, et même impossible dans l'attitude qu'ils ont prise vis-à-vis de l'Eglise.

Les constitutions politiques modernes ayant été établies sur des doctrines et des principes que l'Eglise ne peut admettre tous, parceque plusieurs sont ouvertement opposés à ses dogmes, à sa législation, ou à sa constitution divine, il est impossible que les décisions du prochain Concile, quelque soit l'esprit de modération et de douceur qu'on y apportera, ne frois-

sent pas certaines susceptibilités politiques, froissement d'autant plus vivement senti, que le Concile réunissant tous les caractères possibles d'œcuménicité, aura une autorité irrécusable pour tous les catholiques, pésera d'une force incroyable sur toutes les consciences, et donnera au peuple, au clergé et dans tous les rangs de la hiérarchie sacrée, une puissance de courage qui peut aller en face des résistances jusqu'à braver la persécution, l'exil et le martyre.

Il y a des lois civiles dans les divers États de l'Europe, sur l'éducation, sur le mariage civil, sur les droits du Pontife Romain ; il y a des dogmes, tels que l'infailibilité du successeur de Pierre, ou d'autres du *Syllabus*, sur lesquels les gouvernements préféreraient que le Concile garda le silence. Mais le Concile, on le sait, sans trop se l'avouer, suivra l'inspiration de l'Esprit de Dieu, et décidera ce qui lui sera infailliblement dicté d'en Haut. De là donc des craintes, des défiances dans toutes les Cours. On y craint de voir limiter le pouvoir. On y redoute la proclamation de doctrines que l'on s'imagine à tort, être opposées à la liberté : et voilà pourquoi les gouvernements hésitent et semblent être dans l'appréhension.

Pour ce qui est du gouvernement français, en particulier, la présence de ses troupes à Rome et la volonté qu'il a fortement témoignée de les y maintenir indéfiniment, et autant que la protection du Saint-Père l'exigera, lui font une situation dans laquelle il ne peut se montrer ni hostile, ni indifférent, mais où il est de son intérêt de se montrer favorable, et il y a à espérer que cette situation sera comprise et suivie.

Il ne pourrait être hostile sans s'aliéner tout le monde catholique et la France entière ; il n'est donc point de son intérêt de le faire et de mentir à ses promesses.

Il ne peut être indifférent, car s'il ne mécontentait personne par cette conduite, pareillement il ne contenterait aucun parti, et ce serait mal habile ; car attendre les événements, ce n'est que reculer les difficultés. Il faudra bien un jour les aborder, à moins de prononcer absolument la séparation de l'Église et de l'État, or on sait positivement que le gouvernement impérial ne la veut pas. Aussi dit-on que les assurances les plus bienveillantes ont été de nouveau renouvelées au Saint-Père pour assurer la tranquillité du Concile. C'est qu'un gouvernement sage ne se jette pas de gaîteté de cœur dans des embarras dont il ne peut pas toujours prévoir l'issue. Nous espérons donc, avec la *Civiltà Catholica* que le gouvernement impérial sera favorable et se mettra dans une situation " aussi glorieuse pour lui que favorable à ses propres intérêts, en se proclamant sans hésitation le protecteur du prochain Concile œcuménique."

LES ESQUIMAUX.

(Suite.)

Portrait des Esquimaux de Boothia, leur science géographique, leur horreur pour le *plum-pudding*.—La jambe de bois.—Vols commis, curieuse manière d'en découvrir les auteurs.—La bonne harmonie troublée.—Chasse au bœuf musqué.—Ce que peut engloutir un estomac d'Esquimau.

La relation de Parry nous a fait connaître les Esquimaux qui avoisinent la baie d'Hudson; celle de sir John Ross va nous fournir des détails non moins piquants sur ceux que l'on rencontre plus à l'ouest, dans les environs du pôle magnétique.

John Ross est l'un des plus célèbres explorateurs des mers arctiques. Dans une première expédition tentée en 1818, il avait enrichi la science géographique de découvertes nombreuses. Il en entreprit, en 1829, une seconde qui est restée célèbre par ses dramatiques péripéties. Après avoir reconnu la terre de Boothia, un détachement, conduit par James Ross, lieutenant et neveu de l'illustre navigateur, eut le premier la gloire de planter, le 1er Juin 1830, le drapeau britannique sur le pôle magnétique nord du globe, qui est le point vers lequel se dirige l'aiguille aimantée; mais, bloqué par les glaces pendant quatre mortels hivers, Ross dut abandonner son navire, la *Victory*, à l'endroit à peu près où, huit ans auparavant, Parry avait laissé la *Fury* démantelée. Echappé par miracle d'un emprisonnement sans exemple dans les fastes de la navigation arctique, Ross, repatrié par l'*Isabelle*, revint en Angleterre, où depuis deux ans on le tenait pour mort.

C'est durant le premier hivernage à Félix-Harbour, par 50° de latitude nord et 95° de longitude occidentale, que furent observés les faits que nous allons raconter.

Vers le commencement de l'année 1830, les marins de sir John informèrent leur capitaine que de leur observatoire, ils avaient vu des hommes. Ross courut aussitôt dans la direction qu'ils lui avaient indiquée, et ne tarda pas, en effet, à apercevoir quatre Esquimaux, près d'une montagne de glace. A sa vue, ils se retirèrent derrière la montagne; mais comme il continua à avancer, un assez grand nombre d'entre eux se montrèrent tout à coup, formant un corps de dix de front sur trois de profondeur.

Après les procédés d'usage en pareille circonstance, on s'aborda et la cordialité s'en suivit.

Ces Esquimaux étaient au nombre de trente et un. Ils venaient du sud; ils avaient édifié leurs huttes à quelque distance vers le nord, et avaient aperçu le vaisseau la veille. Ils portaient sur des traîneaux un vieillard et deux d'entre eux qui étaient boiteux.

Ils étaient tous enveloppés dans une immense quantité de vêtements, principalement en peau de renne, chaussés de deux paires de bottes, et quelques-uns d'une paire de souliers en sus, ce qui, avec leur capuchon, leur donnait en hauteur et en épaisseur des dimensions très-supérieures à la réalité. Certains portaient sur leurs habits des franges faites avec des nerfs ou avec de petits os attachés ensemble. Des peaux de glouton, d'hermine et de veau marin gris semblaient aussi leur servir d'ornements.

Les traits de la plupart d'entre eux respiraient la santé et la bonne humeur. Leur peau n'était pas aussi cuivrée que celle des autres Esquimaux du nord. Ils étaient plus propres, et, chose remarquable, leurs cheveux étaient coupés courts et arrangés avec soin. Ils ne firent aucune difficulté de se rendre au navire. Les gravures, jointes aux relations des voyages précédents, et qui représentaient des types de leur race, leur firent le plus grand plaisir. Les miroirs produisirent sur eux leur effet ordinaire, et leur surprise fut au comble, quand ils se virent dans la grande glace du navire. Les mets européens n'eurent pas le même succès. L'un d'eux auquel on offrit un morceau de viande, le mangea et poussa le savoir-vivre jusqu'à dire que cela était fort bon ; mais, à force de questions, le commandant Ross lui fit avouer qu'il n'avait pas dit ce qu'il pensait, et ses compagnons, en ayant reçu la permission, s'empressèrent de jeter les morceaux qui leur avaient été donnés. On offrit ensuite de l'huile au même individu. Il la but avec avidité et la trouva excellente.

Une lutte à la course ayant été engagée entre l'un de ces enfants du Nord et un marin de l'expédition, il y eut entre les deux champions une telle réciprocité de courtoisie qu'on ne put dire quel était le vainqueur.

Une danse au violon, à laquelle les visiteurs prirent la part la plus vive, termina cette heureuse journée.

On les reconduisit à une certaine distance et on promit d'aller les visiter le lendemain, ce qui eut lieu.

Par leur mode de constructions et de distributions, leurs matériaux et leur mobilier, leurs huttes étaient toutes pareilles à celles dont nous avons fait la description dans les numéros précédents.

Leurs provisions de chair de renne et de veau marin étaient enterrées sous la neige, suivant la coutume de ces peuples, qui amassent ces provisions pendant l'été et les conservent ainsi pour la saison des grands froids.

Les femmes n'étaient pas des beautés ; mais, par leur conduite et leur tenue, elles n'étaient pas inférieures à leurs maris. Toutes celles qui avaient dépassé treize ans semblaient être mariées. D'une petite taille, elles avaient des traits pleins de douceur. Toutes étaient plus ou moins tatouées, surtout sur le front et de chaque côté de la bouche et du menton. Leurs vêtements ne différaient guère de ceux des hommes, mais à la différence de ceux-ci, leurs cheveux, pour l'ordre et la propreté, laissaient

beaucoup à désirer. Du reste, elles parurent fort sensibles aux cadeaux de verroterie et d'aiguilles qui leur furent prodigués.

Ces naturels connaissaient Igloulik, l'île Winter, la baie Répulse. Il n'y avait que treize jours qu'ils avaient quitté Akooli, localité située en face de cette baie ; ils étaient venus à l'endroit où ils se trouvaient, pour se rapprocher de la mer libre, qu'ils disaient être à quelque distance vers le nord. Ils ajoutaient que la terre qu'on voyait à l'est était une île, et qu'ils étaient venus en longeant la côte occidentale, où il y avait plusieurs grandes rivières ; mais il ne fut pas possible d'apprendre d'eux s'il y avait un passage au sud de cette île ou de la pointe occidentale qu'on avait en vue. C'était pourtant par ce seul point que la *Victory* pouvait espérer d'aller plus loin. On ne pouvait douter que la terre à l'est ne fût le continent américain.

Huit de ces hommes suivirent les gens de l'expédition au vaisseau.

Pendant le trajet, un coup de vent très-froid étant parti d'une vallée, l'un d'eux s'écria que le capitaine avait une joue gelée ; il fit sur-le-champ une boule de neige, l'en frotta et resta constamment auprès de lui, lui recommandant souvent de couvrir sa joue d'une main, pour prévenir le retour du même accident.

De retour au vaisseau, on abandonna six des Esquimaux aux soins de l'équipage, et les deux autres qui étaient des chefs, furent invités à la table du capitaine. La vue des couteaux, des fourchettes et des autres objets les émerveilla ; mais, après avoir observé pendant quelques instants les mouvements de leurs convives européens, ils se servirent de ces ustensiles, si nouveaux pour eux, avec autant de dextérité que s'il y eussent été habitués toute leur vie. Leur goût sembla même subitement amélioré. Ils parurent manger avec plaisir de la viande conservée ; mais les salaisons, le riz, le fromage ne leur donnèrent que du dégoût, et ce qui fut particulièrement humiliant pour la cuisine britannique, ils n'accueillirent pas mieux un *plum-pudding* dont on attendait pourtant le plus grand effet sur des estomacs qui savouraient comme de grandes friandises de la graisse de veau marin et de l'huile rance ; l'eau-de-vie ne leur parut pas moins détestable. Cette peuplade n'avait donc point encore ce goût fatal qui, en pervertissant le caractère moral de ses voisins du sud de l'Amérique, a accéléré leur extermination.

Les jours suivants, les communications avec ces sauvages continuèrent. On s'efforça d'en tirer des renseignements sur les contrées voisines, et ils ne se montrèrent pas étrangers aux éléments de la géographie. Quelques-uns firent des petites cartes où des lieux connus des voyageurs, notamment la baie et la rivière Wager, les lacs voisins de la baie Répulse, ainsi que plusieurs criques et rivières sur la côte, étaient correctement placés.

Dès la seconde visite, on eut même la preuve que, dans ces notions de géographie, certaines de leurs femmes pouvaient le disputer à leurs maris.

L'une d'entre elles appelée *Tiriksia*, comprit fort bien ce que signifiait une carte qu'on lui montra, et quand on lui eut donné un crayon, elle en traça une autre, à sa manière, qui ressemblait assez à la première, mais qui contenait beaucoup plus d'îles. Par une précaution trop justifiée par la pauvreté des régions qu'elle dessinait, elle eut même soin de marquer des points où les voyageurs devaient s'arrêter chaque soir, et ceux où l'on pouvait se procurer des vivres.

On voit par là que les seules nécessités de la vie sauvage peuvent inculquer, même aux femmes, certaines aptitudes que souvent l'éducation ne parvient pas à leur donner au sein de la civilisation.

A son talent de géographe, *Tiriksia* joignait celui d'excellente couturière en peaux de renne et de veau marin. Elle fit cadeau au capitaine d'un costume complet de femme d'Esquimau, travaillé avec soin, orné avec art, et reçut en retour un mouchoir de soie qu'elle avait distingué particulièrement parmi les objets offerts à sa vue.

A quelques jours de là, l'expédition rendit au fils de cette femme le plus précieux service. Il s'appelait *Tulluahiu*. Ayant perdu depuis longtemps une jambe, il était venu au navire dans un traîneau tiré par un de ses compagnons. Le chirurgien l'examina, et, pensant qu'il était possible de lui adapter une jambe de bois, il fit venir sur le champ le charpentier pour prendre la mesure. *Tulluahiu*, voyant ce dont il s'agissait, fut saisi d'un transport de joie inexprimable. On lui expliqua que sa nouvelle jambe serait prête dans trois jours. On lui donna, ainsi qu'à son compagnon, une des caisses d'étain qui avaient contenu les viandes conservées, et ils partirent l'un et l'autre au comble de la félicité.

“ Que personne ne s'imagine connaître la valeur d'un présent, dit à ce sujet la relation, avant d'avoir appris quel bonheur peuvent produire un grain de verre bleu, un bouton jaune, une aiguille ou un fragment d'un vieux cercle de fer.”

Tulluahiu, comme on le pense bien, ne manqua pas de venir essayer sa jambe. En dépit d'un froid épouvantable, il arriva accompagné de son ami *Otookin*, d'une vieille femme, de quatre hommes et de deux jeunes gens, qu'il avait voulu rendre témoins de sa miraculeuse transformation. On fit l'essai de la jambe ; mais, comme le charpentier avait à y mettre la dernière main, *Tulluahiu* fut renvoyé au lendemain. Ce jour-là, aussi ponctuel que la veille, il eut la satisfaction de voir la jambe attachée à son genou, et apprenant aussitôt à en faire usage, il se mit à se promener avec un air d'extase où perçait une admiration des plus profondes pour le génie chirurgical du charpentier.

Sa reconnaissance et celle de ses compatriotes se manifestèrent d'une manière aussi plaisante que vive. L'armurier du vaisseau touchait à sa fin. L'ami de *Tulluahiu*, *Otookin*, était angekok, c'est-à-dire, comme on le sait, sorcier et médecin en même temps ; *Tulluahiu* et ses compagnons

proposèrent aussitôt d'employer sa puissance magique en faveur du malade.

Le nom du navire fut gravé sur la jambe, et son possesseur, n'étant pas encore habitué à s'en servir pour entreprendre avec elle une course de deux milles sur la glace et sur la neige, dut se contenter, à son grand regret, de l'emporter sur son traîneau ; mais peu de jours après, on apprit qu'il avait pu aller à la chasse du veau marin, et à cette nouvelle on répondit par une autre de nature à l'enchanter encore plus, s'il était possible.

Le charpentier avait imaginé un pied plus convenable pour marcher sur la neige. Informé de ce surcroît de bonne fortune, l'heureux Tulluahi accourut encore, avec un grand nombre de ses compagnons et une troupe d'enfants, pour chercher son nouveau pied, et il en fut charmé à ce point qu'on eut toutes les peines du monde à l'empêcher de repartir sur-le-champ pour en faire immédiatement l'essai. Lui et ses amis semblaient accablés de la grandeur d'un tel bienfait. L'expédition ne tarda pas à le revoir ; il avait fait à pied tout le trajet, environ neuf milles et demi.

« Cette jambe de bois, dit le capitaine, nous éleva plus haut dans l'esprit de cette tribu que n'auraient pu le faire toutes les merveilles de l'Europe. »

Elle amena un incident assez plaisant. Un des naturels ayant mal à une jambe, vint demander qu'on lui en fit une par précaution ; c'était un moyen de se procurer un morceau de bois. On répondit à l'astucieux Esquimau que la première chose à faire pour obtenir ce qu'il désirait, c'était de se faire couper sa mauvaise jambe. Il n'insista plus.

Les relations avec les naturels continuèrent sur le pied le plus amical. Des achats, des échanges de bons offices les cimentèrent.

Cependant, les voyageurs eurent le regret de se convaincre que leurs nouveaux amis n'étaient pas, comme ils l'avaient cru d'abord, des modèles d'honnêteté parfaite. Plusieurs choses avaient notoirement disparu, telles qu'un marteau, des mouchettes, un verre de lunettes, et, en dernier lieu une loupe. Le capitaine, d'après certaines circonstances, soupçonnait l'angekok Otookin de s'être approprié ce dernier objet. Ses soupçons se confirmèrent ; étant allé visiter ce docteur primitif, qui souffrait d'une enflure à une joue, il le trouva très-peu disposé à le laisser entrer dans sa hutte. Ross, après avoir examiné le patient, lui dit aussitôt que son mal tenait au verre magique. Otookin avoua sur le champ le vol et promit de rapporter la loupe le lendemain. Ross le quitta en lui recommandant de ne pas oublier de le faire, l'assurant que, s'il y manquait, son autre joue enflerait indubitablement. Il fut exact, et sa terreur était si grande qu'il remit outre la loupe, non seulement le marteau, mais même un hameçon et un fer de harpon que le capitaine lui avait donnés en échange d'un arc, et qu'il possédait, par conséquent, à titre légitime. Ross accepta

pour lui faire plus d'impression, la punition qu'il s'infligeait à lui-même, et renouvela le troc comme si le premier eût été sans valeur.

Deux jours après, Ross revit le sorcier, il était désespéré, il n'avait pu tuer un seul veau marin, et il attribuait sa mauvaise fortune au verre magique ; le capitaine le consola en l'assurant qu'il aurait meilleure chance sous deux jours.

Quant aux mouchettes et au verre de lunettes, le bruit public apprit aux voyageurs qu'une vieille femme les possédait, et bientôt un accident leur donna la preuve qu'ils avaient été volés plus qu'ils ne pensaient.

On avait tiré des coups de fusil pour faire des expériences sur la vitesse du son. Un Esquimau qui avait accompagné le commandeur James Ross à l'observatoire, lui demanda ce que disaient les fusils. " Ils disent, répondit l'Anglais, les noms de tous ceux qui nous ont pris quelque chose."

Ces paroles ayant été rapportées à la tribu, une assemblée générale eut lieu immédiatement, et il y fut décidé qu'on rendrait tout ce qui avait été pris.

Grâce à cette circonstance, l'expédition, en sus des objets dont la disparition avait été remarquée, rentra en possession d'un morceau de fer, d'un fragment de cercle de même métal et d'un rouet de poulie.

Dans les mois suivants, le commandeur Ross fit trois voyages de découvertes dans l'intérieur du pays. Une terrible rupture faillit éclater entre les voyageurs et les naturels au moment de son départ pour la troisième excursion.

Ross, se proposant d'aller visiter dans le nord un endroit dont la connaissance pouvait être importante, avait profité d'une visite qu'avait faite au navire, la veille du jour fixé pour son départ, une troupe nombreuse d'Esquimaux, pour engager l'un d'entre eux à lui servir de guide. Mais qu'elle n'est pas sa surprise et celle de sa suite en arrivant le lendemain au village de leurs bons amis de la veille ?

Un profond silence a remplacé les cris de joie par lesquels on les accueillait habituellement.

Bientôt ils aperçoivent les Esquimaux armés de leurs couteaux, sombres, courroucés. Les femmes, les enfants ont été mis à l'écart, ce qui est le signe de la guerre. Tout à coup un vieillard se précipite hors d'une hutte, agitant en l'air un de ces couteaux dont ils se servent pour attaquer les ours. Des larmes coulent sur son visage ridé, et ses yeux égarés semblent chercher les objets de sa fureur. Le commandeur et le chirurgien qui l'accompagne s'approchent pour connaître la cause de tout ce mouvement ; le vieillard lève son arme pour la lancer contre eux, mais le soleil qui l'éblouit, lui fait suspendre un instant son coup, et son fils lui saisit le bras.

James Ross et son compagnon, se perdant en conjectures pour deviner la cause d'une animosité si soudaine, se mettent cependant en défense.

Le vieillard furieux est alors saisi par ses deux fils, qui le retiennent et lui lient les bras derrière le dos, en dépit des efforts qu'il ne cesse de faire pour se dégager de ses liens ; mais les autres paraissent prêts à le seconder dans ses attaques.

Néanmoins, d'après la conduite de ses deux enfants, on peut conjecturer qu'il y a divergence d'opinion entre eux. Tous ne sont donc pas également hostiles, et les pourparlers sont possibles.

Sur ces entrefaites, les Esquimaux se consultent, délibèrent et se mettent en marche en deux files comme pour entourer les voyageurs. Ross, ne voulant pas se laisser couper le chemin du vaisseau, les avertit de ne pas approcher davantage ; ils s'arrêtent un instant, mais presque aussitôt continuent d'avancer, brandissant toujours leurs couteaux avec un air de menace. Se voyant à la veille d'être enveloppé, le commandeur les met en joue . . . Il va faire feu . . . heureusement ce seul geste les arrête. Ceux qui étaient les plus près s'enfuient ; les autres les suivent.

Il est longtemps impossible d'en faire revenir un seul. Pourtant une femme se dévoue ; elle crie au commandeur de ne pas tirer et s'avance avec confiance.

Enfin, les voyageurs apprennent d'elle, la cause de tout ce tumulte. Le soir précédent, un des fils adoptifs du vieillard, bel enfant de sept à huit ans, avait été tué par une pierre qui lui était tombée sur la tête du haut d'une falaise, et les hommes blancs étaient accusés d'avoir causé ce malheur au moyen des pouvoirs surnaturels qu'on leur supposait.

Sans entrer dans les détails qui suivirent, nous nous bornerons à dire que James Ross parvint à persuader les Esquimaux de l'injustice de leurs soupçons, et qu'il ne parurent plus occupés qu'à effacer l'impression que leur conduite pouvait avoir produite.

Ils insistèrent toutefois pour que le commandeur différât son voyage, disant qu'ils ne pouvaient se servir de leurs chiens avant que trois jours se fussent écoulés depuis la mort d'un membre de la famille ; mais James Ross parvint à décider l'un d'entre eux, nommé Poo-Yet-Tah, à l'accompagner, à la condition de prendre avec lui deux de ses compagnons.

En chemin, Poo-Yet-Tah ne manqua pas de faire à l'Européen des questions sur ce qui l'intéressait le plus. " A l'aide de fusils, pourrait-on trouver des bœufs musqués, ou en apercevoir sur les montagnes, au moyen de ces tubes à travers lesquels regardaient toujours les hommes blancs ? "

Ross, qui, depuis l'aventure à laquelle il venait d'échapper, ne se souciait nullement de passer pour sorcier, lui déclara qu'il était incapable de lui rien dire relativement aux bœufs musqués, ce qui parut le désappointer beaucoup. Le pauvre Esquimau ne comprenait pas que l'expédition, en se rendant dans les régions arctiques, eût d'autre but que d'y venir faire de bons repas avec la chair de ces animaux.

Cette conversation se trouvait, au reste, entamée fort à propos. Sur la

pente d'une montagne escarpée, au pied de laquelle ils cheminaient, les yeux exercés de l'Esquimau venaient de remarquer plusieurs traces de bœufs. Il reconnut que ces quadrupèdes avaient passé par cet endroit plusieurs jours auparavant, et, continuant ses recherches, il affirma avoir trouvé d'autres pistes, remontant, selon lui, tout au plus à la soirée précédente. Il prit aussitôt son arc et ses flèches, et partit en emmenant deux de ses chiens et en recommandant à Ross de le suivre avec son fusil et son chien favori.

En arrivant sur les pistes en questions, il découpla ses chiens ; Ross mit aussi le sien en liberté, et la petite meute partit avec la rapidité de l'éclair. On la perdit bientôt de vue. Supposant le commander trop fatigué pour courir comme lui après les chiens et le gibier, Poo-Yet-Tah ralentit poliment son pas, bien que Ross l'engageât à n'en rien faire, et, comme celui-ci lui manifestait la crainte de perdre la proie ; "les chiens, répondit-il, savent leur besogne."

Après deux heures d'une marche pénible, voyant que les traces des chiens ne suivaient plus celles des bœufs, l'Esquimau en conclut que le gibier était trouvé et tenu en arrêt. Sa conjecture se vérifia. Comme il tournait le coin d'une montagne, un superbe bœuf musqué, arrêté devant les trois chiens, se présenta à leur vue. A ce moment Poo-Yet-Tah prend l'avance ; il a déjà décoché deux flèches à l'animal ; la seconde, le frappant sur une côte, est retombée à terre et ne l'a pas seulement distrait de l'attention qu'il porte aux attaques des chiens. Ceux-ci le harcèlent en tournant autour de lui, battant en retraite quand il leur fait face, et lui mordant les jambes quand il se retourne pour leur échapper. Le bœuf tremblant de rage, s'efforce de les atteindre, mais leur agilité et leur expérience déjouent ses efforts. L'Esquimau continue à tirer sans produire aucun effet, ayant beaucoup de peine à trouver une occasion favorable pour décocher ses flèches, et perdant beaucoup de temps à les ramasser.

Il était aisé de voir que ses armes étaient insuffisantes pour un tel combat, ou du moins qu'il lui faudrait plusieurs heures pour remporter la victoire.

Indépendamment du prix qu'il attachait à la proie, Ross tenait à prouver à son compagnon la supériorité des armes européennes. A la distance d'environ deux toises, il fait feu sur le bœuf avec deux balles. Le coup porte et l'animal tombe, mais, se relevant à l'instant même, il court sur les deux chasseurs, qui se réfugient derrière une pierre énorme. En les poursuivant, le ruminant s'y frappe la tête et tombe de nouveau avec un bruit qui fait retentir la terre. L'Esquimau prend alors son couteau pour l'en percer, mais l'animal se relève encore et force son trop prompt adversaire à se réfugier derrière les chiens qui recommencent leurs attaques. Perdant tant de sang que ses longs poils en sont couverts, la pauvre bête semble conserver toute sa force et toute sa rage.

Cependant, derrière la pierre, Ross a rechargé son fusil, et il se prépare

à tirer un second coup quand le bœuf se précipite sur lui. Poo-Yet-Tah, vivement alarmé, lui crie de se replacer derrière la pierre, mais il a eu le temps d'ajuster ; deux coups partent et le terrible quadrupède tombe pour ne plus se relever. Une balle lui avait traversé le cœur, et l'autre lui avait fracassé l'épaule.

A la vue de son ennemi terrassé, le premier mouvement de l'Esquimau fut de crier et de sauter de joie. Saisi d'étonnement en voyant l'effet des armes à feu, il se mit à examiner soigneusement les trous que les balles avaient faits à la peau de l'animal, et fit remarquer au commandeur que le corps avait été traversé de part en part ; mais ce qui lui causa le plus de surprise ce fut de voir l'épaule fracassée : " Je n'oublierai jamais, dit James Ross, l'air de terreur avec lequel il me dit, en me regardant en face ; *now ak poke !* elle est brisée !.... "

Il y avait alors dix-huit heures qu'ils n'avaient rien pris. Ross s'attendait à voir son Esquimau songer immédiatement à se préparer un dîner avec sa proie, mais ce dernier avait encore plus de prudence que de gourmandise. Il savait que la violence du froid, en gelant le corps du bœuf, allait en faire une masse qui défierait dents et couteaux, s'il n'était dépêché à l'instant, et l'écorcher fut son premier soin, il se contenta, pour le moment de mêler le sang chaud du bœuf avec de la neige pour la faire fondre et en étancher sa soif. Par la même raison, il divisa la bête en quatre quartiers, et ne pouvant les emporter, il les couvrit d'une petite hutte de neige pour être sûr de les retrouver au retour, en ayant soin, bien entendu, d'en distraire ce qui était nécessaire pour le repas du soir.

Chemin faisant, ils découvrirent un autre bœuf musqué, mais ils étaient trop fatigués pour le poursuivre. L'Esquimau assura que cela importait peu, que l'animal resterait dans cet endroit pendant quelque temps, et qu'il serait facile de le retrouver le lendemain matin.

Un bon souper, ou plutôt un bon déjeuner, car ils n'arrivèrent à la hutte qu'à cinq heures du matin, fut le prix de leurs fatigues. La venaison était excellente ; mais Ross avait à peine dormi quatre ou cinq heures, qu'il fut réveillé par les cris de Poo-Yet-Tah et les aboiements des chiens. Le bœuf musqué vu la veille avait agité le sommeil du sauvage. Parti depuis plus d'une heure pour courir après ce nouveau gibier, il avait trouvé l'animal sur le haut d'une montagne escarpée, l'avait gravie avec ses chiens, et le bœuf, en cherchant à s'échapper, était tombé du haut du rocher et s'était tué.

On se rendit sur place. La chute du bœuf d'une hauteur de trente pieds sur un bloc de granit lui avait brisé tous les os. Le guide s'empessa de lui faire subir les mêmes opérations qu'au premier.

Le lendemain, un ouragan violent ne leur ayant pas permis de sortir de la hutte, Ross y trouva une occasion de causer à loisir avec les guides, et

chercha à obtenir d'eux une explication plus complète de la scène de fureur que nous avons d'écrite plus haut.

Poo-Yet-Tah désirait lui-même cette explication. A peine Ross eut-il entamé ce sujet que l'Esquimau se mit à parler avec une vivacité, une véhémence, qui firent d'abord craindre au commander que l'animosité ne se fut de nouveau emparée de lui ; mais Ross eut bientôt lieu de se convaincre du contraire. Le feu de son débit ne tenait qu'au désir de justifier ses compatriotes et lui-même, en exprimant vivement à Ross la conviction profonde où ils étaient de la trahison, et de la malveillance des hommes blancs. Il ajouta que l'erreur ayant été reconnue, la réconciliation devait être sincère. Il remercia plusieurs fois Ross de n'avoir pas tué son père (c'est ainsi qu'il appelait le furieux vieillard), ou de ne lui avoir pas fracturé l'épaule comme au bœuf musqué. A cet égard pourtant, il ne paraissait pas, d'après ce qui s'était passé, parfaitement tranquille sur l'avenir. Ross l'assura qu'il n'avait rien à craindre de semblable, en ajoutant que les hommes blancs étaient tous attachés à sa nation, et que leur plus grand désir était de rester ses amis.

Ce titre de père donné par Poo-Yet-Tah au vieillard en question étonna le commander, car il ne paraissait exister entre ces deux hommes qu'une différence de quelques années ; mais voici comment Poo-Yet-Tah expliqua la chose. Son père et sa mère s'étaient amiablement séparés peu de temps après sa naissance, le mari ayant cédé sa femme à un autre homme dont elle avait eu quatre fils. Ce second mari s'était noyé, laissant comme on voit, à la veuve une grande fortune, c'est-à-dire cinq enfants obligés de pourvoir aux besoins de leurs parents, dans leur vieillesse. Elle se trouva donc un troisième mari. Ce fut le vieillard qui était frère du premier, mais elle n'eut aucun enfant de ce mariage, ce qui détermina les époux à adopter deux petits-fils dont l'enfant tué par une pierre était l'aîné. Le vieillard n'était donc que le beau-père de Poo-Yet-Tah.

La conversation n'empêcha pas les trois Esquimaux de donner à leurs mâchoires une activité plus conforme à leurs goûts. Ils ne s'occupèrent pendant toute la journée qu'à tailler la chair du bœuf en aiguillettes longues et étroites et à les avaler. Le cou, le dos, les côtes disparurent successivement, les effrayants mangeurs se reposant parfois pour prendre haleine, se plaignant de ne pouvoir plus manger, se couchant sur le dos, mais recommençant dès qu'ils se trouvaient en état d'engloutir de nouveaux morceaux.

A la vue d'un tel appétit, le commander se sentit à la fois stupéfait et humilié pour notre nature. " Brutes dégoutantes ! s'écrie-t-il, l'hyène même une fois repue se repose, mais l'impossibilité absolue de faire entrer une bouchée de plus dans leur estomac pouvait seule arrêter la glotonnerie de ces créatures qui avaient reçu du ciel le don de la raison ! " Il passa la main sur l'estomac de Poo-Yet-Tah ; sa dilatation était prodigieuse. Le plus rude-mangeur de l'Europe en serait mort dix fois.

LE CHIEN.

Importance du Chien.—Types primitifs, difficulté de les retrouver.—Influences attribuées au climat.—Chiens sauvages ; Chien de berger.—Variétés.—Qualités affectives et morales du chien.

Le Chien est l'animal domestique qui, par certaines manifestations d'intelligence et de sentiment, semble le plus rapproché de l'homme. Son affection, son désintéressement, sa fidélité et son dévouement résistent aux épreuves de la plus cruelle misère ; c'est l'ami, le compagnon et l'auxiliaire le plus utile de son maître.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du Chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux ? Comment pourrait-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles ? Pour se mettre en sûreté et pour se rendre maître de l'Univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresse ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du Chien, et le fruit de cet art, la conquête et la possession paisible du monde. La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vitesse, plus de force et même plus de courage que l'homme ; la nature les a mieux munis, mieux armés ; ils ont aussi les sens et surtout l'odorat plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile comme celle du Chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instruments que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas même pour l'utilité, de ces machines vivantes toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner ; et le Chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau ; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité ; c'est une tribu qui lui est soumise, qu'il conduit, qu'il protège, et contre laquelle il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière ; les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises.

Le penchant pour la chasse ou la guerre nous est commun avec les animaux ; l'homme sauvage ne sait que combattre et chasser. Tous les animaux

qui aiment la chair et qui ont de la force et des armes, chassent naturellement. Le Lion et le Tigre, dont la force est si grande qu'il sont sûrs de vaincre, chassent seuls et sans art ; les Loups, les Renards, les Chiens sauvages se réunissent, s'entendent, s'aident, se relaient et partagent la proie ; et lorsque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le Chien domestique ; lorsqu'on lui a appris à réprimer son ardeur, à mesurer ses mouvements ; qu'on l'a accoutumé à une marche régulière et à l'espèce de discipline nécessaire à cet art, il chasse avec méthode, et toujours avec succès. Dès que le bruit des armes se fait entendre ; dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal, brillant d'une ardeur nouvelle, le Chien marque sa voix par les plus vifs transports ; il annonce, par ses mouvements et par ses cris, l'impatience de combattre et le désir de vaincre. Marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces ; il les suit pas à pas, et, par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il veut atteindre.

Pressé et désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal qu'il poursuit se sert aussi de toutes ses facultés, il oppose la ruse à la sagacité. Jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables ; pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas, il fait des bonds ; il voudrait se détacher de la terre et supprimer les espaces ; d'un saut il franchit les routes, les haies ; passe à la nage les ruisseaux, les rivières ; mais toujours poursuivi et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place ; il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le fait lever, marcher, fuir avec lui, et lorsqu'ils ont confondu leurs traces ; lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé. Mais le Chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation ; par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul doit le diriger ; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; et loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, le met à mort et étanche dans le sang sa soif et sa haine.

On peut dire, ajoute Buffon, que le Chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve ; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison ; le seul qui, lorsqu'arrive un inconnu, s'en aperçoive ; le seul qui entende son nom et qui reconnaisse la voix domestique ; le seul qui ne se confie point à lui-même et ne cherche pas à s'affranchir ; le seul, enfin, qui, lorsqu'il a perdu son maître et ne peut le retrouver, l'appelle par ses gémisséments.

Le genre Chien, *Canis*, de Linné, comprend un assez grand nombre d'espèces, telles que les loups, Chacals, les Renards, et les Chiens proprement dits. Nous ne nous occuperons en ce moment que de ces derniers. Les divers types de Chiens répandus sur toute la surface de la terre, et qui comptent tant d'animaux qui se rattachent à l'homme par les liens d'une ancienne et étroite amitié, sont aujourd'hui très-nombreux. Les voyages autour du monde, la facilité et la rapidité des communications, le zèle éclairé des voyageurs, les observations des officiers et des médecins de la marine, les riches collections rapportées par eux et qui ont enrichi les galeries des musées, ont puissamment contribué à éclairer un grand nombre de questions importantes sur l'histoire naturelle. Toutes les nations sont devenues tributaires de la science, et ces heureux concours ont de beaucoup augmenté nos connaissances. L'histoire naturelle du Chien peut se faire aujourd'hui sur de plus larges bases, et, après avoir résumé les opinions émises par les naturalistes les plus éminents, nous exposerons nos idées personnelles sur ces animaux, si intéressants à tous les points de vue.

Plusieurs opinions sont en présence sur la souche des nombreuses variétés de Chiens. Les diverses races ont-elles un type primitif unique, ou existe-t-il plusieurs types primitifs? Le Chien descend-il du Loup, du Chacal, du Renard, ou est-il un produit du croisement de ces animaux? Les races différentes que nous observons aujourd'hui sont-elles dues à de nombreux croisements, ou à des influences locales, à des conditions de soins ou de nourriture?

Buffon croyait à l'existence d'un type Chien primitif, et trouvait dans le Chien de berger le représentant le plus voisin de ce type. D'après l'illustre écrivain, le Chien serait l'animal dont les influences physiques et le climat altèrent le plus la nature. Ces variations sont surtout marquées par la taille, l'allongement du museau, la forme de la tête, la longueur et la direction des oreilles et de la queue. Tous les Chiens, néanmoins, si différents qu'ils soient les uns des autres, conservent une faculté essentielle, celle de pouvoir se croiser sans difficulté. Certes, il y a dans ce fait seul une grande présomption pour que tous ne forment qu'une même espèce. Mais quelle serait cette race primitive et originaire de laquelle viendraient toutes les autres? Comment en ressaisir le caractère, en retrouver l'empreinte définie? Comment faire la part exacte et déterminée des influences, soit locales, soit alimentaires? L'homme, bouleverse et défigure tout; il ne veut rien tel que l'a fait la nature. Et le Chien, nous le savons, est certainement un des animaux que l'homme a le plus maniés; il lui a été, plus qu'à tout autre, le soin de choisir lui-même son climat et sa nourriture.

Nous allons essayer, d'après les idées de Buffon, de retrouver, sur la surface du Globe, la première et la plus ancienne espèce de Chien.

Il existe, dans les contrées désertes ou peu habitées, des Chiens à l'état sauvage, véritables Loups pour les mœurs, mais qui en diffèrent essentielle-

ment en ce qu'ils sont toujours faciles à apprivoiser et très-sensibles aux caresses. Les voyageurs qui ont parcouru certaines parties de l'Afrique et de l'Amérique les y ont vus se réunir en grandes troupes et se jeter sur les Sangliers, les Taureaux sauvages, et même les Lions et les Tigres. Ces Chiens, disent-ils, se rapprochent du Chien de berger et du Renard : ils ont généralement la tête plate et longue, le museau effilé, le corps mince et décharné ; ils chassent en perfection et sont très-légers à la course.

Or, comme la nature, dès qu'on la laisse agir en liberté, ne manque jamais de reprendre ses droits, les Chiens que des Européens ont abandonnés dans les solitudes de l'Amérique et qui ont vécu en Chiens sauvages durant plusieurs centaines d'années, ont dû, quoique originaires de races altérées (mais domestiques), se rapprocher au moins en partie de leur forme primitive :—D'un autre côté, les Chiens originaires d'Amérique, et qui, avant la découverte de ce nouveau monde, n'avaient eu aucune communication avec ceux de nos climats, devaient être tous d'une seule et même race. Or, celui de nos Chiens qu'on peut surtout leur comparer est le Chien à museau effilé, à oreilles droites et à long poil rude, que nous appelons *Chien de berger*. Buffon paraît donc avoir raison de le prendre pour le plus voisin du type primitif.

De même, dans les climats chauds, comme au cap de Bonne-Espérance, les Chiens naturels du pays présentent les mêmes caractères de figure et d'instinct : museau pointu, oreilles droites, queue longue et traînant à terre, poil clair, mais long et toujours hérissé ; de plus, ils sont excellents pour garder les troupeaux.—Les Chiens originaires de Madagascar, Maduré, Calcutta et du Malabar, où la température est encore plus chaude, ne ressemblent pas moins à nos Chiens de berger. Et lors même que l'on transporte dans ces régions,—c'est toujours l'opinion de Buffon que nous faisons connaître,—des Matins, des Epagneuls, des Barbets, des Dogues, des Chiens courants, des Lévrier, etc., ils dégèrent à la seconde ou à la troisième génération. Enfin, en Guinée, la dégénération est encore plus prompte : au bout de trois ou quatre ans, ils perdent leur voix ; ils ne produisent plus que des Chiens à oreilles droites, comme celles des Renards, et semblables aux Chiens du pays, c'est-à-dire fort laids, à peau nue, désagréable au regard et plus encore au toucher.

On peut donc dire avec vraisemblance que le Chien du berger est le plus proche du type primitif, puisque dans tous les pays habités par des hommes sauvages ou à demi-civilisés, on le retrouve peu modifié, et qu'on ne rencontre pas d'autre espèce dans le nouveau Monde, non plus qu'au nord et au midi de notre Continent.

D'ailleurs ce Chien, malgré sa laideur, son air triste et sauvage, l'emporte sur tous les autres par son instinct ; et ce caractère décidé qu'on remarque en lui ne lui vient pas de l'éducation : il naît, pour ainsi dire, tout dressé, et c'est guidé exclusivement par son naturel qu'il s'attache ainsi de lui-

même à la garde des troupeaux, qu'il les conduit d'une allure si intelligente, et déploie dans ces importantes fonctions une vigilance et une fidélité si extraordinaires, tandis que la plupart des autres Chiens ne s'instruisent, en vue des usages auxquels l'homme les veut employer, qu'à force de soins, de patience et souvent de sévérité.

Le Chien de berger est donc, suivant Buffon, le vrai Chien de la nature, celui enfin qu'on doit regarder comme la souche de l'espèce entière. Buffon émet encore cette opinion que le Chien courant, le Braque et le Basset ne font qu'une seule race.

Les influences que Buffon attribue aux climats sont considérables. Transportez, dit-il, le Chien courant en Espagne et dans le nord de l'Afrique, où presque tous les animaux ont le poil fin, long et fourni, il devient Barbet et Epagneul. Sous le climat d'Angleterre, le grand et le petit Epagneul, qui ne diffèrent que par la taille, changent de couleur du blanc au noir, et se transforment en grand et petit Gredins, ou bien encore en Chien Pyrame, qui n'est autre qu'un Gredin noir, marqué de feu aux quatre pattes, aux yeux et au museau; et le Mâtin, qui, au nord, se métamorphose en grand Danois, est un Lévrier au Midi.

Les grands Lériers viennent du Levant; ceux de taille médiocre, d'Italie. Mais que ces derniers se trouvent transportés en Angleterre, les voilà encore amoindris, c'est-à-dire passés à l'état de Lévrans, qui sont une espèce de Lévrier très-petit. Le grand Danois, qui, nous l'avons vu, est le Mâtin devenu plus grand, augmente encore de taille s'il vit en Irlande, en Ukraine, en Tartarie, en Epire et en Albanie: on l'appelle alors Chien d'Irlande, et c'est le plus grand de tous les Chiens. Le Dogue, passant d'Angleterre en Danemark, est devenu petit Danois; et ce même petit Danois, emmené dans les climats chauds, a donné un Chien sans poil, le Chien turc. Ce Chien, néanmoins, est mal nommé: le climat de la Turquie est trop tempéré pour que les Chiens y perdent leur poil; c'est en Guinée et sous le ciel brûlant de l'Inde que ce changement se produit. Le Chien turc doit être un petit Danois qui, transposé sous de très-chaudes latitudes, s'y sera dépouillé de sa fourrure; il aura ensuite été introduit en Turquie, où il sera multiplié.—Aldrovande (1) dit que les premiers Chiens turcs qu'on ait vus en Europe furent apportés de son temps en Italie, et qu'ils ne purent résister au climat de ce pays, beaucoup trop froid pour eux. Mais comme Aldrovande ne décrit pas ces Chiens nus, il n'est pas sûr qu'ils se rapportent au Chien turc et au petit Danois. Tous les chiens, en effet, dans les contrées excessivement chaudes, ne perdent-ils pas leur poil, et même leur voix? Tantôt ils sont tout-à-fait muets, tantôt on voit disparaître seulement la faculté d'aboyer: il ne leur reste qu'un hurlement comme celui du Loup, ou un glapissement de Renard.

(1) Mort en 1605.

Ainsi pour que les Chiens conservent leur ardeur, leur sagacité et leurs autres dons naturels, il faut qu'ils vivent sous un ciel tempéré. Ailleurs, ils cessent d'être bons à tous les usages auxquels nous les employons. Mais l'homme sait tirer parti de tout. Dans les chaudes contrées dont nous parlons, il recherche le Chien comme aliment, et trouve même sa chair préférable à celle des autres animaux. Sur les marchés où les nègres conduisent les Chiens pour les vendre, ceux-ci sont achetés plus cher que le Mouton, le Chevreau et le gibier ; enfin, le mets le plus délicieux d'un festin, dans ces pays, n'est autre qu'un Chien rôti. La chair de cet animal, si mauvaise à manger dans nos climats tempérés, acquiert-elle donc une autre saveur sous ces zones lointaines ? Cela semble peu probable ; c'est plutôt, chez l'homme non civilisé, affaire de goût et de nature, et, sous ce rapport, nous savons qu'un Parisien apprécierait peu la cuisine d'un Cafre. Ajoutons, d'ailleurs, que les sauvages des pays froids se nourrissent non moins volontiers que les nègres de la chair du Chien. Or, " manger du chien, dit Bernardin de Saint-Pierre, c'est être à moitié anthropophage."

On trouve dans l'espèce canine le même ordre et les mêmes rapports qu'on remarque dans l'espèce humaine. Allez au Nord, parmi les glaces éternelles, l'homme, comme le Chien, apparaissent agrestes, contrefaits et rabetissés. Si les habitants du Groënland et de la Laponie, sur lesquels sévit continuellement un froid excessif, déconcertent l'œil par leurs formes grossières, leur laideur et l'exiguité bizarre de leur taille, leurs Chiens sont aussi très-laid et très-petits. Mais passez dans la zone voisine : voici que se montre à vous la belle et vigoureuse race des Danois et des Finlandais. Hommes et Chiens sont peut-être, par leur figure, leur couleur et leur taille, les plus beaux des Hommes et des Chiens. En Tartarie, en Irlande, la race canine n'est pas moins remarquable qu'en Danemark. C'est un Chien, désigné autrefois sous le nom de Chien d'Épire, qui, suivant le rapport de Pline, le naturaliste, se mesura successivement avec un Lion et un Elefant. Buffon raconte qu'il en vit une fois un qui assis sur son train de derrière, avait un mètre trente centimètre de hauteur ; il était, ajoute-t-il, tout blanc, et d'un naturel doux et tranquille.

De tout ce qui précède, il résulte que la diversité des races proviendrait de celle des climats. L'assertion de Buffon est bien nette dans ce sens. Il va sans dire, néanmoins, selon lui, que la douceur plus ou moins grande de l'abri, le caractère des croisements, la nature spéciale des aliments et de l'éducation contribuent non moins activement à produire ces transformations.

Telle est l'opinion de Buffon sur l'origine des diverses races de Chiens ; mais, tout en convenant qu'il y a du vrai dans ce que dit l'illustre écrivain, il est nécessaire de remarquer qu'il ne possédait pas assez d'éléments pour faire un travail d'ensemble ; son imagination l'a parfois emporté, et il est

facile de reconnaître qu'il a parlé des races de Chiens comme si elles dataient de quelques années seulement. Est-il possible d'admettre avec lui et sans restrictions ce qu'il appelle des races pures ? et faut-il accorder au climat une puissance aussi grande et aussi réelle que celle qu'il lui attribue ? Evidemment, il y aurait là exagération. Toujours est-il que le Chien de berger, comme il le dit, appartient à une des races les plus anciennes, à celle qui a dû être adoptée et conservée par les familles primitives, toutes composées de pasteurs. Nous ajouterons que la garde des troupeaux n'a pas été le seul service rendu par le Chien aux premiers Hommes, car sa soumission a sans aucun doute précédé celle de la Chèvre, du Mouton et du Bœuf, et il a puissamment aidé à augmenter le nombre des animaux que l'homme réduisait successivement à la domesticité.

Buffon a été plus heureux dans sa description des qualités affectives et morales : " Le Chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le Chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le Chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage : il le consulte, il l'interroge, il le supplie ; un coup d'œil suffit ; il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission, plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le Chien s'instruit en peu de temps, mais il se conforme même aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent ; il prend le ton de la maison qu'il habite ; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner ; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce ; il veille, il fait la ronde, il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élançe, s'oppose, et par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit, combat, et fournit en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

LES REGIONS QUE TRAVERSE LE CHEMIN DU PACIFIQUE.

Entre les grands lacs de l'Amérique du nord et l'Océan Pacifique, entre Chicago et San-Francisco, s'étendent les prairies de l'ouest, le désert et la Californie.

Les prairies sont d'immenses solitudes dans lesquelles s'agite un monde en voie de formation, des plaines en partie défrichées, en partie sauvages, qui offrent un bizarre mélange de barbarie et de civilisation. Des cités, bâties d'hier à peine, rivalisant déjà de prospérité avec les centres les plus importants de la Nouvelle-Angleterre. On croit assister à une scène des *Mille et une Nuits* quand on voit Chicago, la reine de l'Ouest, surgir du sol comme par enchantement; Leavenworth, Omaha, Denver, vingt autres villes témoignent également de l'activité, de la *furie* créatrice du génie américain.

Pendant que d'un côté la moisson mûrit, de l'autre, l'infatigable travailleur jette des semences nouvelles; négligeant les cités construites, le pionnier s'avance, son *bowie-knife* à la ceinture; armé de son revolver et de la pioche, il dispute le sol pas à pas aux Peaux-Rouges et oblige la nature à lui livrer ses trésors.

Tout, dans cet étrange milieu, le rude pionnier, la prairie sans limites, la ville à peine ébauchée, prend un caractère de sauvage grandeur qui fascine l'imagination.

Pour quiconque aime la vue de la mer, les plaines de l'Amérique ont un charme inexprimable. Non-seulement les ondulations du sol rappellent le mouvement des vagues, mais l'absence complète des arbres, l'aspect uniforme du gazon semé de milliers de fleurettes, éveillent dans l'âme le sentiment de l'immensité; l'âpreté des vents, que nul obstacle n'arrête, est avec l'océan une ressemblance de plus. Le spectacle qu'offre une prairie américaine par un temps clair, dans la saison de l'année où l'herbe est verte, a quelque chose de magique. Aucun objet aux contours tranchés, bois, chemins, rochers, collines, murs ou haies, n'y arrête le regard du voyageur. Partout s'étend sous ses pieds un interminable tapis de verdure. Une colonisation de plusieurs années n'a pas changé encore l'aspect du paysage; le trait caractéristique de ces vastes prairies est de recevoir des millions d'habitants, de les absorber et de paraître toujours vides. Silencieuses et vastes, semblables à un champ de culture, quoique la main de l'homme n'y ait jamais touché, elles ont place pour toutes les multitudes que l'Europe et l'Asie versent continuellement dans leur sein. Elles nourriraient la moitié de la population du globe terrestre, et elles n'opposent aux efforts du pionnier nulle barrière d'aucune sorte, ni chaînes de

montagnes, ni sables brûlants, ni marais pestilentiels. La bêche et la charue n'ont besoin que d'un court travail pour les rendre productives ; dans maint district, on peut tracer un profond sillon à travers les sols les plus riches, sans rencontrer, pendant dix lieues, la moindre racine, sans se heurter à un caillou.

Ce beau pays a cependant plus d'un défaut. Le premier c'est l'extrême inégalité de sa température ; on y passe subitement du climat des tropiques aux bises du nord. La chaleur est parfois de 40° centigrades, et le froid assez rigoureux pour geler, à plus de trois pieds de profondeur, les eaux du Missouri et du Mississipi. " Dans l'espace de onze heures, écrit un missionnaire qui, en janvier 1868, parcourait le Kansas, j'ai vu se produire une variation de 35 degrés. J'étais parti pour visiter un malade, à deux lieues de Leavenworth. Le matin, le soleil brillait, il faisait chaud, la neige fondait sur le chemin, la sueur ruisselait sur mon front. Quand je me mis en route dans l'après midi, tout avait changé de face. Le vent soufflait du nord-ouest avec tant de violence que j'eus le menton gelé. Un passant m'avertit charitablement ; je m'empressai de frotter la partie malade jusqu'à ce que la circulation se rétablît, et j'en fus quitte pour la perte de l'épiderme."

Après l'inconstance du climat, le settler américain a encore à combattre la sécheresse du sol. Les plaines voisines du Mississipi, vivifiées par cette gigantesque artère, offrent à la culture d'inappréciables avantages ; aujourd'hui que le défrichement a envahi l'Extrême-Ouest, le pionnier se trouve en face de difficultés sérieuses. Les rivières sont facilement tarées par l'ardeur du soleil, les cultures, faute d'une irrigation suffisante, ne donnent souvent que de maigres récoltes. Il faut recourir aux puits artésiens, lourde dépense pour le colon, mieux pourvu d'énergie que de dollars. Mais l'esprit américain n'est jamais à court d'expédients. Un ingénieur, M. Norton, vient de donner son nom à un appareil, d'invention française, qui permet de faire jaillir de l'eau à la surface du sol dans un espace de temps très court et à très peu de frais. Deux hommes, munis des outils les plus élémentaires, enfoncent dans le sol un tuyau métallique de 25 à 30 pieds de long ; une pompe est adaptée à la partie supérieure de l'appareil et, au bout d'une heure, sans qu'il soit nécessaire d'exécuter le moindre travail de déblais, une source limpide s'éclanche du sein de la terre à l'ordre de ces nouveaux Moïses. On peut sonder le sol avec une grande facilité, chercher l'eau partout ; si on ne la trouve pas sur un point, on en est quitte pour enlever le tube et le replanter ailleurs. Le tuyau et la pompe coûtent 50 dollars.

De quelque manière qu'on s'y prenne, qu'on ait recours aux puits artésiens, aux endiguements, à la création de réservoirs et de canaux, l'irrigation, et, par suite, la mise en rapport de la contrée entière, est seulement une question de temps. On plantera des arbres qui, diminuant

l'influence des forces d'évaporation, le vent et le soleil, tempèreront les inégalités du climat ; la culture elle-même attire les pluies bienfaisantes ; les inconvénients dont nous parlons sont donc tout à fait temporaires.

Ce qui manquait surtout aux prairies de l'ouest, c'était une voie facile de communication pour le transport des céréales et des autres produits de l'agriculture. Cette voie existe aujourd'hui et il n'est pas douteux qu'elle ne doive imprimer une impulsion immense au peuplement des nouveaux territoires qu'elle traverse.

Au-delà des riches prairies et en avant des Montagnes Rocheuses, le voyageur rencontre de vastes solitudes justement nommées le *grand désert américain*.

L'aspect de ces lieux est vraiment désolant et fait pour ébranler des courages vulgaires. Aussi loin que la vue s'étende, elle ne découvre que des plaines sablonneuses et dénudées dont les ondulations monotones semblent accuser le séjour de l'Océan, à ces époques géologiques où ses vagues battaient les pieds granitiques des Montagnes Rocheuses. Des amas de sable, des blocs de calcaire rompus d'une façon bizarre, des rochers escarpés, des crevasses béantes, des lits de ruisseaux desséchés, des herbes fanées arrêtent le regard sans le distraire. Pendant la saison sèche, pas un être vivant qui anime ce paysage : le daim, l'élan, le buffle ont fui vers les lacs et les forêts. Encore des bandes d'Indiens maraudeurs, Pawnies, Comanches, Pieds-Noirs, Sioux, Upsakoras, Crows, infestent-elles ces plaines. Mais ne faut-il pas, au voyageur des solitudes américaines, ce triple airain dont le poète a doté le navigateur ?

Illi robur et œs triplex,
Circâ pectus erat.....

Tels furent Lewis et Clarke, qui s'enfonçaient résolument dans ce désert au commencement de ce siècle. Devant eux, dans un horizon encore lointain, se dressaient les hautes cimes des Montagnes Rocheuses, première étape de leur course aventureuse, vierges encore de pas européens : nos voyageurs n'hésitèrent pas. Après avoir franchi les collines ou montagnes noires—*black hills*—qui séparent les eaux du Missouri de celles de l'Arkansas et du Mississipi, ils pénétrèrent dans les passes de la grande chaîne, à la fois repaire des Indiens maraudeurs et objet de leur terreur superstitieuse. Par le temps le plus calme et le plus serein, des bruits formidables et ressemblant à de fortes décharges d'artillerie s'y font entendre. Ce phénomène, à ce qu'il paraît, se retrouve dans la province de Guayra, au Brésil, ainsi que sur les rives de l'Amazone. La science l'explique par la rupture et la chute de grandes masses rocheuses dont les échos répercutent et prolongent le retentissement, ou par des dégagements d'hydrogène au milieu de couches de houille à l'état d'ignition. Mais les riverains de l'Amazone l'attribuent à la montagne elle-même, qui s'efforce

de rejeter les pierres précieuses enfouies dans son sein, et les Indiens des Montagnes Rocheuses aux génies des vents et de la foudre cachés dans leurs flancs. Aussi en approchant des passes, ne manquent-ils point d'offrir un tribut propitiatoire à ces hôtes dangereux. De ces tribus errantes les unes placent encore dans les Montagnes Rocheuses, la " crête du monde," comme elles les nomment, le séjour de Wacondah ou le grand maître de la vie ; les autres les heureux territoires de chasse qui constituent leur paradis. Pour d'autres enfin, c'est la région des âmes dans laquelle s'élèvent les villes des esprits généreux et libres. Après la mort, les âmes des justes retournent à l'ouest, dans la patrie des ancêtres ; elles traversent des défilés effroyables, des régions désolées, pour arriver au séjour béni de l'éternel printemps. Les chants mystiques des Peaux-Rouges décrivent avec de grands détails les obstacles que les élus doivent surmonter avant d'atteindre le port fortuné. Ces récits, qui probablement sont un souvenir des anciennes migrations accomplies par les tribus sauvages, n'exagèrent point les difficultés de toutes sortes semées sur les pas du voyageur.

L'aspect du pays est imposant plutôt que pittoresque. Ici des pics, dont la hauteur varie entre dix mille et douze mille pieds et dont le sommet est entièrement dénudé ; là des chaînons d'une élévation moyenne dont les fentes et les cimes se couvrent de quelques plateaux d'une grande fertilité. Dans les vallées profondes, de petits ruisseaux s'accroissent en sillonnant la plaine et vont finalement grossir les grands cours d'eau. A côté du buffle et de l'élan, on aperçoit le daim à queue noire, qui fuit à l'approche du voyageur, et le *bighorn* ou *ashahta*, sorte de mouton gris, qui le regarde sans crainte du haut des rochers inaccessibles qu'il habite comme le chamois.

Deux hôtes plus dangereux sont l'ours gris et le serpent à sonnettes. Ce dernier pullule à tel point dans le désert américain et les montagnes elles-mêmes qu'un de leurs contre-forts en a pris son nom : *Rattlesnake Mountains*. Quand à l'ours gris, sa force prodigieuse le rend très-redoutable ; son nom et ses exploits reviennent fréquemment dans les récits des chasseurs de la région. Il fait toujours face à l'assaillant, et si la faim le pousse il attaque le premier. Blessé, il devient furieux et poursuit le chasseur avec une vitesse supérieure. Malheur à l'homme ou au cheval qu'atteignent ses griffes, souvent longues de huit pouces, il est broyé, mis en morceaux !

Les obstacles que le voyageur avait rencontrés sur le versant oriental des Montagnes Rocheuses, il les rencontre encore plus redoutables sur le versant occidental. Une multitude de chaînes successives, un sol aride que n'arrose nul filet d'eau douce, des plaines de sel où ne croît pas une touffe d'herbe, telles sont les barrières accumulées par la nature dans ces tristes régions d'où la vie semble s'être retirée. Non seulement on n'y

rencontre aucun Indien, mais il n'y a pas même un buffle, pas même un oiseau. Le Sahara ne mérite pas autant le nom de désert; les sables d'Égypte ont leurs oasis, ceux d'Arabie sont interrompus çà et là par des puits et des bouquets de palmiers: dans le pays dont nous parlons on ne trouve rien, pas même de la terre; le sol se compose de soude, l'air et l'eau sont pleins de sel.

L'aspect du pays devient plus sauvage encore dans la Sierra Nevada. Cette chaîne californienne, qui longe la vallée du Sacramento, se dresse comme une muraille infranchissable; une forêt d'arbres gigantesques, les premiers que l'on rencontre depuis le Missouri, couronne les hauteurs; mais loin d'être un sourire de la nature, cette végétation devient une entrave de plus. En considérant les troncs pressés des sapins, les formidables bastions de rochers, les neiges épaisses de ces montagnes, on cesse d'être surpris que, pendant trois cents ans, le commerce ait fait pour l'éviter un détour considérable, et qu'il ait passé par l'isthme de Panama, ou même par le cap Horn. Mille souvenirs sinistres s'attachent aux vallées que traverse le voyageur. En 1848, les émigrants qui se rendaient en Californie, cernés par l'hiver, durent s'arrêter dans la Sierra Nevada. Les souffrances et la faim changent en bêtes féroces des hommes moins grossiers que des aventuriers avides d'or: les Indiens qui guidaient la marche furent tués les uns après les autres pour servir de pâture aux Européens; puis vint le tour des faibles et des malades; on les massacra impitoyablement, et ces horribles scènes se renouvelèrent pendant trois mois.

La température n'est pas plus clémente que le sol n'est hospitalier; les froids commencent en août et durent jusqu'en juin. Encore, pendant la courte belle saison, les nuits sont-elles glacées. Les bêtes de somme succombent par centaines, leurs squelettes jonchent le chemin et ajoutent à la mélancolie de ces régions.

Les terres stériles qui s'étendent au pied des montagnes sont parsemées de lacs salés. La mer intérieure située dans l'Utah est le principal de ces réservoirs, mais il s'en faut qu'il soit le seul; les plaines du mirage en renferment un, et les vallées voisines en comptent par douzaines. Divers indices, les érosions régulières de certains escarpements, les empreintes laissées sur la pierre, sembleraient faire croire qu'à une époque encore récente l'eau couvrait tout le pays. Le bassin entier des Montagnes Rocheuses, large de plus de 300 lieues, était peut-être autrefois une mer dont les hautes sierras de l'est et de l'ouest formaient la plage, tandis que les chaînes intermédiaires, le Wasatch, le Goshout, le Warodja, le Humboldt, cent autres qui n'ont pas encore reçu de nom figuraient les rocs et les îles. L'eau devait à cette époque s'élever à 200 ou 300 pieds au-dessus du lac Salé, mais l'action des vents et du soleil, répétée pendant des siècles, a graduellement amené l'évaporation de cette masse liquide. Les lacs actuels s'abaissent d'année en année, et déjà, sur les terres jus-

qu'alors stérilisées par la soude, on commence à trouver quelques traces d'une végétation chétive.

La découverte des mines de la Californie arracha ces vallées à leur solitude. Une foule d'émigrants se précipitèrent vers le nouvel Eldorado ; possédés de la fièvre de l'or, ils n'avaient qu'une seule pensée, arriver au plus vite, et les défilés des montagnes Rocheuses étaient le plus court chemin. Quelques années après, les Mormons, chassés des prairies, posaient au bord du lac salé les fondements de leur ville ; un travail opiniâtre changeait la face du sol et disputait le pays à une stérilité qu'on avait crue irrémédiable. La voie étant frayée, le commerce n'hésita plus à la suivre. D'ailleurs, le Kansas et la Nébraska commençaient à se coloniser ; les settlers de l'ouest, habitués à ne rien craindre, établirent des communications fréquentes avec la Californie, des transactions importantes s'établirent entre les côtes du Pacifique et les états de l'Est ; des villes surgirent au sein même des montagnes Rocheuses et rendirent la traversée des Sierras moins périlleuse.

C'était une idée hardie que de construire une voie ferrée dans ces pays déserts et au milieu de pareils obstacles. Malgré l'activité de l'immigration, les prairies de l'Extrême-Ouest sont encore de vastes solitudes ; les cent mille Européens dispersés dans ces régions n'en changent pas plus le caractère que des gouttes d'eau n'ajoutent à l'Océan. Il fallait donc apporter de fort loin les matériaux nécessaires à la construction du railway, improviser des habitations pour les ouvriers, pourvoir aux approvisionnements de la colonie mouvante. Les ingénieurs chargés du tracé ont montré une habileté rare. Malgré les abîmes et les pentes des sierras, les opérations géodésiques ont été faites avec précision ; le chemin tourne autour des obstacles, choisit les passes les plus praticables. Au sortir de la chaîne principale des Montagnes Rocheuses il se dirige vers Ogden sur le lac Salé, entre dans l'état de Nevada par le défilé de Humboldt, puis arrive à Austin, petite ville minière d'aspect fort maussade, quoiqu'elle ait plusieurs milliers d'habitants. Elle possède des métaux précieux, mais elle n'a ni eau ni verdure. La ligne franchit ensuite d'autres montagnes, d'autres plaines stériles et passe par Virginia-City, où existe un second gisement qui, en cinq ans de travail, a produit cinquante millions.

Le voyageur se trouve ensuite porté sur les cimes neigeuses de la Sierra-Nevada et une contrée bien différente du grand désert qu'il vient de traverser s'offre à ses regards.

Quoique ne formant qu'un seul état, le territoire compris entre la Sierra-Nevada et l'Océan pourrait être divisé en trois régions distinctes, ayant chacune des ressources différentes, un caractère propre. Sur les pentes de la montagne, se trouvent des forêts d'arbres gigantesques, des vallées ombreuses, des gîtes aurifères. Puis vient la chaude plaine du Sacramento, où les meilleurs, les plus beaux fruits des tropiques se mêlent à ceux des

climats tempérés; la végétation y revêt une splendeur inconnue dans tout autre pays; ainsi, la poire appelée *duchesse* atteint le poids incroyable de 3 à 4 livres sans exiger aucun soin extraordinaire. Au-delà s'étendent des champs d'avoine sauvage qui nourriraient des millions de moutons et de bœufs; les versants de la petite chaîne Contra Costa deviendront un jour d'excellents vignobles: enfin le printemps perpétuel qui règne sur la bande de terre voisine du Pacifique permet de cultiver toute l'année des légumes et des fleurs.

Avec une fécondité aussi rare, on se demande comment la Californie avait pu, sous la domination mexicaine, rester presque déserte. Les choses ont bien changé depuis. Quoique des millions d'arpents demeurent encore improductifs faute de bras, on commence à récolter assez de blé pour nourrir, outre les habitants du pays, ceux des états d'Orégon et de Washington. On en expédie dans l'Amérique du sud et, depuis quelques années, les froments californiens sont dirigés sur New-York où leur qualité est très-appreciée.

Les exportations avaient pris la route du Chili et du Pérou avant de se diriger vers l'Amérique du nord, à cause de la facilité de communication que leur offrait l'Océan Pacifique. Un excellent port, le seul qui existe le long de ces plages sur une étendue de 700 lieues, ouvrait à la Californie de vastes débouchés maritimes; pourtant, ce ne fut pas à sa magnifique baie que San Francisco dut sa prospérité rapide, ce fut à la fièvre de l'or.

La ville, ou plutôt le village, existait depuis près d'un siècle. En 1773, deux missionnaires catholiques avaient bâti un monastère sur ces côtes; Espagnols et Franciscains, ils lui donnèrent le nom de "mission de San-Francisco." Ce vieil édifice de briques est situé à une lieue de la cité à laquelle il a donné son nom. Depuis lors, la colonisation avait lentement marché, 1500 Mexicains habitaient la petite bourgade lorsque, au mois de janvier 1848, le hasard amena la découverte des premières pépites d'or. Aussitôt des milliers d'hommes accourent de toute part, se précipitent sur la Californie comme des vautours sur leur proie. Au printemps de l'année suivante, trente mille émigrants arrivaient de l'Europe et des Etats-Unis; ils avaient traversé les prairies solitaires, franchi 300 lieues de montagnes et de déserts arides, perdu en route plus de quatre mille des leurs; mais, pour atteindre la terre promise de l'or, on ne compte pas les sacrifices.

Aujourd'hui, San Francisco est une ville de plus de cent mille âmes; on y trouve des Yankees, des Anglais, une multitude de Français, des Italiens, des Mexicains, des Australiens, des Chiliens, etc. La Chine est largement représentée: les fils du Céleste-Empire comptent pour un sixième dans le nombre total des habitants. C'est parmi eux que s'est recruté le plus grand nombre des travailleurs employés au chemin du Pacifique.

San Francisco semble appelé à prendre sur le Pacifique le rang de Liverpool en Angleterre, de New-York dans les anciens Etats Américains: cette ville sera le centre d'un immense commerce d'importation et d'exportation; elle distribuera dans le nouveau monde les produits de la Chine, du Japon et de l'Inde, peut-être même les expédiera-t-elle jusqu'en Europe. Puisse cette prospérité matérielle ne pas lui faire négliger des intérêts d'un ordre plus élevé et bien autrement importants.

RECEPTION DE M. AUTRAN.

A L'ACADEMIE FRANCAISE. (8 Avril 1869)

Tous les amis de la saine littérature se sont réjouis de l'élection de M. Autran à l'Académie française. C'était la juste récompense d'une carrière toute dévouée au culte désintéressé des lettres ; un honneur qui venait enfin chercher un modeste écrivain qui n'avait jamais brigué la faveur du public en flattant ses goûts et ses caprices d'un jour. Ceux qui ont déploré l'appui que la littérature a trop souvent donné de nos jours aux doctrines les plus dangereuses ont applaudi au choix d'un poète qui n'a jamais chanté que les joies les plus pures, celles que procure la vie des champs, ou le spectacle de cette mer qui est plus que toute autre chose en ce monde l'image de l'infini. Une certaine curiosité se mêlait à cette satisfaction. M. Autran n'était connu que par ses vers. Y avait-il un critique, un orateur caché sous le poète ? Comment allait-il apprécier les œuvres de Ponsard, si différentes des siennes ? Telle est la question que se posait tout bas la brillante et nombreuse assemblée qui se pressait le 8 avril sous la coupole du palais Mazarin.

M. Autran s'est concilié dès le début la faveur de son auditoire par les touchantes paroles qu'il a consacrées à la mémoire de Lamartine. Elles ont eu ce mérite de l'à-propos que, dans ce même discours, M. Autran relève si spirituellement dans quelques-unes des œuvres de Ponsard. C'était la première fois, depuis la mort du grand poète, que le public franchissait l'enceinte où Lamartine avait sa place marquée parmi les plus illustres. Ce deuil immense de notre littérature méritait un public et sympathique hommage. M. Autran l'a fait avec émotion, avec délicatesse, et avec cette indépendance que l'élite de la société parisienne chérit d'autant plus à l'Académie qu'elle la trouve moins ailleurs. A propos des places restées vides, il a dit de Victor Hugo que " s'il manquait sur ces bancs, sa gloire n'était jamais absente." Cet éloge du poète exilé n'est pas suspect dans la bouche d'un auteur chrétien. Il ne supprime aucun des dissentiments profonds qui nous séparent de l'auteur des *Misérables* ; mais il montre que les chrétiens savent être équitables, et que pour eux une disgrâce politique ne saurait être une cause d'oubli. On ne pouvait sans injustice séparer Victor Hugo de Lamartine. M. Autran l'a compris, et le public, s'associant à ses paroles par ses applaudissements, semblait retrouver aussi " ces souvenirs qui se confondent par un grand nombre d'entre nous avec l'image de la jeunesse."

La biographie de Ponsard n'a pas été esquissée avec moins de vérité ni de charme. M. Autran a mis habilement en lumière le trait dominant de

son talent poétique. Ponsard n'a pas été le défenseur attardé d'un système poétique suranné et condamné sans retour ; il consentait à profiter des conquêtes de l'école romantique ; il a voulu seulement jouer le rôle de modérateur dans cette révolution littéraire ; il a pris dans le monde de la poésie la place de ces Girondins dont il devait faire revivre l'image sur la scène avec tant de succès. Et encore n'a-t-il point pris ce rôle de propos délibéré, mais guidé par le sûr instinct d'une nature sage, délicate en même temps qu'élevé, qui avait horreur de tous les excès aussi bien en littérature qu'en politique. L'éclectisme de Ponsard s'explique et se justifie par cet amour sérieux et réfléchi du beau qui lui faisait essayer tour à tour toutes les formes dont il pouvait revêtir sa pensée, afin d'atteindre, s'il était possible, à la plus parfaite. M. Autran a insisté à dessein sur les emprunts que ce prétendu chef d'une nouvelle école classique a faits à Shakespeare, et la fine comparaison de la comédie de *l'Honneur et l'Argent* avec le drame de *Timon d'Athènes* n'est pas l'un des passages les moins originaux de ce discours.

Les éclipses passagères du talent de Ponsard ont été signalées d'une manière discrète ; et cette sympathique appréciation s'est élevée à une émotion véritable, quand M. Autran a raconté la lutte suprême de Ponsard contre la maladie qui devait l'emporter, lutte où cette énergique nature, réveillée par l'aiguillon de la souffrance, a su produire, pour se distraire de ses maux, la belle comédie du *Lion amoureux*.

M. Autran avait si bien loué son prédécesseur qu'il avait donné à tous ses auditeurs le désir de l'entendre louer lui-même. C'est cette tâche dont s'est admirablement acquitté M. Cuvillier-Fleury.

C'est toujours un côté fort piquant des séances académiques que cette revue des ouvrages du récipiendaire, où souvent, sous l'apparence de l'éloge, se cachent des réserves malignes qui, comprises à demi-mot par le public intelligent qui remplit la salle, font le succès de l'orateur chargé d'accueillir le nouveau venu. Il n'y a rien de semblable dans le discours de M. Cuvillier-Fleury ; il a prouvé qu'il n'avait pas besoin de ce petit moyen pour exciter l'attention de son auditoire. Il est rare de trouver dans les discours académiques un éloge mieux senti, plus complet, plus exempt de toute arrière-pensée, que celui qu'il a fait des œuvres de M. Autran. Il a surtout apprécié de main de maître la magnifique unité de cette épopée rurale dont les diverses œuvres de M. Autran ne sont que des chants détachés. Il l'a félicité de croire à l'influence qu'une belle œuvre peut avoir sur nos mœurs ; car " les idées ne montent pas, elles descendent," et en convertissant quelques nobles intelligences, on finit toujours pour ramener la foule, qui, même en notre âge de nivellement social, suit par instinct ceux que leur supériorité morale lui désigne comme ses véritables chefs. Renoncer à toute action morale dans la poésie serait mépriser le genre humain, et dédaigner " ces petites vertus qui préservent les nations

chrétiennes de grandes décadences." On ne pouvait mieux rendre justice à l'inspiration si profondément morale de l'auteur des *Epîtres rustiques*, des *Laboureurs et Soldats*, de la *Vie rurale* ou du *Poème des beaux jours*.

Pour nous, ce qui nous frappe chez M. Autran, c'est l'admirable fécondité de la mine poétique qu'il a exploitée jusqu'ici avec autant de talent que de bonheur. La nature est un thème inépuisable, surtout quand on sait la considérer avec un esprit libre et un cœur chrétien, au lieu de s'absorber dans je ne sais quelle contemplation malsaine qui aboutit à supprimer la liberté de l'homme et à la confondre avec cet univers privé d'intelligence et de raison. Le poète qui sait comprendre la nature recouvrera toujours, à son exemple, une vigueur nouvelle, et sa carrière, si longue qu'on la suppose, comptera toujours une succession de printemps. En même temps il retrouve à chaque pas la tradition et les souvenirs de tous ces grands génies qui, depuis le berceau de la poésie aux premiers âges du monde, ont célébré les splendides spectacles que la Providence a multipliés pour nos regards. Que M. Autran persévère dans la voie qui est ouverte devant lui ; il a pour séduire ses lecteurs, comme il le disait si bien de Ponsard, le prestige d'un noble charme, " l'antiquité du sujet et la jeunesse du talent."

G. A. HEINRICH.

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE.

XXIV.

LIONEL ET CONRAD ONT GRANDEMENT SUJET DE SE CROIRE PERDUS.

Suite.

Toute cette dernière scène s'était passée en moins d'une minute, et ce fut avec épouvante que Lionel et Conrad reconnurent que la révélation qu'ils avaient faite, au lieu d'être pour eux un talisman, n'avait fait que confirmer leur ennemi dans ses projets de vengeance.

Ils échangèrent entre eux un regard désespéré et se remirent en marche au milieu de leur escorte, tournant le dos à la direction qu'avait prise Cyprien.

En très-peu de temps, ils atteignirent le carrefour où Henri de Brabant avait rencontré M. Cyprien, comme nous l'avons raconté dans l'un des premiers chapitres de cette histoire. Mais la petite chapelle n'existait plus. Elle avait été détruite par les hordes qui parcouraient la campagne.

Il était environ six heures du soir lorsqu'ils arrivèrent en vue du château de Rotemberg, dont les jeunes pages reconnurent instantanément les tours. Le chef de la troupe prit alors par un chemin de traverse, qui les conduisit, à travers champs, jusque derrière la forteresse ; et en moins d'un quart d'heure, ils atteignirent cette partie de la forêt à laquelle nous avons si souvent fait allusion, et qui s'étendait jusqu'à l'aile droite du château.

Les cavaliers passèrent au milieu de fourrés de verdure, et se dirigèrent vers une petite chapelle qui, grâce sans doute à sa solitude, avait échappé aux regards des dévastateurs.

Là, ils firent halte, attachèrent leurs chevaux au milieu des arbres, et firent descendre les deux pages. L'un des sbires partit dans la direction de la porte du château. Son absence dura près d'une demi-heure ; et quand il revint, il était accompagné d'un vieillard que Lionel et Conrad reconnurent aussitôt être l'intendant Hubert.

Le regard que ce dernier jeta sur eux leur prouva qu'il les reconnaissait aussi ; et les deux pages crurent remarquer sur son visage une expression de compassion. Dans tous les cas, elle s'effaça instantanément ; et les malheureux enfants sentirent le cœur leur manquer quand ils virent l'intendant s'entretenir avec animation avec le chef de la troupe.

Au bout de quelques minutes, durant lesquelles Lionel et Conrad souf-

friront une véritable torture causée par l'anxiété, Hubert s'approcha d'eux et leur dit :

—Il faut vous laisser lier, jeunes gens, avant de m'accompagner où je vais vous conduire ; mais je vous avertis que le moindre cri qui s'échapperait de votre bouche pour appeler au secours, serait le signal de votre mort.

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton froid et sévère, mais en tremblant un peu, Hubert se détourna brusquement, et les sbires attachèrent Lionel et Conrad de façon à leur ôter tout pouvoir de résister ou de s'échapper, mais en leur laissant la possibilité de marcher.

Quand ces dispositions furent prises, Hubert leva une trappe dans le plancher de la petite chapelle, et un escalier de pierre apparut.

Jamais, jamais il ne s'était présenté dans la vie de Lionel et de Conrad un moment pareil à celui où on leur commanda de suivre Hubert dans ce souterrain. Cette statue de bronze, qu'on leur avait dit devoir être l'instrument de leur supplice, se dressa devant leur imagination et les glaça d'épouvante.

Il faisait encore grand jour sur la terre, et les rayons du soleil couchant venaient illuminer les bords de l'escalier au fond duquel il n'y avait que ténèbres épaisses. Hubert passa le premier, alluma une lampe qu'il prit dans une niche, et suivit la pente inclinée du souterrain. Lionel et Conrad venaient après lui, et deux hommes armés formaient l'arrière-garde.

Il régnait un profond silence, interrompu seulement par les échos qu'éveillait le bruit des pas ; mais à mesure qu'ils avançaient, Lionel et Conrad sentaient augmenter leur terreur. Leur sang se glaçait dans leurs veines, et la fièvre faisait battre leurs tempes.

Au bout de quelques centaines de pas, le souterrain, qui avait été en pente, continua en droite ligne, puis monta graduellement et se termina à une petite porte que Hubert ouvrit au moyen d'une clef qu'il avait sur lui. Ils pénétrèrent alors dans une pièce qui, à la lueur de la lampe que portait l'intendant, fit aux deux pages l'effet d'une prison souterraine. La voûte en était basse, et les échos allaient se répercutant à distance avec un bruit sinistre.

Mais ils avaient à peine fait quelques pas, qu'ils aperçurent toutes sortes d'objets blancs et noirs, et ils reconnurent qu'ils étaient au milieu de tombeaux de marbre.

Au bout de l'allée principale, une autre porte s'ouvrit, et l'on entra dans la chambre des terribles machines. Lionel et Conrad frémirent d'horreur à la vue de ces instruments suspendus au-dessus de leurs têtes, et dont, cependant, ils ne pouvaient s'expliquer l'usage.

Mais Hubert leur fit signe d'avancer, et ils traversèrent rapidement la pièce où se trouvaient sur une table des outils, des cruches, des bouteilles, etc.

Hubert ouvrit une troisième porte, et Lionel et Conrad aperçurent, se dessinant au milieu de l'obscurité, une forme colossale : c'était la statue de bronze ! Ils voulurent s'arrêter pour contempler cette image qu'ils croyaient être celle de la Vierge : mais les hommes armés les poussèrent en avant, et les forcèrent à suivre Hubert dans une petite chambre circulaire où un bloc de granit servait de prie-Dieu devant un crucifix placé dans une niche.

—Agenouillez-vous, jeunes hommes, agenouillez-vous ! dit le vieil intendant d'un ton solennel : agenouillez-vous, et faites votre paix avec le Ciel, car dans quelques minutes vous n'existerez plus !

A moitié paralysés par la terreur, les deux pages obéirent machinalement ; ils s'agenouillèrent sur le bloc de granit, et s'efforcèrent de prier.

Mais leur langue s'attacha à leur palais desséché. Soudain une cloche sonna dans le lointain, et au bout de quelques minutes une porte s'ouvrit du côté opposé à celui par où Lionel et Conrad étaient entrés dans la chambre circulaire.

Le bruit de la cloche avait tiré les pages de leur stupéfaction ; et en entendant une porte s'ouvrir, ils tournèrent la tête avec le pressentiment qu'ils allaient voir apparaître de nouvelles horreurs.

Ils ne s'étaient pas trompés. Du fond d'un corridor auquel communiquait cette porte, ils virent s'avancer trois personnages de haute taille, complètement enveloppés dans des robes noires dont les capuchons étaient rabattus sur leur visage.

—Pourquoi nous appelle-t-on ? demanda celui qui marchait en avant des autres, d'une voix sépulcrale.

—Pour infliger la vengeance de la statue de bronze et du baiser de la Vierge ! répondit Hubert d'un ton solennel.

Lionel et Conrad n'en entendirent pas d'avantage : frappés d'une indicible terreur, ils s'affaissèrent sur eux-mêmes et tombèrent lourdement sur le pavé.

XXV.

L'INTENDANT ET LES HOMMES NOIRS.

Lorsque Lionel et Conrad reprirent connaissance, ils se trouvèrent soutenus dans les bras des trois hommes enveloppés de robes noires, et reconquirent qu'ils étaient toujours dans la chambre circulaire. Hubert, sa lampe à la main, les regardait avec une expression difficile à définir.

D'un côté se tenaient les deux hommes armés qui les avaient suivis dans les souterrains du château : de l'autre était le crucifix de pierre, dans la niche.

L'un des personnages à la robe noire tenait à la main une petite fiole ; et, à un certain goût qui leur restait dans la bouche, les pages comprirent

qu'on s'était servi d'un fluide puissant pour les rappeler à la vie. On les avait, en outre, débarrassés de leurs liens, et il leur sembla qu'on avait usé à leur égard d'un raffinement de cruauté, afin de les mettre plus en état de souffrir.

Ils se dressèrent sur leurs pieds, pour se dégager des bras des hommes noirs dont l'espect funéraire ajoutait à leur frayeur, et se jettèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'embrassèrent tendrement, et se dirent un éternel adieu à travers leurs sanglots.

—C'est indigne de nous, dit enfin Lionel en retrouvant soudainement du courage : sachons du moins mourir en chrétiens.

—N'y a-t-il donc aucun moyen d'émouvoir votre cœur ? murmura Conrad en adressant à Hubert un regard suppliant.

—La compassion est un sentiment inconnu ici, dit l'un des hommes noirs, d'une voix qui semblait sortir des profondeurs de la terre.

—Conrad, adieu ! encore une fois adieu ! murmura Lionel après une pause d'une minute environ, durant laquelle chacun, au milieu du plus profond silence, était resté immobile comme une statue.

—Adieu Lionel, cher Lionel, adieu ! répliqua Conrad en se jetant au cou de son ami et en pleurant amèrement.

—Courage, Conrad ; courage, mon frère ! exclama Lionel en cherchant à lui donner de l'énergie. Dieu nous vengera tôt ou tard, car il ne permettra pas que l'iniquité demeure impunie.

—Oh ! si seulement nous pouvions envoyer une dernière parole, ou un souvenir, à notre cher et bien aimé maître, cria Conrad en se dégageant des bras de son ami, et aussi à ces jeunes filles dont l'image est gravée dans nos cœurs.

—Linda et Béatrice ne connaîtront jamais notre sort, Conrad, répliqua Lionel en l'interrompant : et il vaut mieux, beaucoup mieux, qu'il en soit ainsi !

—Le temps passe, jeunes gens, dit Hubert d'une voix basse et même tremblante ; et, encore une fois, je vous invite à recommander votre âme à Dieu.

Les pages se serrèrent les mains, échangèrent un regard d'encouragement et de consolation, et puis retombèrent devant le crucifix de pierre.

—A présent vous pouvez vous retirer, mes bons amis, observa Hubert en s'adressant aux deux hommes armés : nous pourrons nous passer de votre concours ; ces jeunes gens sont entre les mains des serviteurs jurés de la statue de bronze, et vous savez que les hommes d'épée ne doivent pas être témoins de la cérémonie du baiser de la Vierge !

—C'est vrai, mon digne Hubert, répondit l'un des sbires de Cyprien. Nous connaissons notre devoir, et nous serions déjà partis, si ces petits messieurs ne s'étaient pas évanouis. La curiosité nous a fait rester.

—Vous pourrez faire votre rapport d'usage à votre maître, mes bons amis, dit Hubert en les interrompant avec une impatience visible.

—Oui, nous lui donnerons l'assurance que nous avons remis les prisonniers, à vous et aux exécuteurs, observa le brave. Mais où est la lampe, pour que nous puissions nous guider dans les souterrains ? quoique nous les ayons traversés bien souvent, il nous serait impossible de nous y reconnaître dans l'obscurité.

—Je vais vous conduire jusque dans la chambre des machines, et là je vous procurerai une autre lumière.

En parlant ainsi, Hubert sortit de la chambre circulaire, suivi par les deux hommes armés, et aussi par les regards des deux jeunes pages : car la porte de communication avec la chambre de la statue était ouverte, et une espèce de fascination poussait ces malheureux à plonger les yeux dans cet appartement où les rayons de la lampe se reflétaient sur la colossale image.

Une seconde après, la lumière disparut, et le silence et l'obscurité régnaient dans la chapelle. Lionel et Conrad se trouvaient seuls avec les trois exécuteurs !

Les pensées les plus effrayantes se présentèrent alors à l'esprit des pauvres enfants ; leur sang se glaça dans leurs veines, et leurs cheveux se hérissèrent sur leur tête.

Toujours agenouillés sur la pierre de granit, et les mains enlacées, ils osaient à peine respirer. Leur imagination surexcitée évoqua mille horreurs : il leur sembla que les trois personnages enveloppés dans les robes noires s'avançaient lentement et sans bruit vers eux, qu'ils les entouraient, que leur nombre se multipliait, et qu'ils étendaient les bras pour les saisir. Ils se serrèrent davantage l'un contre l'autre, par un mouvement instinctif et ce qu'ils souffrirent est indicible, car l'illusion à laquelle ils étaient en proie était plus cruelle que la mort elle-même. Leurs tempes battaient violemment, et leur visage était inondé d'une sueur froide. L'excès de la torture leur arracha un cri simultané, qui paraissait s'échapper du fond de leur âme.

Au même instant, un rayon de lumière produisit dans les ténèbres une sorte d'effet fantasmagorique, et Hubert reparut sur le seuil de la chambre, avec sa lampe.

Le vicillard tressaillit en entendant le cri poussé par les deux pages ; il hâta le pas, et demanda vivement la cause de ces lamentations soudaines.

Lionel et Conrad, au son de cette voix, se redressèrent et jetèrent autour d'eux des regards effrayés ; mais en voyant d'un côté l'intendant et de l'autre les trois personnages mystérieux, ils comprirent que leur imagination s'était égarée. Le soulagement soudain qu'ils éprouvèrent opéra en eux une telle réaction qu'ils chancelèrent contre le mur ; puis, cédant à

la plénitude de leurs sentiments, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent abondamment.

— Oh ! sûrement la mort ne peut plus avoir pour nous d'amertume ! exclama Conrad.

— La mort ! non, ... non, mes pauvres enfants ! dit le vieil Hubert avec émotion. Vous avez été trop torturés déjà, et Dieu me pardonne d'avoir été obligé de vous faire si longtemps souffrir.

La joie et l'espérance produisent souvent des effets semblables à ceux du malheur : tremblants, n'osant en croire leurs oreilles, et craignant d'être victimes d'une nouvelle erreur de leurs sens, Lionel et Conrad demeurèrent immobiles, se soutenant réciproquement, et les yeux fixés sur l'intendant avec une anxiété inexprimable.

Mais la figure du vieillard avait une expression de bienveillance à laquelle on ne pouvait se tromper : on y lisait, en effet, un chagrin profond, de bonnes nouvelles pour le présent, et de l'espérance pour l'avenir. De grosses larmes même, oui de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Et ce qui était plus étonnant encore, les trois personnages mystérieux, tout à l'heure si sombres et si lugubres, se débarrassèrent de leurs manteaux ; et, au lieu de spectres, les deux pages virent trois hommes d'une quarantaine d'années, à l'air mélancolique, et qui n'avaient dans leur aspect rien de terrible. Ils avaient entre eux une ressemblance remarquable, et c'étaient de fort beaux hommes, en dépit de leurs figures pâles et creuses ; il était aisé de deviner qu'ils étaient frères.

Mais ce qui se passait était-il une réalité, ou n'était-ce qu'une illusion ? Le vieil Hubert tira Lionel et Conrad de leur incertitude.

— Pardonnez-nous, jeunes gens, dit-il, pardonnez à moi et à mes compagnons ici présents de vous avoir fait endurer tant de tortures et d'angoisses ! Mais il était nécessaire de conserver certaines apparences devant les deux misérables qui étaient là tout à l'heure et qui sont les agents d'un pouvoir diabolique que vous connaîtrez plus tard.

— Mais la statue de bronze, demanda Lionel qui pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles, est-ce donc une chose sans signification et une simple menace qui n'est jamais mise à exécution ?

— Hélas ! hélas ! plutôt à Dieu qu'il en fût comme vous dites ! exclama Hubert. Oh ! si ces murs pouvaient parler, quelles horribles histoires ils auraient à raconter.

Et le vieillard trembla sous l'influence des pensées qui se pressaient dans son cerveau.

— Je vois que ma question vous a fait du mal, dit Lionel en saisissant la main du vieillard et en la pressant cordialement, tandis que je devrais n'avoir à vous adresser que des paroles d'action de grâce ! Mais dites-moi tout de suite que notre vie est à l'abri.

— Dieu me garde de toucher à un cheveu de votre tête ! cria Hubert profondément affecté.

— Non, ne craignez rien, ne redoutez de nous aucune violence, dirent simultanément les trois frères.

Alors Lionel et Conrad, ne doutant plus qu'ils étaient sauvés, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent de joie, comme ils avaient pleuré dans leur angoisse ; puis, dans leur délire, ils embrassèrent l'intendant et les trois frères, tour à tour, en les assurant de leur éternelle reconnaissance.

Quand leur excitation fut un peu calmée, Hubert leur dit :

— Mes jeunes amis, vous devez avoir assez de ce lieu horrible : suivez-moi, quoique je n'aie pas à vous conduire loin, ce sera, dans tous les cas, dans un lieu plus agréable que celui où vous avez passé par tant de tortures.

En parlant ainsi, le vieillard sortit, non par la porte conduisant dans la chambre de la statue, mais par celle qui lui faisait face. Cette dernière porte, comme on se le rappelle, communiquait avec un corridor voûté. Mais au lieu de s'engager dans le passage, Hubert pressa un ressort dans la partie du mur qui touchait à la chambre circulaire, et une masse de maçonnerie solide s'ouvrit pour livrer passage aux pages, aux trois frères et à l'intendant, puis se referma en s'adaptant si admirablement avec l'autre partie de la muraille, que l'œil le plus habile n'aurait pu découvrir qu'il y avait là un moyen de communication.

XXVI.

LA SOCIÉTÉ DES MORTS.

L'appartement sur lequel ouvrait la porte dont nous avons parlé à la fin du précédent chapitre, était haut et spacieux. Tout à fait à l'autre extrémité étaient trois ou quatre trous étroits, protégés à l'intérieur par des sortes de jalousies, qui, tout en laissant passer l'air, empêchaient que rien ne tombât dans la chambre, ni qu'on pût voir du dehors ce qui s'y passait.

Trois lampes suspendues au plafond répandaient une lumière douce et égale.

Cette pièce était confortablement meublée, et disposée de façon à servir à beaucoup de monde. Une large table occupait le centre, et tout autour étaient placées au moins cinquante chaises. Des buffets étaient chargés de coupes, d'assiettes et de tous les articles nécessaires dans la tenue d'une maison.

Outre celle dont nous avons parlé, cet appartement avait huit portes, quatre d'un côté et quatre de l'autre. Mais comme elles étaient toutes fermées au moment de l'entrée des deux pages, il leur fut impossible d'imaginer où elles conduisaient.

Hubert fit signe à Lionel et à Conrad de s'asseoir ; et les trois frères s'empressèrent de leur servir du vin, des fruits et du pain. Ils se retirèrent ensuite par l'une des portes que nous avons mentionnées, et les deux pages restèrent seuls avec l'intendant.

— Buvez un peu de vin, mes enfants, dit Hubert, et mangez. Je vous donnerai ensuite certaines explications qui vous prépareront à votre nouvelle existence.

Ces paroles produisirent un effet désagréable aux oreilles de Lionel et de Conrad, qui ne purent s'empêcher de tressaillir ; car l'idée leur vint que, s'ils avaient la vie sauve, leur liberté était encore en question.

— Mes amis, leur dit Hubert lorsqu'ils eurent goûté au vin, vos manières m'ont déjà convaincu que vous avez prévu en partie la destinée que vous attend. Le fait est qu'on vous a sauvé la vie, mais c'est aux dépens de votre liberté. A partir de ce moment, vous resterez morts pour le monde, à moins qu'il n'arrive un jour heureux.

— Ah ! alors il y a de l'espérance même dans le nouveau malheur qui nous frappe ! exclama Lionel en prenant la main du vieillard.

— Parlez,...parlez ! s'écria Conrad. Sauvez-nous, s'il est possible, du désespoir. Vous dites que nous devons rester morts pour le monde à moins.....

— A moins qu'un événement ne change la position des affaires, ajouta Hubert, au point d'annihiler le pouvoir de la statue de bronze et de vous rendre *vous et beaucoup d'autres*, à la vie et à la liberté.

— Et si un pareil événement n'arrivait pas ! demanda Conrad qui sentit ses forces défaillir.

— Alors, hélas ! vous passeriez ici le reste de votre existence, répondit Hubert d'un ton solennel.

— Comment ! en prison pour toute la vie ! exclama Conrad en bondissant sur ses pieds. Oh ! non, non : vous ne pourriez être cruel à ce point ; c'est impossible, impossible !

— Réfléchissez donc, mon bon monsieur, ajouta Lionel, nous sommes jeunes, nous avons des parents, des amis que nous aimons, que notre sort intéresse, et mille raisons qui nous rattachent à la vie.

— Mes pauvres enfants, votre douleur m'arrache des larmes, dit le vieillard d'une voix émue : mais je ne puis vous donner de consolation. Réfléchissez, avant de me blâmer, et demandez-vous de quoi je vous ai sauvés. Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez soupçonner à quelle mort hideuse une atroce tyrannie vous avait condamnés. Si vous vous en doutez, vous vous jetteriez à mes pieds et vous m'adoreriez comme un sauveur. L'emprisonnement pour la vie, la séparation à jamais du monde que vous regrettez tant, tout cela n'est rien en comparaison du supplice effroyable auquel je vous ai soustraits. Rassemblez toutes les horreurs que votre imagination pourra concevoir, et vous aurez à peine une idée de la

mort qui vous était destinée. En un mot, je vous ai sauvés de la statue de bronze !

— Mon Dieu ! vous me faites frémir, dit Conrad, les joues pâles et les lèvres tremblantes.

— Si je vous ai fait le tableau des tortures auxquelles vous avez échappé, reprit le vieil Hubert en donnant plus de fermeté à sa voix, c'est simplement pour vous faire paraître moins sombre la destinée qui vous attend. Car, qu'est-ce qu'un emprisonnement éternel, la perte de son père, de sa mère et de ses amis, la privation du soleil, des fleurs et de toutes les beautés de la nature, en comparaison du supplice qui devait être le vôtre ? Et mes jeunes amis, pour que vous puissiez apprendre à apprécier la vie, même dans ce tombeau, et vous assurer de la vérité de mes paroles, je vais vous révéler et vous expliquer les horribles mystères de la statue de bronze et du baiser de la Vierge. Venez !

Hubert prit la lampe et retourna par la chambre circulaire, sous la sombre voûte où se dressait l'image colossale de la Vierge.

Dix minutes se passèrent ; et, au bout de cet intervalle, les deux pages revinrent dans l'appartement, pâles, hagards et en proie à une telle épouvante que leurs traits, naturellement beaux, étaient presque hideux.

Ils ressemblaient à des cadavres galvanisés, et tremblaient d'horreur et d'effroi.

Replaçant vite la lampe sur la table, Hubert leur versa à chacun une coupe de vin qu'ils avalèrent.

La couleur revint alors lentement à leurs joues et à leurs lèvres, et ils perdirent peu à peu cet air qui leur donnait l'apparence d'idiots.

L'intendant aussi était pâle et agité ; et il s'écoula plusieurs minutes avant qu'aucun d'eux fût en état de parler.

— Grand Dieu ! murmura enfin Conrad, est-il possible que je sois éveillé, que ce ne soit pas un cauchemar !

— Hélas ! non, c'est une affreuse réalité, dit Lionel avec une extrême amertume ; et ce que Hubert nous a montré et dit est également une épouvantable vérité. Soyez béni, ô vous qui nous avez sauvés d'un aussi affreux trépas, s'écria-t-il en embrassant le vieillard, exemple qui fut suivi par Conrad. Dussions-nous vous servir jour et nuit, être vos esclaves jusqu'au moment où la main de la mort s'appesantira sur nous, nous ne nous acquitterions jamais de la dette de reconnaissance que nous avons aujourd'hui contractée envers vous.

— Oui, dit Conrad, nous devons nous estimer heureux de notre sort. Ne craignez donc pas que jamais des murmures s'échappent de nos lèvres ; ce sera le cœur comparativement content que nous entrerons dans cette association dont vous nous avez parlé, dans cette association composée de tous ceux que vous avez sauvés de la vengeance de la statue de bronze.

— Mais si parfois nous avons l'air triste, dit Lionel, vous saurez, Hubert, que la cause en sera au regret de ne pouvoir informer notre maître et nos parents que nous vivons toujours, quoique condamnés probablement à ne jamais plus les revoir.

— Hélas ! mes jeunes amis, répliqua Hubert en l'interrompant, je vous ai déjà expliqué pourquoi il est impossible de vous permettre la moindre communication avec ceux que vous aimez, et qui pleureront votre disparition. Vous devez rester morts au monde sous tous les trappors, morts pour tous excepté pour ceux que vous rencontrerez dans ces murs.

En ce moment, une des portes latérales s'ouvrit, et les pages eurent un tressaillement d'effroi. Ils s'imaginèrent qu'ils allaient être soumis à de nouvelles horreurs en voyant paraître une grande femme, vêtue de blanc et pâle comme un cadavre.

— Vous voyez l'excellente dame dont la bienveillance a sauvé tant de malheureux de la vengeance de la statue de bronze, exclama Hubert.

Lionel et Conrad regardèrent une seconde fois cette femme, dont ils avaient tout d'abord détourné les yeux en frissonnant. Ils reconnurent que, quoique très-pâle, elle conservait encore les traces d'une grande beauté, et que ses traits avaient une expression charmante de douceur et d'amabilité.

Sa robe, blanche comme la neige et qu'on prenait tout d'abord pour un linceul, était de flanelle ; et dans toute sa personne régnait une dignité pleine de tristesse et de mélancolie.

— Mes enfants, dit la dame blanche d'une voix touchante, je ne vous dis pas que vous êtes les bienvenus ici, parce que cela ressemblerait à une moquerie. Mais je veux vous donner l'assurance que toute la bonté possible vous sera témoignée, oui, jusqu'à ce que la mort ou une heureuse délivrance...

Elle s'arrêta, des soupirs l'empêchèrent de continuer : et les deux pages, tombant à ses pieds, prirent ses mains pâles et amaigries, et les portèrent respectueusement à leurs lèvres.

— Madame, ne vous abandonnez pas au chagrin, dit Hubert d'un ton mêlé de vénération et de supplication : espérons que la mission dont est chargée cette jeune fille...

— Oh ! que ne puis-je partager votre confiance, mon fidèle ami ! dit la dame blanche en interrompant Hubert, en même temps qu'elle forçait doucement les pages à se relever. Puis elle ajouta solennellement : — Je sais bien que le Ciel a souvent recours à ses serviteurs les plus humbles pour l'exécution de ses merveilleux desseins ; et, malgré des années d'affliction, j'ai encore en Dieu une foi si illimitée qu'il y a des moments où je me prends à espérer, des moments qui contrastent étrangement avec mes heures de tristesse et d'angoisses.

— Oh ! madame, ne parlez pas de chagrin et d'angoisses ! exclama

Lionel avec passion ; parlez-nous plutôt d'espérance et d'avenir ! Il me semble déjà que vous êtes l'arbitre de nos destinées.

— Oui ! l'espérance est partout ! dit la dame blanche. Pour le marin que les vagues vont engloutir, pour le malheureux qu'une avalanche va écraser dans sa chaumière, pour le voyageur qui va, dans les ténèbres se jeter dans le précipice, pour le criminel condamné à périr, oui, pour tous et chacun il y a de l'espérance ; et ce serait un blasphème, une impiété d'affirmer que pour nous il n'y en a plus !

Ni Hubert ni les pages n'eurent le temps de répliquer : les quatre portes de ce côté de l'appartement faisant face à celle par où la dame blanche était apparue s'ouvrirent, et trente hommes en sortirent.

Ils étaient tous vêtus de noir : jeunes et vieux avaient la figure creusée par le chagrin, mais à des degrés différents. Tous paraissaient être pieusement résignés.

Ils s'avancèrent vers la dame blanche, et la saluèrent avec le plus profond respect. Elle leur présenta Lionel et Conrad, et sut trouver quelques paroles touchantes. Le plus âgé de la compagnie embrassa les deux pages, en leur témoignant la plus vive sympathie ; et, en se mêlant au groupe, ces derniers reconnurent les trois frères qui remplissaient le rôle d'exécuteurs.

Soudain les portes s'ouvrirent de l'autre côté de l'appartement, et dix-huit ou vingt femmes apparurent, vêtues de blanc comme celle qui semblait être leur reine.

Un repas abondant, mais simple, fut alors servi sur la table, à laquelle chacun s'assit à une place désignée d'avance.

Lionel et Conrad furent frappés de la façon admirable dont les convenances étaient observées, et ils écoutèrent avec admiration les conversations édifiantes qui occupèrent les convives pendant le repas.

XXVI.

COMMENT BLANCHE ENTRA DANS LE CHATEAU DE PRAGUE.

Nous devons maintenant retourner à Henri de Brabant que nous avons laissé au moment où il venait de prendre congé d'Ætina, après la mort de Marthe.

Le chevalier se dirigea lentement et tristement vers l'hôtel du *Faucon-d'Or* ; et, tout en marchant, il s'abandonna aux réflexions qui se pressaient dans son esprit.

D'abord, il déplora l'acte que Ætina avait été dans la nécessité de commettre, et il ne put se dissimuler que l'intérêt qu'elle lui avait jusqu'alors inspiré était grandement diminué. Puis, il ne put s'empêcher de faire une comparaison entre elle et Blanche, si simple, si belle, et pour-

tant si modeste. Il fut ainsi amené à se demander comment cette dernière était tombée dans la Moldau, et en se rappelant ce qu'elle lui avait dit de sa rencontre avec Cyprien, il demeura persuadé qu'on avait attenté à sa vie.

Tout à coup, lorsqu'il était déjà en vue du *Faucon-d'Or*, le chevalier se rappela qu'il avait oublié, dans sa visite à Cœtina, le point principal de sa démarche, qui était de la prévenir des menaces que Cyprien avait proférées contre elle. Cela lui était entièrement sorti de la mémoire, au milieu de la tragédie dont les bords de la Moldau avaient été le théâtre. Il eut la pensée de retourner sur ses pas, mais il lui répugnait maintenant de se retrouver en face de cette jeune femme.

L'idée vint au chevalier de lui faire arriver son message par le chef des Taborites. Il se rendit au château de Prague, obtint une audience de Zitzka, lui communiqua mot pour mot la conversation que Blanche avait surprise entre Cyprien et la vieille Marthe, le soir précédent, et puis se retira sans avoir échangé une seule parole au sujet des affaires de la Bohême.

A peine le chevalier eut-il quitté le château, que Zitzka monta à cheval et se rendit au poste établi sur les rives du fleuve. Cœtina se promenait à quelque distance de son pavillon, et ce ne fut pas sans surprise qu'elle vit le chef taborite s'avancer vers elle.

Mais elle l'embrassa avec une cordialité affectueuse, et le guerrier, mettant pied à terre, l'embrassa avec la tendre familiarité d'un père ou d'un frère.

Cœtina prit le bras de Zitzka, et tout en marchant à l'ombre des arbres, ils causèrent à demi voix, pendant plus d'une demi-heure. Au bout de ce temps, Zitzka remonta à cheval, et retourna au galop à Prague. Cœtina, de son côté, donna l'ordre de lever immédiatement le camp, donnant pour raison qu'on lui avait préparé un appartement au château.

Durant ce temps, Blanche s'était éveillée du sommeil où elle était tombée après avoir été transportée dans le pavillon ; et Cœtina, renvoyant ses suivantes, s'assit sur sa couche auprès d'elle. Aux questions qu'elle lui adressa, Blanche répondit qu'elle éprouvait encore une grande faiblesse et des éblouissements qui la rendaient incapable de marcher. Cœtina lui donna alors l'assurance qu'on aurait pour elle tous les égards possibles, et lui annonça que certaines circonstances l'obligeaient à se retirer immédiatement au château de Prague.

A ces mots, Blanche tressaillit et pâlit ; car n'était-ce pas au château que les trois seigneurs qu'elle avait mission de sauver étaient enfermés, et n'était-ce pas dans cette forteresse qu'elle désirait pénétrer ? Et voilà qu'un accident ou la Providence lui en ouvrait les portes de la manière la plus imprévue !

A continuer.

FETES D'ORLEANS.

Les nouvelles d'Europe et d'Amérique ne nous présentant aucun événement de première importance, nous consacrons la place de la *Chronique* aux FETES D'ORLÉANS et au discours de Mgr. Dupanloup sur Jeanne d'Arc.

Le temps, assez incertain une grande partie de la journée du vendredi, 7 Mai, faisait craindre que la cérémonie du soir, c'est-à-dire la remise de la bannière de Jeanne d'Arc par le maire d'Orléans à l'autorité religieuse, ne pût se faire avec la solennité accoutumée. C'eût été vraiment dommage ; c'est peut-être le moment de la fête qui laisse la plus vive impression dans l'âme. En voyant cette procession aux flambeaux, le soir à huit heures et demie, parcourant le même chemin que suivit la Pucelle à pareille heure, le 7 mai 1429, pour aller remercier Dieu dans la basilique Sainte-Croix, après avoir chassé l'ennemi du fort des Tournelles, on se sent profondément ému et on fait revivre par l'imagination le spectacle incomparable que devait offrir la patriotique cité miraculeusement sauvée après un long siège, au moment où elle se croyait perdue. On voit, par la pensée, cette jeune fille de dix-sept ans, entourée de chevaliers et de gens de guerre, acclamée par le peuple, le visage illuminé par une piété toute guerrière et une modestie toute chrétienne, s'agenouillant au pied de l'autel et offrant à *Messire du ciel* sa bannière victorieuse !

Une foule considérable se pressait tout le long du chemin que devait suivre le cortège et sur la place de la cathédrale. Les soldats chargés de former la haie avaient peine à contenir la multitude. A huit heures et demie, le maire et le conseil municipal, précédés de la musique militaire, arrivent sur la place au moment où les treize évêques invités à la cérémonie, entourés de leurs vicaires généraux et d'un nombreux clergé, se rangeaient en demi-cercle, la mitre en tête et la crosse en main, sous le portail de l'immense basilique. Des torches et des flambeaux éclairaient cette scène vraiment grandiose. Le maire s'avance vers le cardinal de Bonnechose, lui présente l'étendard de la Pucelle, en exprimant le désir que Son Eminence s'associe à l'évêque d'Orléans pour obtenir la canonisation de Jeanne d'Arc. A cet instant, les deux tours et tout le portail de la cathédrale s'illuminent de feux de Bengale. C'était gigantesque, saisissant, unique. Toutes les saillies, toutes les statues, les rosaces, les arceaux si finement découpés se détachaient un à un sur un fond de lumière rouge. Un cri d'admiration s'échappe de toutes les poitrines. Mais le silence se fait presque aussitôt et on n'entend que les voix des

prélats qui donnent ensemble la bénédiction solennelle. La foule y répond par une immense acclamation ; les tambours battent aux champs, et la musique se fait entendre pendant que les évêques rentrent dans l'église, précédés de l'étendard de Jeanne d'Arc. L'intérieur de la cathédrale était illuminé ; la foule se précipita dans l'enceinte avec un empressement qui a causé un instant quelque inquiétude. C'est du reste le seul désordre qu'on ait remarqué dans cette belle fête. Les prélats étaient, outre l'évêque d'Orléans, Mgr. Bonnechose, cardinal-archevêque de Rouen ; Mgr. Guibert, archevêque de Tours ; Mgr. de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges ; Mgr. Gignoux, évêque de Beauvais ; Mgr. Pie, évêque de Poitiers ; Mgr. Meignan, évêque de Châlons ; Mgr. Foulon, évêque de Nancy et Toul ; Mgr. Hacquart, évêque de Verdun ; Mgr. Caverot, évêque de Saint-Dié ; Mgr. Pallu du Parc, évêque de Blois ; Mgr. de Las Cases, évêque de Constantine ; Mgr. Lacarrière, ancien évêque de la Guadeloupe. Excepté les deux derniers, tous les prélats dont nous venons de citer les noms, gouvernement des diocèses où se sont passés les faits mémorables relatifs à la libératrice d'Orléans. L'archevêque de Reims et l'évêque de Troyes ont seuls, à leur grand regret, manqué au rendez-vous qui leur avait été donné.

Le lendemain, samedi 8 mai, jour anniversaire de la levée du siège par les Anglais, cinq ou six mille spectateurs se pressaient dans la cathédrale, splendidement décorée, pour entendre le panégyrique de Jeanne d'Arc, prêché pour la seconde fois par Mgr. Dupanloup. Cet auditoire rappelait celui de Notre-Dame de Paris aux meilleurs jours. Au banc de l'œuvre étaient placés les évêques invités ; dans la nef, devant les prélats, se trouvaient le maire, le préfet, et autour d'eux toutes les autorités civiles et militaires, et dans le reste de la grande nef l'élite de la société orléanaise. Parmi les auditeurs étrangers on remarquait M. de Persigny, MM. Egger et Wallon, membres de l'Institut, et plusieurs ecclésiastiques du clergé de Paris.

Après une messe basse célébrée par Mgr de la Tour d'Auvergne, vers dix heures et demie, Mgr Dupanloup est monté en chaire. Un silence religieux s'est produit aussitôt dans l'auditoire. " Le nouveau panégyrique, dit Albert du Boys, excitait une grande attente. Quatorze ans s'étaient écoulés depuis que l'évêque d'Orléans avait fait retentir la vieille basilique de l'éloge de Jeanne d'Arc. L'impression produite alors avait été si profonde qu'elle était pour ainsi dire encore toute vivante. En voyant cette tête blanchie depuis ce temps par les travaux apostoliques, en entendant les premiers accents de cette voix toujours si émue et si sympathique, mais un peu affaiblie par l'âge, on éprouvait je ne sais quel sentiment de crainte et d'anxiété. On se demandait si les forces physiques ne trahiraient pas les élans de cette âme si jeune encore par l'ardeur du zèle et par la sève de l'inspiration."

Ces craintes n'ont pas tardé à se dissiper, et pendant deux heures, l'illustre prélat a tenu sous le charme son immense auditoire. Son discours était d'une admirable simplicité. L'orateur semblait vouloir s'effacer pour laisser aux faits toute leur autorité et toute leur éloquence. Par moments, un frémissement parcourait l'assemblée, et plus d'une fois elle aurait applaudi, si elle n'avait été retenue par le respect pour le lieu saint. Nous ne voulons pas essayer de donner même une pâle analyse de ce panégyrique. Il doit être lu en entier, si l'on veut ressentir quelque chose de l'impression produite sur ceux qui l'ont entendu. Nous nous contenterons d'en indiquer le sujet et les lignes principales.

Dans son premier panégyrique, Mgr Dupanloup avait montré dans la mission de Jeanne d'Arc *l'inspiration, l'action, la souffrance, ces trois grandes choses qui se rencontrent ici-bas dans toutes les fortes entreprises pour la gloire de Dieu et le salut des peuples*. Il avait fait voir l'inspirée, l'héroïne, la martyre. Samedi, dans son nouveau panégyrique, après *une étude plus attentive et plus profonde*, il s'est élevé plus haut et a pénétré plus avant. " Mon dessein, a-t-il dit, est de vous révéler une " Jeanne d'Arc que vous ne connaissez peut-être pas assez encore, " *la sainte dans la jeune fille, la sainte dans la guerrière, la sainte dans la suppliciée.*"

Ces paroles résument tout le discours.

* *
*

SECOND PANÉGYRIQUE DE JEANNE D'ARC,

*Prononcé dans la cathédrale de Sainte-Croix, le 8 Mai 1869, par
Mgr l'Evêque D'Orléans.*

Benedicta es tu, filia, a Domino Deo excelso... quia non pepercisti animæ tuæ propter angustias et tribulationem generis tui, sed subvenisti ruinæ ante conspectum Dei nostri.

" O ma fille, vous êtes bénie du Dieu très-haut... parce que vous n'avez pas épargné votre vie dans l'angoisse et les tribulations de votre peuple ; mais vous l'avez sauvé de sa ruine, sous le regard de Dieu." (*Judith, xiii, 23 et 25.*)

MESSEIGNEURS, MESSIEURS.—Je viens encore une fois vous parler de Jeanne d'Arc ; et, je le confesse, c'est avec bonheur.

Oui, il m'est doux de me retrouver avec elle devant vous, dans cette fête séculaire de la Religion et de la Patrie.

Je salue de nouveau avec joie cette sainte et généreuse fille, son image, sa bannière, et tous les souvenirs de gloire et de vertu que son nom rappelle.

Depuis qu'une première fois je vous ai entretenus de notre immortelle libératrice, elle m'est demeurée profondément chère, et mon affection pour elle n'a fait que s'élever encore.

Oui, à mesure que j'avance dans ma course, la vie, comme un jour à son

déclin, n'est plus illuminée pour moi que par deux ou trois rayons partis des horizons célestes, et ces rayons brillent au front de Jeanne d'Arc : je trouve en elle tout ce qui me touche, jusqu'à ce nom d'Orléans, qui est devenu le mien, depuis que Dieu m'a fait l'évêque de vos âmes ; j'aime la simplicité des champs dans son origine, la chasteté dans son cœur, sa vaillance dans les combats, son amour de la patrie française, mais surtout la sainteté dans sa vie et dans sa mort.

J'avais offert le tribut de mon ardente sympathie à sa pure et vaillante mémoire : aujourd'hui c'est l'hommage d'une tendre et religieuse vénération que je lui apporte.

Je dis la sainte, Messieurs : vous jugerez, je l'espère, après avoir entendu ce discours, que ce n'est pas trop grand pour elle ; et l'Eglise elle-même, à qui seule il appartient de déclarer authentiquement la sainteté, le décidera peut-être un jour pour nous.

Le fait irrécusable, c'est que Jeanne d'Arc a sauvé, avec Orléans, la France et son avenir.

Dans un premier discours, j'ai essayé de vous montrer, en cette mission de Jeanne, l'Inspiration, l'Action, la Souffrance, ces trois grandes choses qui se rencontrent ici-bas dans toutes les fortes entreprises pour la gloire de Dieu et le salut des peuples. Vous avez vu l'inspirée, l'héroïne, la martyre.

Aujourd'hui, après une étude plus attentive encore et plus profonde, je m'élèverai plus haut, et pénétrerai plus avant : mon dessein, est de vous révéler une Jeanne d'Arc que vous ne connaissez peut-être pas encore assez : la sainte dans la jeune fille, la sainte dans la guerrière et dans la suppliciée.

C'est sa personne, sa nature, son intelligence, son cœur, son âme tout entière et toute sa vertu que je veux vous faire connaître.

Il n'est point ici-bas, Messieurs, de plus grande étude que celle des âmes. Laissons donc pour cette fois du moins tous ces pompeux récits de batailles et de triomphe, que le patriotisme, il est vrai, ne se lasse jamais d'entendre. Il y a, j'ose le dire, quelque chose de plus grand ici. Permettez-moi d'étudier avec vous aujourd'hui une âme extraordinaire, cette âme de jeune fille, cette âme de dix-sept ans, car elle n'avait que dix-sept ans, lorsque, il y 440 années, elle entra le soir de ce jour dans cette cathédrale, Orléans et la France sauvées.

Toute louange, dit quelque part Bossuet, languit auprès des grands noms. Le panégyriste, aujourd'hui, disparaîtra complètement devant la sainte. Et, pour que vous ayez l'impression plus vraie de cette sainteté, c'est dans le récit le plus simple qu'elle va vous apparaître, et non pas derrière les phrases et l'art d'une éloquence dont il n'y a que faire ici.

Et ce récit, je le ferai d'après les documents, vous le savez, Messieurs :

es plus authentiques : d'une authenticité telle, que si l'Église un jour voulait décerner à cette mémoire les hommages qu'on rend aux saints, les procès seraient à l'avance, sinon faits, du moins parfaitement préparés ; ils furent débattus contradictoirement, par les amis et les ennemis, tous contemporains, et la plupart témoins ou acteurs dans ce grand drame ; et au second de ces procès, le procès de réhabilitation, l'Église elle-même, le Légat du Pape, présida.

Je suis heureux, Messieurs, et ému, de traiter un tel sujet devant vous, devant de tels juges de ma parole. Au nom de cette immense et religieuse assemblée, je vous rends grâces d'avoir bien voulu vous rendre ici de tous les lieux où Jeanne a passé, et laissé d'elle, de sa mission, de sa vertu, des traces ineffaçables : votre présence ici, Messieurs, sous les voûtes de cette sainte basilique, est un des hommages les plus grands que Jeanne d'Arc ait jamais reçus, et notre histoire en conservera le souvenir. Je salue aussi avec émotion, près de vous, les chefs de notre glorieuse armée, les administrateurs dévoués de ce beau département et de cette ville, et cette digne magistrature dont Orléans s'honore, et toute la cite orléanaise elle-même, présente ici dans ses plus nobles enfants, tous si fidèles au culte de ce grand et impérissable souvenir : en un mot, c'est, dans l'enthousiasme de tous les cœurs, l'Église et la France que je rencontre ici, se donnant la main devant la bannière de Jeanne d'Arc.

I.

Il y a quatorze ans, Messieurs, je regrettais de n'avoir pu faire le pèlerinage de Domrémy ; cette fois, je l'ai fait, et j'en arrive.

Oui, j'ai voulu visiter ce petit village, j'ai vu cette chaumière où naquit—c'était le 6 janvier 1412, en la fête de l'Épiphanie—cette pauvre enfant, qui devait sauver la France. J'ai prié, j'ai dit la sainte messe dans cette humble église où elle fut baptisée, à cet autel où elle pria tant de fois.

J'ai vu aussi, j'ai suivi ces bords charmants de la Meuse, où elle paissait les brebis de son père, depuis Neufchâteau jusqu'à cette petite ville de Vaucouleurs où sa mission s'imposa aux premières incrédulités de ses contradicteurs. J'ai vu ces coteaux, ces arbres près desquels elle jouait avec ses compagnes, ces fontaines où elle allait puiser de l'eau. J'ai cueilli quelques fleurs près du lieu où était la source des Groseilliers : ils y sont toujours. Je suis demeuré longtemps seul et pensif dans cette maison d'où, à travers les pauvres croisées, je voyais comme elle l'église et son clocher : c'est le même, et il avait salué son départ pour Orléans, comme il venait de saluer mon arrivée à Domrémy.

Je me la représentais là, cette sainte enfant ; et les premiers signes de ses vertus naissantes m'apparaissaient dans une perfection étonnante à cet âge, et dans une harmonie merveilleuse avec les dons naturels qu'elle

avait reçus de Dieu, et avec la mission qui lui était destinée.

Combien j'étais ému en me rappelant ce qu'un prêtre qui habitait Domrémy de son temps a déposé dans un des procès : "C'était, dit-il, dès l'âge de dix ans, une bonne fille, aimant et craignant Dieu : nous la voyions souvent à l'église ; elle allait se mettre à genoux devant les Crucifix ; elle aimait à contempler l'image de Dieu mort pour les péchés des hommes, et aussi celle de la Vierge Marie, sa mère, et, se prosternant, les mains jointes sur son cœur, les regards fixés sur les saintes images, elle priait."

La chaumière de ses parents touchant à l'église, elle profitait du voisinage pour aller tous les matins y faire ses prières ; puis, bénie de Dieu, elle s'en allait au travail, et le soir, quand la cloche sonnait les complies ou l'*Angelus*, elle s'arrêtait au milieu des champs, s'agenouillait, et récitait dévotement ses petites oraisons ; et si le sonneur oubliait de sonner, au retour elle le lui reprochait doucement, c'est lui-même qui l'atteste, et lui promettait des gâteaux pour qu'il ne l'oubliât plus.

C'était une de ses joies d'assister aux saints offices ; mais c'était surtout le saint sacrifice de la messe qui touchait son cœur. Elle y venait tous les jours de grand matin, à Domrémy, avant d'aller aux champs ; et elle eût voulu employer à faire dire des messes les petites économies de son enfance, si elle en avait eu.

Dans son dernier voyage à Vaucouleurs, n'ayant plus à travailler autant que chez son père, bien qu'elle se plût à filer avec son hôtesse, "et filât très-bien," elle entendait chaque matin plusieurs messes, et restait longtemps en prière dans une chapelle souterraine dont on voit encore les restes, que j'ai visités. C'est ainsi, Messieurs, que le grand esprit du Christianisme, l'esprit de prière, était déjà dans cette enfant.

Et voyez encore, Messieurs, cet autre trait caractéristique des saintes âmes : dans un rare esprit de pénitence joint à son extrême innocence de cœur, elle voulait purifier sans cesse sa conscience : dès ses plus jeunes années, elle se confessait fréquemment, d'abord au moins tous les mois, puis en carême tous les quinze jours ; à Neufchâteau, tous les huit jours ; et plus tard à l'armée, quand elle fut jetée dans le tumulte de camps, c'était deux fois par semaine.

En un mot, dit naïvement le curé lui-même qui a déposé dans son procès, elle n'avait "pas sa pareille au village ;" et un autre prêtre disait qu'il n'y avait jamais eu "meilleure fille dans la paroisse." Les jeunes gens, qu'elle n'aimait pas à fréquenter, se moquaient d'elle quelquefois ; mais elle n'en tenait compte. Ses petites amies, même celles qu'elle aimait le plus, Mengette et Hauviette, qui pleura beaucoup quand elle partit de Domrémy, lui disaient qu'elle était trop dévote : ce qui lui faisait confusion, mais ne l'arrêtait pas.

Et cependant ce n'était pas une dévotion rêveuse et stérile, c'était une

piété active et pratique, qui l'appliquait à tous ses devoirs : ces devoirs, c'était cette vie des champs et du ménage, si dure à la molesse, si favorable aux fortes vertus, et par laquelle l'innocente enfant mortifiait son corps dans les travaux les plus rudes.

Lorsque j'ai mis le pied sur le seuil de sa maison, j'ai été frappé de la devise qu'on y lit encore gravée sur la porte : *Vive labeur !* Certes, ce fut bien la devise de Jeanne ! Elle avait du cœur à l'ouvrage : tantôt, dit un de leurs voisins, elle restait à son rouet ou à son fuseau jusque bien avant dans la nuit, près de sa mère ; tantôt elle allait à la charrue avec son père ; elle promenait la herse dans le champ, elle sarclait, elle portait la nourriture aux bestiaux dans l'étable, ou elle menait aux prés, ou bien elle gardait à son tour les troupeaux sur les rives de la Meuse, dans les environs du village, aux pâturages communs.

Ainsi, Messieurs, la France a eu trois saintes bergères : au commencement de la monarchie, sainte Geneviève ; hier, cette sainte Germaine que Pie IX plaçait sur les autels ; entre les deux, Jeanne d'Arc.

Inutile de vous dire que sa piété se traduisait en charité, non moins qu'en travail. Elle avait un cœur excellent. Si peu d'argent qu'elle possédât, elle le donnait aux pauvres. Comme sa maison est sur le bord de la route, Jeannette Thevenin, une de ses compagnes, l'atteste, elle faisait arrêter chez elle les indigents et les voyageurs, allumait le feu pour eux à lâtre de ses parents, et les faisait asseoir auprès, dans cette grande cheminée qui est toujours là ; et il lui arriva souvent, dit une autre de ses compagnes, Isabelle Gérardin, de leur céder son lit.

Je ne sais, Messieurs, si ces détails vous semblent trop simples ; pour moi, ils me charment. Ce sont, je l'avoue, d'humbles commencements, mais les commencements de si grandes choses ! Permettez-moi donc de les continuer :

N'est-il pas touchant aussi de la voir aller visiter les malades dans le village et les consoler ? *Consolabatur* : c'est le mot dont se servent deux vieillards de Domrémy, qu'elle avait soignés et veillés, qui avaient survécu, et qui furent témoins dans le procès de réhabilitation.

Elle était surtout franche et vraie, naïve même. Jamais on n'accusa sa sincérité au village, pas plus que sa vertu dans les camps. Tout le monde avait confiance à ce qu'elle disait : "Sans manque, *sinè defectu*," voilà tout ce qu'il lui arrivait d'ajouter à sa parole. En un mot, c'était le plus doux, le plus sûr, le plus aimable caractère qu'on pût voir.

C'est ce qu'une amie de son enfance exprimait en quatre mots d'une simplicité charmante : "Elle était bonne, simple, douce, bien rangée en toutes choses." Aussi elle était chérie de tout le monde, et tous ceux qui ont déposé sur son enfance, prêtres, paysans, compagnes de son âge, se servent unanimement de ce mot que j'aime à vous redire dans sa naïveté : "C'était une bonne fille."

Sa piété, du reste, ne l'empêchait pas de se mêler aux jeux de ses compagnes ; mais jusque dans ses jeux l'attrait de la grâce et l'esprit de religion ne l'abandonnaient pas.

Tout près de Domrémy étaient deux pèlerinages de la Sainte Vierge : Notre-Dame de Bermont, sur le penchant de l'un des coteaux qui descendent vers la Meuse, et Notre-Dame de Domrémy. Elle allait le samedi à Notre-Dame de Bermont avec sa mère et les femmes du village, et y brûlait des cierges ; le dimanche et les jours de fête, entre les offices, elle allait à Notre-Dame de Domrémy . . . J'ai voulu visiter ces pieux coteaux, et ce n'est pas sans un vif et touchant souvenir d'elle-même, que j'ai revu là ces fleurs dont ses compagnes racontent qu'elle faisait des guirlandes et des bouquets pour la Sainte Vierge.

Toutefois, bien qu'elle se mêla aux jeux de ses amies, et qu'elle prit part volontiers à leurs rondes sur la pelouse, devant la chapelle, elle n'était point folâtre, atteste l'une d'entre elles, ni danseuse ; et une autre nous apprend que, pendant qu'elles jouaient ensemble, Jeanne se retirait quelquefois à part, et on voyait qu'elle s'entretenait avec Dieu ; elle était, en un mot, il n'y a qu'une voix pour l'attester, d'une piété constante, aussi bien que d'une parfaite innocence ; si parfaite, que quand Nicholas Bailly fut envoyé par les juges de Rouen à Domrémy pour trouver contre elle des témoignages, il fut forcé lui-même de dire, après ses sévères enquêtes ; " Bien que je les eusse faites à Domrémy et dans cinq ou six paroisses du voisinage, je n'ai rien trouvé en Jeanne que je ne voulusse trouver en ma propre sœur. "

Et c'est pourquoi, la première fois que ses voix se firent entendre, elle eut soudain cette haute inspiration, remarquable dans une pauvre fille de village, de vouer au Seigneur sa virginité, sentant, par l'instinct d'en haut, qu'une âme choisie de Dieu pour de grands desseins, doit demeurer sous son regard parfaitement pure.

Je parle de ses inspirations, Messieurs, de ses voix. Je vous assure qu'on se sent fort ému, lorsque, songeant à ce qu'elle a fait, on se trouve dans ce petit jardin où elle entendit du côté de l'église ces voix du ciel, et vit cette lumière. En mon précédent discours, j'ai cité le texte des paroles qui lui furent dites. J'ajouterai seulement ceci :

J'ai étudié de très-près ce phénomène divin dans une sainte illustre, sainte Thérèse, de très-près aussi dans Jeanne d'Arc ; et ce qui me frappe, Messieurs, c'est que je retrouve, dans *les voix* de la vierge de Domrémy, les mêmes caractères essentiels que dans les manifestations faites à la fondatrice du Carmel, de même que, dans les unes et dans les autres, je retrouve les traits caractéristiques des paroles dites par les messagers célestes et rapportées dans les Evangiles et les Actes des Apôtres, quand il y est question d'apparition.

Ce sont toujours les paroles les plus simples, les plus claires, les plus positives, disant simplement et précisément ce qu'il y a à dire, "si claires, si lumineuses, dit sainte Thérèse, qu'on n'en perd pas une syllabe. Elles donnent immédiatement une assurance, une force, un courage, tels, que j'aurais soutenu contre le monde entier que c'était véritablement Dieu qui m'avait parlé."

Ainsi en fut-il de Jeanne : du côté des *voix* qui parlent, simplicité, clarté, précision ; du côté de la jeune fille qui les entend, certitude joyeuse et courage.

Elle est de suite résolue à se dévouer généreusement, et à quitter tout ce qui est le plus cher au cœur d'une jeune fille de quinze ans, son père, sa mère, ses frères, ses compagnes, son village, sa riante vallée, son église ; et cela pour affronter tous les hasards.

Et son assurance, sa certitude sont telles, que rien ne peut l'ébranler ; ni, à Domrémy, son père qui menaçait de la noyer, plutôt que de la voir partir avec les gens de guerre ; ni son oncle, qui, malgré son affection pour elle, la trouvait insensée ; ni, à Vaucouleurs, Baudricourt, qui n'a pas d'autre chose à lui dire, sinon que de bons soufflets la guériront de sa folie ; ni, à Toul et Nancy, le duc de Lorraine, qui veut la voir et auquel elle dit hardiment qu'il gouvernait mal sa vie et qu'il ferait bien de reprendre "sa bonne femme ;" ni enfin tous ces bons gentilshommes lorrains, qu'elle convainc par ses paroles d'une simplicité, d'une lumière et d'une énergie irrésistibles.

"J'irai, dit-elle ; il faut que j'y aille ; dussé-je y aller sur mes genoux."

"Mais qui vous envoie ?—C'est mon Seigneur.

"Qui est votre Seigneur ?—C'est le Roi du ciel"

Alors le brave chevalier Jean de Metz, mettant sa main dans les siennes, jure par sa foi que, Dieu aidant, il la mènera jusqu'au Roi. "Et quand voulez-vous partir ?" lui dit-il. "Plutôt aujourd'hui que demain, plutôt demain qu'après."

Cela dit, ils partent. Le menu peuple, qui seul lui avait toujours été favorable, se cotise et lui donne un pauvre cheval : on lui fit quitter ses habits rouges de paysanne, et on lui mit un habit de guerre ; et ils vont, pendant onze journées, et cent cinquante lieues, jour et nuit, à travers les bois, les fleuves, les bandes ennemies, sans qu'elle se lassât jamais, les enflammant de sa parole, a dit un de ses compagnons de voyage, le chevalier de Poulangy, leur inspirant à tous, avec le courage qui l'animait elle-même, une confiance en sa mission, et un respect pour sa personne dont ces gens de guerre étaient eux-mêmes étonnés. "Je la croyais une envoyée de Dieu, dit-il expressément, et elle me paraissait une sainte."

Jeanne, pendant ce voyage, n'avait qu'une peine, celle de ne pouvoir entrer dans les églises et prier selon sa coutume ; mais la crainte des Bourguignons et des Anglais, qui étaient partout, en empêchait. Lors

qu'elle passait dans un village et qu'elle voyait l'église : " Si nous pouvions entendre la messe, disait-elle, comme nous ferions bien." Et pour se dédommager, quand elle arriva dans le premier village soumis au roi de France, elle entendit trois messes le même jour.

A Chinon, vous le savez, Messieurs, dans cette triste cour où la mollesse et la lâcheté préparaient la trahison, ce fut même piété, même candeur virginale, même assurance intrépide.

A Poitiers, devant les habiles docteurs de l'Université : " Je crois bien, dit-elle, que vous êtes venus pour m'interroger. Je ne sais ni A, ni B ; mais je viens de la part du Roi des cieux pour faire lever le siège d'Orléans et mener le roi à Reims, afin qu'il y soit couronné et sacré."

Elle triompha, et j'aime à rappeler ce premier triomphe devant vous, Monseigneur, qui deviez un jour lui rendre ce bel hommage dont les voûtes de notre cathédrale retentissent encore.

Enfin, Messieurs, après toutes ces épreuves que je vous ai déjà racontées, le roi, les princes, les docteurs, les chevaliers, les évêques, tous sont vaincus. On lui donne une armure et une armée ; le ciel lui avait trempé son épée. Elle fait faire sa bannière, et à travers les bastilles anglaises elle arrive ici, sous vos murs.

Telle fut donc la jeune fille ; pieuse et humble, douce, charitable, innocente et virginale, favorisée des inspirations célestes, et fidèle jusqu'à tout sacrifier pour obéir à Dieu et sauver sa patrie.

Je ne crois pas que dans l'enfance d'aucune sainte se rencontre à la fois plus de charme et de piété, ni, dans une élection plus haute, une fidélité plus courageuse.

C'est maintenant, Messieurs, que je vais étudier la sainte dans la guerrière.

II.

Lorsqu'on traite à Rome de la béatification d'une vie, d'une âme, on examine avant tout l'héroïcité des vertus.

Ce qui fait la sainteté, c'est l'héroïsme des vertus. Mais qu'est-ce qui fait l'héroïsme des vertus ? N'est-ce pas, Messieurs, cette flamme qui emporte l'âme vers les sommets de toutes les grandes et saintes choses, et qui se nomme de ce grand nom, l'amour ?

Magna res est amor, dit le profond auteur de l'*Imitation* ; et j'estime comme lui qu'il n'y a rien d'héroïque ici-bas sans cette flamme.

Oui, c'est l'amour, c'est ce foyer des élans généreux et des fortes vertus, qui fait les héros chrétiens et les saints.

Jeanne d'Arc eut au cœur un double et grand amour, où s'allument tous les autres, l'amour de Dieu et de la patrie ; et par là, Messieurs, toutes les grandes vertus chrétiennes, dans le cœur de cette simple et jeune fille, devenue une guerrière intrépide, furent élevées jusqu'à l'héroïsme.

La sainteté, Messieurs, c'est le jour et le lieu de le proclamer, la sainteté ne fleurit pas seulement au désert et dans les cloîtres, elle peut s'épanouir aussi parmi le monde et ses périls, au milieu des camps et de leur tumulte. Jeanne d'Arc est une guerrière, et Jeanne d'Arc est une sainte.

Voyez-la guerrière : n'est-ce pas la plus héroïque et la plus française ? Le courage, l'honneur, avec sa fierté, sa flamme, ses vives délicatesses, et cette indomptable ardeur qui ne cède jamais !... voilà Jeanne d'Arc !

Et ne croyez pas, Messieurs, que tout cela soit étranger aux vertus chrétiennes : non, c'en est l'épanouissement et la splendeur.

Ecoutez saint Paul exhortant à l'honneur et au courage : *Si qua laus, si qua virtus, hæc cogitate!* Entendez le Prince des Apôtres parler de cet honneur de Dieu qui enflamme les âmes guerrières : *quod est virtutis et honoris Dei, super vos requiescit.* Ce fier sentiment de tout ce qui fait battre noblement un cœur, et y allume le grand et pur enthousiasme, voilà l'âme de nos héros, de tous, depuis le chef des phalanges célestes, l'archange, combattant le démon avec des mots pleins d'honneur : *Quis ut Deus!* jusqu'aux Machabées, jusqu'à ce saint Louis dont les Sarrasins disaient : "Onques ne vîmes un plus fier chrétien." Les Anglais en purent dire autant de Jeanne d'Arc. Oui, elle était de cette race : et dans la simplicité de la pieuse fille des champs, l'honneur, l'honneur personnel, l'honneur national palpite, et sans cesse éclate par des mots courts, enflammés, soudains, qui entraînent tout.

La voyez-vous dans l'action, toujours pleine de l'élan guerrier et chrétien, et aussi de la gaîté française ?

De l'extrémité rompue du pont d'Orléans, elle crie aux anglais, en leur envoyant une lettre au bout d'une flèche : "Lisez, ce sont des nouvelles."

Le lendemain, quand elle s'élançe à la porte Bourgogne, et que Gaucourt la veut arrêter : "Vous êtes un méchant homme, dit-elle, et qu'il vous plaise ou non, les gens d'armes viendront."

A l'attaque de la bastille des Augustins, dans la sainte ardeur qui l'anime, elle plante elle-même sa bannière sur le fossé de rempart.

Aux Tourelles, c'est au nom de Dieu qu'elle relève le courage des guerriers abattus. Elle était blessée. Dunois veut faire cesser l'attaque : "Non, non, s'écrie-t-elle, de par Dieu, retournez à l'assaut : sans nulle faute, les Anglais vont céder, et seront prises leurs Tourelles."

Et puis : "Entrez, entrez hardiment, ils sont tous vôtres."

Et c'est toujours elle qui s'élançe la première, toujours à l'avant-garde, et enlevant tout. Jamais elle n'hésite ni ne recule.

A l'attaque de Jargeau : "Gentil duc, crie-t-elle au jeune duc d'Alençon qui hésite, as-tu peur ? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf ?"

Elle pose une échelle contre les remparts ; une pierre se brise sur son

casque et la renverse ; mais soudain elle se relève et crie aux hommes d'armes : " Amis, amis, sus ! sus ! notre Sire a condamné les Anglais. Ils sont nôtres à cette heure. Ayez bon courage."

Et avant le brillant combat de Patay : " Avez-vous de bons éperons ? " demanda-t-elle. — C'est Dunois qui le raconte.

Plusieurs l'entendant s'écrièrent :

" Que dites-vous ? Nous tournerons donc le dos ? — Nenni, dit Jeanne, en nom Dieu, ce seront les Anglais ; ils seront déconfits, et vous aurez besoin des éperons pour les suivre."

Et puis encore : " Fussent-ils pendus aux nues, en nom Dieu, nous les aurons ! "

A Troyes, enfin, c'est Jeanne qui veut l'attaque malgré tous les capitaines ; c'est Jeanne qui promet la victoire, et les Anglais capitulent.

N'est-ce pas là, Messieurs, l'entrain français, la flamme du courage, l'honneur ? Ah ! oui, sa bannière, portée victorieuse en vingt combats, avait droit de paraître à Reims ; et il n'y a cœur français dans lequel ne retentisse encore aujourd'hui sa fière réponse :

" Elle avait été à la peine, c'était bien raison qu'elle fût à l'honneur."

Mais voici, Messieurs, le charme incomparable : c'est le cœur d'une sainte qu'il y avait dans le cœur de cette guerrière ; c'est le spectacle de cette alliance, au fond si naturelle et si française, de la plus héroïque valeur et de la piété la plus fervente.

Et d'abord, l'obéissance à Dieu, c'est-à-dire le grand et fidèle amour de la volonté divine, cet amour, qui est le principe même de la sainteté, chez Jeanne d'Arc passait avant tout : avant son œuvre, avant le triomphe, avant la gloire.

Son œuvre, vous savez si elle y tenait : " Je ne puis plus durer où je suis, disait-elle ; il faut que j'aille vers le Roi, quand je devrais user mes jambes jusqu'aux genoux."

Et cependant elle ajoutait : J'aimerais mieux être écartelée et tirée à quatre chevaux que d'aller à Orléans, si ce n'est pas la volonté de Dieu."

" Certes, disait-elle encore, j'aimerais bien mieux filer auprès de ma pauvre mère, car la guerre n'est point mon état ; mais il faut que j'aille et que je le fasse, parce que mon Seigneur le veut."

Et enfin, dans la conviction que c'était la volonté de Dieu, elle était décidée, comme Notre-Seigneur dans l'Évangile le demande aux vocations d'élite, à tous les sacrifices : " Puisque Dieu le commandait, il le convenait faire. Quand j'aurais eu cent pères et cent mères, et que j'eusse été fille de roi, je serais partie."

Et dans les plus formidables hasards, sans cesser d'agir par elle-même, ni tenter Dieu par témérité, voyez comme c'était en Dieu seul qu'elle mettait tout son espoir :

“ Les hommes d'armes batailleront, disait-elle, et c'est Dieu qui donnera la victoire.

Et quand on lui disait que jamais en aucun livre on n'avait lu choses semblables, elle répondait : “ Messire a un livre où nul clerc n'a jamais lu, si parfait qu'il soit en cléricature.”

Et lorsque le Roi, les courtisans, et les docteurs, opposaient des doutes à sa mission : “ Si je n'en étais sûre de par Dieu, disait-elle, j'aimerais mieux garder les brebis que de m'exposer à tant de peine.”

Et si quelque sage homme venait lui dire : “ Ma fille, ils sont forts et bien fortifiés, et sera une grande chose à les mettre hors,” elle répondait : “ Il n'est rien d'impossible à Dieu.”

Voilà, Messieurs, la foi, la confiance, et la magnanimité des saints. Ils se dévouent, ils se jettent tout entiers, simplement, résolument, dans l'action et le péril ; mais ils comptent sur Dieu, et leur arme la plus puissante, c'est la prière.

Or, ce grand signe de la sainteté, que nous avons vu déjà dans la jeune enfant, l'esprit de prière, quel saint guerrier l'eut jamais plus que Jeanne d'Arc ? Au milieu même des combats, voyez-la, elle n'est pas un seul instant sans que son regard soit tourné vers Dieu.

Lorsqu'enfin sa mission fut agréée, elle se fit faire une bannière,—elle est là sous vos yeux, Messieurs,— avec une image du Sauveur portant le globe de la terre en ses mains : à ses pieds sont deux anges, et l'un lui présente la fleur, symbole de la vieille France, qu'il bénit ; et c'est précédée de sa bannière que, le jeudi 28 avril, elle sortait de Blois, votre bonne ville, Monseigneur, pour venir ici, et c'était elle qui ouvrait la marche au chant du *Veni Creator*, et tout le long du chemin elle faisait chanter à sa troupe, cette troupe qui allait accomplir sous sa conduite de si merveilleux exploits, des hymnes à Notre-Seigneur et à la très-sainte Vierge.

Tous étaient ravis de la voir, et un jeune et vaillant chevalier, Gui de Laval, écrivait à sa mère : “ Je la vis monter à cheval, armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache à la main, sur un grand coursier, son page portant sa bannière devant elle ; ” et tous ensemble ils passèrent à travers les lignes ennemies, processionnellement, les prêtres et Jean chantant des cantiques. Elle entra ainsi dans Orléans, ayant à sa gauche Du-nois, richement armé, et derrière elle de nobles seigneurs, de vaillants bourgeois d'Orléans qui étaient venus lui faire cortège, et tout le peuple qui portait des torches ; et tous, dit le journal du siège, se sentaient “ réconfortés et comme désassiégés, par la Pucelle ; ” mais quelle est, Messieurs, sa préoccupation dans un tel mouvement d'enthousiasme populaire ? “ Avant tout elle veut venir ici, dans cette cathédrale, pour prier et rendre ses respects à Dieu son créateur, ” dit la vieille chronique. Ainsi, c'est la foi, c'est l'espérance chrétienne, c'est Dieu qui remplit cette âme tout entière.

Et telle nous la voyons ici, aux débuts de sa vie guerrière, telle Jeanne

se trouve jusqu'à la fin : toujours on la voit revenir à la pensée de Dieu et à la prière. Ainsi le lendemain de son arrivée à Orléans, comme un capitaine expérimenté, elle inspecte les fortifications des Anglais tout à loisir ; puis, rentrée dans la ville, où va-t-elle ? Ici, Messieurs, à Sainte-Croix, prier et entendre vêpres.

Et voyez la scène touchante que nous a retracée Dunois : cette guerrière, tous les soirs, à l'heure du crépuscule, au son des cloches, se retirait dans les églises, et, rassemblant les religieux qui suivaient l'armée, elle se mettait en oraison, et leur faisait chanter quelque une des hymnes de la sainte Vierge. Encore une fois, je vous le demande, n'est-ce pas là une sainte dans les camps ?

Vous savez d'ailleurs, Messieurs, que quand elle forma sa petite armée, elle voulut que tous les hommes d'armes se missent en état de grâce ; et un jour qu'on hésitait à la laisser conduire ses hommes à un pas dangereux : " Laissez-moi faire, dit-elle ; ils sont bien confessés, pénitents, et de bonne volonté : tout ira bien."

Et c'étaient les plus vaillants chefs eux-mêmes, tels que La Hire, qu'elle décidait à servir Dieu. " Elle les faisait se confesser tous, dit l'un d'eux, et j'ai vu La Hire, cédant à ses instances, confesser ses péchés, et beaucoup d'autres de la troupe de La Hire," les plus braves, mais aussi les plus fougueux compagnons.

Dans ce même esprit de foi, Jeanne ne pouvait souffrir les blasphèmes des gens de guerre, et quand elle les avait entendus, elle les en faisait dédire : " Ah ! maître, dit-elle un jour à un des principaux chevaliers, osez vous bien renier notre Sire et notre Maître ? En nom Dieu, vous vous en dédirez avant que je parte d'ici." Et le chevalier se repentit et se corrigea.

" Et moi-même, disait le jeune et brillant duc d'Alençon, elle m'en gronda plus d'une fois, et devant elle je n'osai plus jurer."

Elle avait même forcé La Hire à ne plus jurer que par son bâton : " Par mon Martin, ce estoit son serment."

Et de cette armée, il fallut surtout que toutes les femmes de mauvaise vie disparussent. Elle les chassait du camp, comme saint Louis à Damiette, et à la poursuite de l'une d'elles, elle brisa un jour son épée.

Dans cette délicatesse extrême de conscience qu'inspire aux saints leur amour pour Dieu et leur sentiment profond de la sainteté divine, elle se confessait presque tous les jours, atteste son confesseur lui-même, et en recevant, par l'absolution, le sang de Jésus-Christ sur son âme, elle pleurait.

Que de fois elle a déclaré qu'elle aimerait mieux mourir que de charger son âme d'un seul péché !

Lorsqu'elle fut atteinte aux Tourelles entre l'épaule et la gorge d'un trait d'arbalète qui la perça de part en part, elle eut peur et pleura. La jeune

filie demeurait dans l'héroïne ; mais par dessus tout se trouvait la sainte. Et lorsqu'on eut arraché le fer de la plaie, et que quelques hommes de guerre lui proposèrent de *charmer* la blessure, elle s'y refusa, disant : " J'aimerais mieux mourir que de rien faire contre la volonté de Dieu."

Voilà, Messieurs, le cri de la sainte. Et, un quart-d'heure après, elle s'élançait, et sa bannière triomphante flottait au sommet des Tourelles conquises. Voilà la guerrière.

Oui, il y avait dans cette humble et héroïque fille des champs une grande chrétienne. Et lorsqu'on regarde de près cette âme, après le bruit des batailles, quand la poussière du combat est tombée, lorsqu'on cherche dans son fond intime la source cachée d'où jaillissaient ces grandes actions dont l'histoire est émerveillée, ce qu'on trouve, Messieurs, c'est cette piété qui fait les saints, cette piété prise au fond même du christianisme : l'amour de Notre-Seigneur, de sa croix, de la sainte Eucharistie, du saint sacrifice de la messe ; et aussi la piété envers la sainte Vierge et les vierges martyres.

Jeanne aimait Notre-Seigneur, comme l'ont aimé tous les saints, avec tendresse.

Et voyez-en, Messieurs, dans toute sa vie de batailles, les témoignages quotidiens.

Outre sa bannière, où elle aimait à contempler l'image du Sauveur maître du monde, elle s'en était fait faire une seconde où était peint Jésus en croix ; et chaque jour, matin et soir, des prêtres se rassemblaient à l'entour, et Jeanne y venait prier pieusement Notre-Seigneur et adorer sa croix.

Quoique si jeune encore et dans la fatigue des camps, elle jeûnait tous les vendredis en l'honneur de la passion.

Ici encore Dunois a rendu à la jeune compagne de ses exploits ce témoignage si touchant dans la bouche du vieux soldat : " Elle était presque continuellement en prières, entendait la messe tous les jours, se confessait souvent, et recevait fréquemment le sacrement de l'Eucharistie."

Elle entendait la sainte messe, mais comment ? avec la foi la plus vive. " J'ai vu, dit Louis de Contes, son page, j'ai vu Jeanne à la messe, et à l'élévation du corps du Sauveur, elle répandait d'abondantes larmes."

Ainsi, cette fière guerrière avait ce don sacré des larmes pieuses, cette source des pleurs que tous les saints ont répandus aux pieds de Jésus-Christ.

Comme Notre-Seigneur aussi, elle aimait les petits et les pauvres, et se plaisait à communier avec eux :

" Quand elle se trouvait, dit Pasquerel, dans un endroit où il y avait des couvents de religieux mendiants, elle me disait de lui remettre en mémoire les jours où les petits enfants, dans leurs églises, recevaient la communion, afin que, ce jour-là, elle la reçût avec eux, ce qu'elle fit bien des fois."

Et après les plus brillantes victoires, c'était toujours vers Dieu que se tournait sa reconnaissance. Après la prise des Tourelles, elle vint ici même, à la place où vous êtes, Messieurs, rendre grâces au Seigneur ; et le lendemain, les Orléanais, conduits encore par elle, allèrent d'église en église bénir celui qui les avait délivrés.

Dès le matin, elle envoya chercher une table, fit dresser un autel, apporter les vêtements sacerdotaux, et célébrer deux messes qu'elle entendit

avec grande dévotion, et toute l'armée avec elle. La cérémonie achevée : " Or, regardez, dit-elle plaisamment, si les Anglais ont le visage tourné devers vous ou le dos." On lui répondit qu'ils se tournaient vers Meung : " En nom Dieu, reprit-elle, ils s'en vont, laissez-les partir ; il ne plaît pas à Messire qu'on les combatte aujourd'hui : vous les aurez une autre fois, et allons remercier Dieu."

Tel était, Messieurs, son amour pour Dieu, amour pur, amour tendre et fort, amour confiant et magnanime dans sa foi et son espérance. Je le demande, n'est-ce pas ainsi que les saints ont aimé le Seigneur ? N'est-ce pas là la sainteté ?

Mais dans l'amour de Dieu, Messieurs, se retrouvent et s'élèvent tous les nobles amours.

Et parmi les plus nobles, il en est un que Dieu a consacré, que Notre-Seigneur a ressenti, et qui n'a jamais oublié de battre dans le cœur des saints : c'est l'amour de la patrie.

Ne pensons pas, Messieurs, que ces deux amours se combattent, et qu'il y ait à choisir entre les devoirs de chrétien et ceux de français.

Non, non, la Religion montre du doigt le ciel, mais elle ne nous fait pas oublier la chère patrie d'ici-bas. La Religion n'est que l'harmonie de tous les devoirs, et plus le saint comprend ce qu'il doit à Dieu, plus aussi il comprend ce qu'il doit aux hommes.

Voilà pourquoi, Messieurs, l'amour de la France fut, avec l'amour de Dieu, la flamme de Jeanne d'Arc.

Par ses qualités naturelles et surnaturelles, Jeanne d'Arc est une fleur de la vieille France : fille du peuple, de ce peuple des champs où se conservent le mieux peut-être les vertus et la foi nationales, en elle s'est concentré le vrai patriotisme, l'invincible répulsion du joug de l'étranger, l'élan généreux de l'honneur pour l'indépendance de la patrie, en un mot, au jour du péril, l'amour héroïque de son pays, de son roi, du sol natal et des Français.

Et en quels mots sublimes, Messieurs, éclate sans cesse cette noble passion ! On attaque sans elle la bastille de Saint-Loup ; elle s'éveille : " Ah ! méchant garçon, dit-elle à son page, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu ! Allez quérir mon cheval." Et elle s'élança à la porte Bourgogne. Et à la vue des blessés français : " Jamais, dit-elle, je n'ai vu couler sang de Français que les cheveux ne me levasent sur la tête."

Elle aime non seulement les enfants fidèles, mais les enfants égarés de la France ; et elle se félicitait d'avoir pu reprendre tant de villes, dans sa marche vers Reims, sans qu'une seule goutte de ce sang français, qui lui était si cher, fût répandue.

Une de ses grandes douleurs, c'était que le duc de Bourgogne, prince français, fût contre la France pour les Anglais. Elle le supplie, elle le conjure à mains jointes, lui qui est du sang de France, de faire sa paix avec le Roi ; elle le prie, non par aucun intérêt de parti, mais parce que " ce sera grande pitié de la grande bataille et du sang qui sera répandu, car c'est le sang de France."

Quand le duc d'Alençon vint la rejoindre : " Soyez le très-bien venu, dit-elle ; plus il y en aura ensemble du sang royal de France, mieux en sera-t-il."

Ce roi qui avait douté d'elle avant et après la délivrance d'Orléans ;

qui, livré à ses favoris, devait l'abandonner lâchement, elle l'aimait : jamais plus fidèle au triste Charles VII qu'au jour de cet abandon, elle ne permit jamais aux Anglais de l'insulter devant elle.

Elle accepta pour elle-même toutes les injures ; mais quand on insulta le roi, son âme frémit : " Par ma foi, révérence gardée, dit-elle, ô prédicateur, vous parlez mal. Je vous ose bien dire et jurer sur peine de ma vie que le roi Charles est un bon catholique, quoiqu'il n'ait pas cru en moi." A ce mot si fier, les Anglais poussèrent un cri.

Elle servit ce malheureux roi sans lui demander jamais rien pour elle ni pour les siens ; après Reims, elle ne lui demanda qu'une chose : d'exempter d'impôts le village où elle était née, et d'y fonder une école pour les jeunes filles ; et son père, qui était venu au Sacre, en rapporta la nouvelle à Domrémy.

Et si elle aimait et servait ainsi son Roi, c'était toujours, comme elle l'a dit naïvement plus tard dans son pieux langage, "notre Sire premier servi" A ses yeux, le premier maître de la France, c'était Dieu, et elle conseillait à Charles VII " de donner son royaume au Roi des cieux, et que le Roi des cieux, après cette donation, ferait tout pour lui et pour la France."

Mais, il faut ajouter, son amour pour la France ne lui inspirait pas de haine pour ceux qu'elle combattait. " Ne me parlez pas, dit quelque part Bossuet, des héros sans cœur." Nous n'avons pas ici, Messieurs une héroïne sans compassion : elle avait horreur du sang versé, non pas seulement du sang français, mais du sang même des ennemis. Les guerriers les plus chrétiens, saint Louis, frappaient d'estoc et de taille : elle ne se jetait au plus fort de la mêlée que sa bannière à la main. Elle aimait son épée, " mais quarante fois plus, disait-elle, son étendart que son épée." Elle ne tua jamais personne ; ni son épée ni sa hache d'armes ne lui servirent jamais.

D'acier contre les périls, non moins que contre le vice, mais tendre et sensible, comme une sœur de charité, on la voyait, sur le champ de bataille après la victoire, et pendant le combat même, prodiguer les soins les plus affectueux à tous les blessés, Anglais ou Français. " De quelque part qu'ils fussent, dit un témoin, elle avait pour eux la plus vive compassion." Et un jour, un Français ayant frappé à la tête et blessé grièvement un Anglais prisonnier qu'il avait sous sa garde, Jeanne descendit de cheval, soutint le blessé par la tête pendant qu'il recevait les secours de la religion, le soignant et le consolant autant qu'elle le pouvait.

Et laissez-moi vous signaler encore ce trait qui la peint bien : après la prise de la bataille de Saint-Loup, qui fut son premier exploit, elle recueillit ses prisonniers, empêcha qu'on ne leur fit aucun mal et les fit recevoir et soigner dans la maison qu'elle habitait. Et quant aux morts, " elle pleurait sur eux, dit Pasquerel, en pensant qu'ils étaient morts sans confession." Et au retour elle se confessa sur le champ à celui qui nous a transmis ce touchant détail sur son premier combat.

Et aux Tourelles, au moment où le pont se rompit sous les Anglais, précipités dans la Loire, elle eût voulu les sauver : " Glacidas ! Glacidas criait-elle à leur chef, rends-toi au Roi du ciel. J'ai grand'pitié de vos âmes ! " Glansdale fut entraîné avec les autres, mais elle ne put voir sans verser des larmes cette fin misérable de tant de braves gens.

Cette bonté de son cœur, Messieurs, n'empêchait en rien chez elle la fierté française, ni l'amour de la justice. Vous vous rappelez ses fières sommations au duc de Bedford et aux Anglais : " Allez-vous-en, hommes

d'Angleterre, qui n'avez droit en ce royaume de France ; le Roi du ciel ordonne et mande par moi que vous en aliez en votre pays, ou sinon je vous ferai un tel hahaye qu'il en sera perpétuel mémoire. Voilà ce que je vous écris pour la troisième et dernière fois, et je ne vous écrirai pas d'avantage." C'est la fille des champs, c'est l'humble Bergère de Domremy, qui tient ce langage à l'orgueilleux frère de Henri V ; mais elle parle, inspirée de Dieu ; et du même foyer où s'allume sa fervente piété, jaillissent ces flammes de l'honneur français, avec ce qu'il a de plus fier et de plus délicat, de plus énergique et de plus indomptable.

Qu'ajouterais-je, Messieurs ?

Il est une vertu qui peut être regardée comme l'expression la plus profonde de la sainteté, c'est l'humilité ; et son héroïsme, c'est quand elle se conserve dans la gloire.

L'épreuve ici fut redoutable, pour une pauvre jeune fille de village devenue tout à coup l'idole d'une nation. Eh bien ces batailles, ces triomphes, cet enthousiasme des guerriers, ces peuples qui volaient au-devant d'elle, l'ont-ils ébloui ? Et dans cet enivrement, avait-elle oublié qu'elle n'était rien et que Dieu était tout ? Non, Messieurs.

Quand le peuple se précipitait sur elle, à Orléans, hommes, femmes, petits enfants, et touchaient ses vêtements, elle disait : " Je ne suis qu'une pauvre fille. "

Et plus tard, quand à Bourges les gens voulaient lui faire bénir des croix et des médailles, elle disait en souriant : " Bénissez-les vous-mêmes, elles seront tout aussi bonnes.

Et quand, la croyant invulnérable, on lui disait : " Vous ne serez jamais blessé, " elle répondait " qu'elle n'en était pas plus sûre que les autres. "

Et au sortir des pompes de Reims, elle ne fait que répéter ce mot : " Je ne suis rien : mon fait n'est qu'un ministère ! "

Telles étaient son humilité et sa simplicité ; mais dès qu'il s'agissait de la guerre et de sa mission, elle reprenait tout son ascendant, et elle l'exerçait avec un naturel qui témoignait bien de l'inspiration d'en haut. C'est ce que Dunois a déclaré devant les juges, et il l'avait bien éprouvé lui-même, quand il voulut l'empêcher d'attaquer les Tourelles : " Vous avez été en votre conseil, lui répondit Jeanne, et j'ai été au mien ; et croyez que le conseil de Dieu s'accomplira et tiendra ferme, et que cet autre conseil périra.

Et Dunois ajoutait : " Mais en dehors du fait de guerre, elle n'était qu'une simple, humble et innocente fille. "

J'arrive maintenant, Messieurs, à ce qui est la délicatesse la plus vive, mais aussi le triomphe de mon glorieux sujet. Et je m'en approche avec respect.

Il y a eu, Messieurs, et c'est une des gloires du christianisme, quelques grands guerriers qui ont été de grands saints ; mais ce qui ne s'est vu qu'une seule fois, c'est la sainteté brillant de son plus pur éclat, parmi la licence de la vie des camps, dans une jeune fille de dix-huit ans, jetée au milieu des hommes de cour et des hommes de guerre, et en qui, loin que la fleur de cette innocence ait été jamais ternie, l'on n'a jamais trouvé, dit un témoin, que " bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplicité, " et qui, devenue chef de guerriers, n'a jamais été l'objet d'une parole irrespectueuse, sauf de la part des Anglais, de quoi elle versait d'abondantes larmes.

Tous les témoignages se réunissent pour attester, dans ce prodige, ce que la vertu eut jamais de plus surnaturel et de plus touchant. Les ennemis implacables qui l'ont livrée aux flammes ont essayé de lui ravir cet honneur, et de briser sur son front cette couronne. Mais en vain : les plus haineuses et impudentes enquêtes ne leur ont pas même permis de faire monter une ombre jusqu'à cette innocence, éclatante comme la pureté du jour ; et leur silence, dit un témoin lui-même de l'odieux procès, est assurément le plus éloquent des témoignages.

Mais c'est vous surtout que j'atteste, vous, compagnons de ses glorieux combats, et qui ne la quittiez jamais, ni dans les marches, ni dans les batailles, ni dans les campements de jour et de nuit, vous, duc d'Alençon ; toi surtout, vaillant Dunois ; et vous aussi, vous, son écuyer, vous, son page, et vous encore, braves chevaliers qui fîtes avec elle le voyage de Vaucouleurs à Chinon, parlez, parlez ! Ils l'ont fait, Messieurs, et qu'ont-ils dit ? Ils furent unanimes à déclarer que non seulement Jeanne fut la plus pure des jeunes filles, mais qu'elle leur inspirait à tous la vertu, et que jamais sa vue n'éveilla en eux aucune pensée dont elle eût pu rougir ; ils regardaient cette fille angélique comme un être sacré, et ils allaient jusqu'à dire qu'ils ne croyaient pas que près d'elle fût possible même la pensée du mal.

Ce qu'il faut lire sur ce point, Messieurs, c'est la déposition toute entière de Dunois, âgé alors de cinquante et un ans. " Il ne croit pas, dit-il avec d'Aulon, qu'une femme puisse être plus chaste que Jeanne d'Arc." Et il ajoutait ces remarquables paroles, que vous me pardonnerez de redire dans leur franchise militaire, il ajoutait que, quant à lui et à ses compagnons, dès qu'ils se trouvaient dans la société de Jeanne, " ils n'avaient plus que des pensées honnêtes, et ne pensaient ni à elle ni à aucune autre." Et Dunois disait enfin : " C'était une chose presque divine."

Un autre chevalier, Georges Thibault, va plus loin encore, et atteste que la seule vue de Jeanne, lorsqu'ils venaient à l'apercevoir, arrêtait soudain non seulement tout propos licencieux sur leurs lèvres, mais dans leurs cœurs et jusque dans leurs sens toute impression ou désir peu chaste. Ils l'attestent, Messieurs.

J'en atteste à mon tour, non seulement les hommes de guerre, mais les hommes du monde, mais tout homme : oui, l'humain ici touche au divin, *quasi divina res est* ; et cet ascendant inouï de la vertu, n'est-ce pas, Messieurs, cette puissance que l'Eglise appelle la sainteté ?

Dunois en garda toute sa vie l'impression ineffaçable, et j'en ai rencontré, il y a quelques jours, une preuve inattendue et frappante.

Allez, Messieurs, visiter à Beaugency ce qui reste du château où ce vaillant homme s'était retiré après tant d'agitations et de batailles, où il est mort, et d'où son corps fut porté à Cléry ; il y repose encore ; et votre émotion, Messieurs, égalera la mienne, lorsqu'entrant dans son oratoire, vous lirez ces mots, cette prière, qu'il avait fait écrire en exergue à la voûte de ce sanctuaire, au-dessus de l'autel : *Cor mundum creau in me Deus ! O mon Dieu créez en moi un cœur pur !* Touchant souvenir, au cœur du vieux guerrier, de la vertu qui, aux jours de sa vaillante jeunesse, lui était apparue dans toute sa beauté, sous les traits d'une sainte héroïne.

Devant une telle vertu, maintenant que les passions d'autrefois sont apaisées, et que Jeanne d'Arc n'apparaît plus que dans la sérénité de l'histoire, je ne m'étonne pas que d'éclatants hommages lui viennent chaque jour de l'Angleterre elle-même, et qu'en dépit du protestantisme anglais, un des-

pendant de ceux qu'elle a vaincus se soit écrié hier : " Un tel personnage est un soutien pour notre foi, une splendeur pour l'âme humaine, et sa place est dans les temples."

Ce grand et solennel hommage, peut-être un jour la sainte Eglise romaine le décernera-t-elle à Jeanne d'Arc : ce jour, il m'est permis de dire que je l'attends, et que je l'appelle . . .

O France, ô ma patrie, mère de Jeanne d'Arc, ce jour-là de quel diamant incomparable l'Eglise aura orné ton front !

Et cependant, Messieurs, je ne vous ai pas dit encore ce qui fut le sombre, mais le plus glorieux rayon de la couronne de Jeanne d'Arc.

Il nous reste à considérer la sainte dans la victime et dans la suppliciée.

III.

Il faut donc maintenant le redire : cette jeune fille si pure, cette guerrière si sainte, cette rédemptrice de son roi et de son pays, acclamée par une armée et par tout un peuple, au comble de la gloire humaine, eh bien ! Messieurs, elle a été trahie, vendue, suppliciée, brûlée vive. Dieu l'a permis, l'Angleterre l'a ordonné, la France l'a souffert, et un évêque l'a fait.

Ah ! lorsqu'une première fois j'ai dû vous le raconter, j'en ai poussé des cris, je me suis plaint à Dieu et aux hommes. et mon âme indignée de tant d'ouvrages faits à l'innocence, au courage et à la vertu, ne savait où se réfugier.

Quel denoûment inattendu, et horrible, d'une si noble destinée ! Ne pouvait-elle donc finir autrement ? Ah ! elle ne rêvait pas la gloire et les délices ; elle ne voulait, sa mission achevée, que retrouver sa mère, son village et ses champs. Mais, non, elle ne devait plus les revoir !

Si du moins elle était tombée aux Tourelles, ou dans quelque grand combat, au milieu des guerriers, d'un coup glorieux, dans l'éclat d'un triomphe !

Eh bien ! non, Messieurs, il fallait autre chose ! il le fallait ! *Oportuit !* Elevons nos pensées ; nous entrons ici dans des clartés nouvelles. Il fallait que la sainte fût couronnée dans le supplice : Dieu réservait à la France pour sa libératrice cette gloire plus haute ; il voulait donner à la fille aînée de l'église une martyre, portant les stigmates de son Fils . . . Du reste, c'est la loi. On n'est un Sauveur, une image du Christ, qu'à ce prix. La France n'a jamais rien eu de pareil. Elle avait vu des saintes, des femmes grandes et illustres : rien de pareil à Jeanne d'Arc. Sainte Clotilde meurt dans un douloureux, mais glorieux veuvage, au tombeau de votre grand saint Martin, Monseigneur : sainte Geneviève achève sa longue carrière au milieu des bénédictions des peuples, près de Saint-Denis : Jeanne d'Arc, c'est au milieu des clameurs, des horreurs, des tourments, des blasphêmes, de l'exécration de ceux qu'elle avait convaincus.

Encore un coup, c'est la loi, Messieurs : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam !* Divin, mais terrible *oportuit !* Ainsi le Fils de Dieu lui-même devait passer par ce chemin, pour achever le salut du monde et arriver à la consommation de sa gloire.

C'est la loi, et pour tous ! . . . Ah ! vous avez fait de grandes choses. Mais il y en a une plus grande encore. Avez-vous souffert ? Avez-vous été brûlé vif ou à petit feu dans votre œuvre ? Si non, eh bien ! il vous manque ce rayon suprême que Dieu réserve aux élus des hautes missions et qui fait resplendir du dernier et sublime éclat leur âme et leur cause.

Les ouvriers des grandes rédempctions, c'est leur privilège de marcher à un triomphant supplice, Jésus-Christ à leur tête, la croix en main. Le voilà, ce modèle et ce Roi de tous les suppliciés pour la justice ! Il boit le calice de sa passion jusqu'à la lie, et puis il le présente à ceux qui l'aiment assez pour le suivre, et pour reproduire en eux quelques traits de cette passion qui a sauvé les hommes : victimes immolées comme lui, et comme lui triomphantes par la fécondité du sacrifice, leur sainteté comme leur gloire, se mesure à leur degré de ressemblance avec le divin martyrisé.

Et s'il m'était permis de vous adresser d'ici la parole, à vous, qui êtes sur la terre le Vicaire du Dieu crucifié, ô Saint Père ; je vous dirais : Quand aux grandes victimes des saintes causes Dieu ne demande pas l'effusion du sang, ah ; il leur envoie tant de douleurs, et parmi quelques larmes de joie tant de larmes amères, que ces larmes, et ces douleurs valent le sang !

Voilà, Messieurs, dans quelle lumière il faut contempler l'immolation de Jeanne d'Arc. Autrement, l'horreur en serait trop grande. Ce qui éclate ici, c'est que, en nulle autre passion peut-être plus que dans celle de l'héroïque vierge de Domrémy, ne se rencontre cette glorieuse ressemblance avec le Dieu du Calvaire. Elle eut son Judas, un prêtre qui la trahit, un guerrier qui la vendit ; ses Caïphes, des juges abominables, de faux témoins ; un prince indigne, lui donnerai-je le nom de Pilate ? qui l'abandonna ; une espèce d'Hérode qui l'insulta, des soldats brutaux, des valets impudents ; les pharisiens et les scribes abondèrent, et par dessus tout l'oubli, le délaissement universel, l'ingratitude des Français ; et sa croix fut un bûcher.

Du reste, Messieurs, il faut le dire, dans sa mission, elle n'avait pas été un jour sans injures, sans contradictions, sans douleur. Chaque jour il fallait que cette âme généreuse, ce cœur de dix-sept, de dix-huit ans, s'élevât au-dessus des trahisons, des moqueries, des calomnies, des jalousies. Elle n'avait réellement pour elle que les petites gens et le menu peuple, ou quelque brave chevalier comme Dunois. Et encore, comment ne vint-il pas frapper avec sa hache d'armes aux portes de Rouen ? Et celle qui avait entendu si souvent retentir sur ses pas l'*Hosanna* populaire, devait voir là le bon peuple se taire, comme il se taisait à Jérusalem, comme il se tait partout, dès que les ennemis du Seigneur et de ses saints répètent contre eux leur implacable *Crucificatur*.

Comme Notre Seigneur aussi, la pauvre fille annonça plusieurs fois cette fin, dont elle ne pouvait toutefois, dans sa candeur, prévoir les indignités, " Je ne demandais à Dieu, dit-elle, que la délivrance de la France, le salut de mon âme, et d'être reçue en paradis." Ah ! cette prière, du moins, devait être entendue !

Mais une autre fois, chevauchant entre l'archevêque de Reims et Dunois, qui le raconte, et traversant une de vos bonnes populations de Picardie, cher Monseigneur, dont la présence ici nous touche peut-être plus qu'aucune autre : " Ah ! s'écria-t-elle, puissé-je être assez heureuse pour finir ici mes jours et être inhumée en cette terre, chez ce bon peuple ! " mais ce vœu ne devait pas être exaucé . . . et il ne devait rien rester d'elle ici-bas . . . rien, qu'un peuple sauvé et une impérissable mémoire !

Enfin, tout à coup sainte Marguerite et sainte Catherine lui déclarèrent qu'elle sera prise avant la Saint Jean par les Anglais. " Oh ! le coup était cruel ! et depuis elles le lui répétaient tous les jours.

Mais Jeanne ne reculait pas et marchait toujours en avant. Elle avait dit au Roi : “ prenez garde ! je ne durerai qu’une année ! Et elle dit un jour à son confesseur : Après ma fin, je ne demande au Roi que de faire dire des messes pour les âmes de ceux qui seront morts pour lui.

Déjà, à Châlons, devant votre cathédrale, Monseigneur, aux gens de Domrémy qui étaient venus pour voir la fille de leur village dans sa gloire, et lui demandaient si elle n’avait pas peur dans les batailles, elle avait répondu : “ Non, mes chers amis, je ne crains que les traîtres. ”

Enfin, un matin, à Compiègne, ayant fait dire la messe et communiqué dans l’église Saint-Jacques, que j’ai vue aussi il y a quelques années, elle se retira près d’un pilier de la vieille église, et trouvant là plusieurs gens de la ville et une centaine d’enfants rassemblés pour la voir, elle leur dit : “ Mes enfants et chers amis, je vous signifie que l’on m’a vendue et trahie, et que bientôt je serai livrée à la mort. Si vous supplie que vous priez Dieu pour moi. ”

J’ai donc nommé Compiègne... Vous savez, Messieurs, comment son bon cœur l’avait fait entrer dans cette funeste ville. “ Il faut bien, dit-elle un jour, que j’aie secouru ces braves gens de Compiègne... ” Ils ne le lui rendirent pas... Le pont-levis fut levé derrière elle, et chacun demeurant en sûreté derrière les murs, nul ne bougea... nul ne bondit, ni de Compiègne, ni de Reims, ni de Châlons, ni d’ailleurs, pour mettre les Anglais et les Bourguignons en pièces, et sauver la libératrice de la France !

Ah !... Messieurs ! la triste nature humaine ! Et le courage, et l’honneur, l’honneur, où sont-ils ?

Elle fut donc prise, vendue par un grand seigneur, achetée et payée par l’or de l’Angleterre ; puis garrottée, enchaînée, livrée aux railleries des soldats, à la vengeance des Anglais, jetée dans un cachot, et menée en Normandie, dans une cage de fer, les chaînes aux pieds et aux mains. Ah ! certes, quand elle se vit ainsi seule, abandonnée de tous, et des chevaliers, et de son roi, et de la France, et livrée sans défense à ses plus cruels ennemis, il lui fut bien permis de dire, comme son modèle : *O Dieu ! que ce calice s’éloigne de moi !*

Là, dans cette cage, dans ces affreux cachots, dans cette tour de Rouen... Vous n’étiez pas là, Monseigneur, vous l’eussiez défendue contre toute l’Angleterre ! Quand elle se trouva là, dans cet abandon, dans ces ténèbres, dans cette nuit de son âme, ah ! quelle ne dut pas être le frémissement, le dégoût, l’involontaire effroi, l’agonie de son cœur !... Et quand elle repassait dans son souvenir tout ce passé, ces voix du ciel, cette élection divine, ces batailles, ces victoires, cet Orléans délivré, ce roi sacré, tout ce pays de France sauvé ; et puis, rien, rien autour d’elle, que le silence et l’horreur de la mort ! Et quand, de ces amères et navrantes pensées, elle se reportait vers Domrémy, vers sa mère, vers ses champs et ses troupeaux, ô Dieu ! n’est-ce pas alors que cette pauvre âme dut être à son tour triste jusqu’à la mort ? Et qui l’accuserait de défaillance ? N’a-t-il pas été dit de son Maître lui-même : *Cœpit pavere, et tædere ! contristari et mortuus esse !* Ah ! oui, elle eut bien là aussi son agonie et son jardin des Olives ! Mais, comme le Sauveur, elle eut aussi ses anges qui vinrent la reconforter et lui promettre le paradis.

Et de cet abattement, voyez-la maintenant, Messieurs, qui se lève. *Surgite, eamus.* Elle va devant ses juges, les Caïphes du temps. Ah !

l'Angleterre les a bien choisis ! tout ce qu'il pouvait y avoir de plus cruel pour Jeanne : des prêtres et des Français ! Quel enlacement perfide ! quel réseau savamment ourdi de questions captieuses !... Mais de tous ces pièges, comme la victime se dégage, et comme elle les confond tous par ces réponses pleines de bon sens et d'honneur, où éclate son âme toute entière ! Je ne connais pas un procès, excepté celui de Notre-Seigneur, où des interrogations plus perfides aient été renversées par des réponses plus péremptoires !

Messieurs, j'avais voulu, dans mon premier discours, détourner mes yeux de ce spectacle, de cette profanation de ce qu'il y a de plus sacré dans les choses humaines, la justice ; mais j'avais tort et je veux y revenir aujourd'hui.

J'y veux revenir, parce que, en face de ces juges vendus, il y a la victime ; à côté de la bassesse humaine, l'héroïsme, plus éclatant que sur les champs de bataille ; et dans ce martyr, la sainteté, définitivement victorieuse et consommée !

Voyez avec quel art profond sont tendus ces pièges, pour la perdre et pour la torturer, tandis que, dans le même temps, lui étaient livrés, au fond de son cachot, d'autres assauts encore plus odieux.

“ Etes-vous en état de grâce ? ” Qu'elle réponde oui ou non, elle se perd également ; on retournera contre elle toute réponse. Mais écoutez :

“ Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ; et si j'y suis, Dieu veuille m'y garder ! ”

D'un mot elle brise le piège !

“ Quand vous vous confessiez, étiez-vous en péché mortel ? ”

“ — Je ne sais si j'ai été en péché mortel ; je ne crois pas en avoir fait œuvre, et Dieu me garde de faire ou d'avoir jamais fait œuvre qui charge mon âme. ”

Et plus le piège théologique qu'on lui tend ici va se resserrer autour d'elle, plus le bon sens et la sainteté vont éclater à la fois dans ses réponses.

“ Qui aidait le plus, vous à l'étendard, ou l'étendard à vous ? ”

“ — De la victoire de l'étendard ou de moi, c'était tout à Notre Seigneur. ”

“ — Mais l'espérance d'avoir victoire était-elle fondée en votre étendard ou en vous ? ”

“ — Elle était fondée en Notre-Seigneur, et non ailleurs. ”

Le piège se resserre encore, et l'enlace de plus en plus : la jeune sainte échappe toujours.

“ Ne savez-vous point que sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent les Anglais ? ”

“ — Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime, et haïssent ce que Dieu hait. ”

“ — Dieu hait-il les Anglais ? ”

“ — De l'amour ou de la haine que Dieu a aux Anglais, je ne sais rien ; mais je sais bien qu'ils seront boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront, et que Dieu enverra victoire aux Français contre les Anglais. ”

Toujours l'éclat de l'accent français et de l'accent chrétien : la même intrépidité devant ses juges que devant les bastilles anglaises, et l'affir-

mation constante et invincible des grands desseins de Dieu sur la France.

Cette constance lui coûtera la vie ; elle le sait : n'importe !

“ Je sais bien que ces Anglais me feront mourir, croyant après ma mort gagner le royaume de France ; mais quand ils seraient cent mille *Goddem* plus qu'ils ne sont à présent, ils n'auront pas le royaume.”

Le comte de Stafford, indigné, tirait sa dague pour la frapper ; Warwick le retint : il voulait le bûcher.

Mais la plus horrible torture morale infligée à la pauvre captive, le chef-d'œuvre de la perfidie de ces effroyables juges, le voici, Messieurs. Ce n'est pas assez que la France l'abandonne et que des hommes d'Eglise la jugent : ce qu'elle respecte le plus au monde ! Voilà qu'à cette conviction invincible de sa mission qui éclate en toutes ses réponses et qui fait sa force, on veut opposer cette nécessaire soumission du vrai fidèle à l'Eglise, et sa foi chrétienne. “ L'Eglise, disaient-ils, c'est nous. Vous refusez donc de croire à l'Eglise, d'obéir à l'Eglise.” Et ils y revinrent sans cesse, déchirant à plaisir cette âme simple, et la brisant de douleur dans ces luttes morales.

De ses efforts pour se déprendre de ces ambages que d'abord elle ne démêlait pas, elle fut malade, Messieurs, jusqu'à être en péril de mort. Mais elle ne trahit rien, ni sa mission, ni sa foi.

“ Menez-moi au Pape, dit-elle, et je lui répondrai. Je tiens et je crois que nous devons obéir à notre seigneur le Pape qui est à Rome.”

L'évêque défendit d'écrire cette réponse :

“ Ah ! reprit-elle, vous écrivez bien ce qui est contre moi ; mais vous ne voulez pas écrire ce qui est pour moi.”

Contre de tels juges, il ne restait à Jeanne qu'un refuge, Dieu, cette justice suprême, qui réparera un jour toutes les iniquités de la terre :

“ Oh ! j'en appelle devant Dieu, dit-elle, le grand juge, des grands torts et ingravances qu'on me fait.”

Et comme elle se plaignait ainsi, survint l'évêque. A sa vue, elle s'écria :

“ Evêque, je meurs par vous ! ” Puis elle ajouta avec compassion : “ Vous dites que vous êtes mon juge, je ne sais si vous l'êtes, mais avisez bien que vous ne jugez mal, car vous vous mettriez en grand danger ; et je vous en avertis, afin que, si Notre-Seigneur vous en châtie, j'aie fait mon devoir de vous le dire.”

Ne vous semble-t-il pas entendre ici, Messieurs, comme un écho des paroles du divin accusé, ajournant ces juges d'un moment à l'infaillible jugement du dernier jour ?

Mais qui donc la soutenait dans les affreux labours de ces interrogatoires et dans les désolations de la captivité ? Ah ! Messieurs, ce qui l'avait toujours soutenue, la prière et l'Eucharistie, ces deux foyers inextinguibles de la vertu chrétienne. Dans ces longues heures de solitude et d'abandon où le cri du Sauveur sur la croix pouvait bien aussi sortir de ses lèvres : “ Mon Dieu ! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? ” elle prie, Messieurs, elle se recommande sans cesse à Dieu ; sans cesse elle demande la divine Eucharistie. La veille de son supplice encore, elle communia ; on n'osa pas lui refuser la consolation de cette dernière cène, et elle reçut son Sauveur “ avec une telle dévotion et une telle abondance de larmes, dit celui même qui la communia, que je renonce à le décrire.”

Et voyons-la maintenant, Messieurs, sortant du prétoire et marchant à son calvaire. C'est là surtout que son âme éclate en des accents incomparables : ce n'est plus une héroïne, c'est une sainte. Recueillons, Messieurs, avec respect ces cris suprêmes.

Huit cents hommes d'armes l'entourent et l'entraînent, "portant glaives et bâtons ;" un peuple immense était là, comme toujours, demandant son spectacle ! *Populus spectans*, et on voyait les scribes et les pharisiens branler la tête comme naguère au pied de la croix : Elle qui a délivré les autres, qu'elle se sauve donc elle-même !

Pour Jeanne, en apercevant le bûcher, elle fait entendre le cri de compassion du Sauveur sur Jérusalem : "Rouen ! Rouen ! seras-tu donc ma dernière demeure ? J'ai grand peur que tu n'aies à souffrir de ma mort, et qu'il ne t'en arrive malheur !" Le peuple entendant ces paroles, pleura.

Puis, attachée au bûcher, elle pousse le cri du pardon, qui fut le premier cri de la croix, "elle leur pardonne tout le mal qu'ils lui ont fait, et leur demande à tous de prier pour elle," puis elle proclame avec une nouvelle énergie sa mission divine, et que tout ce qu'elle avait fait elle l'avait fait par la volonté de Dieu. Et voyant la flamme monter, elle demande une croix. Un pauvre soldat anglais en fait une avec deux morceaux de bois ; elle la pose sous ses vêtements, sur son cœur.

Pendant ce temps son confesseur court à l'église voisine chercher un crucifix, et le lui présente. Elle l'embrasse avec ardeur. Ses regards, ses lèvres et son cœur ne s'en détachaient pas. A ce moment, les flammes s'approchant : "Retirez-vous, dit-elle au bon prêtre qui était sur le bûcher près d'elle, et tenez le crucifix bien haut, pour que je le voie toujours."

Puis elle conjura à haute voix tous les prêtres présents de lui donner une messe après sa mort.

Et enfin elle pousse son dernier cri, celui de la filiale confiance au Calvaire : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. "Jésus, Jésus, Jésus" rendant ainsi son âme à celui à qui elle l'avait vouée dans son virginal amour. . . Puis on la vit pencher sa tête expirante. Tout était consommé.

Mais voilà qu'aussitôt après, au pied de son bûcher, des cris innattendus retentissent : c'est le cri de la conscience populaire qui éclate comme au pied de la croix. Les juges et les bourreaux se dispersent, et le peuple les poursuivait de ses clameurs vengeresses : comme autrefois ceux qui descendaient du Calvaire, un officier du roi d'Angleterre, c'en retournant, s'écrie : "Nous sommes tous perdus ! nous avons brûlé une sainte !" Celui qui avait allumé la flamme du bûcher, consterné, court se confesser au confesseur même de Jeanne, s'écriant : "Je suis damné ! j'ai brûlé une sainte !" L'un des juges s'écrie en gémissant : "Plût à Dieu que mon âme fût où je crois qu'est l'âme de cette femme !" Un Anglais, qui avait apporté une fascine au bûcher pour en attiser la flamme, l'entendant crier : Jésus ! . . . recula d'épouvante et attesta avoir vu s'envoler du bûcher une colombe

Et, en effet, la pure et fière colombe, un moment captive, mais libre enfin, et ses liens brisés par la flamme, sans qu'on ait put la blesser au cœur, s'envolait dans les joies éternelles, et dès ce jour son image devait planer pour jamais, comme l'image même de la vertu et de l'honneur, sur la France sauvée.

Elle meurt, mais elle triomphe ; son dernier regard avait vu pleurer les Anglais et ses juges ; et son dernier cri : Jésus ! Jésus ! Jésus ! cet appel, au nom de l'éternelle justice, à l'éternel amour, les avait tous fait se disperser glacés d'effroi ; et sa parole prophétique s'élevant au-dessus des flammes les poursuivait de ville en ville, d'année en année, jusqu'à ce que tout fût accompli, qu'il ne restât plus sur le sol de la France un Anglais, ni un seul des grands coupables que leur crime vouait aux coups de la Providence.

Elle avait dit à ses juges : " Prenez garde de mal juger et de vous mettre en grand péril. Je vous donne cet avis, afin que, si vous êtes punis de Dieu, on s'en souvienne." Chargés toute leur vie de la haine des peuples, ils moururent misérablement. Son Judas, celui qu'elle avait fait l'homme de sa confiance, et qui la trahit, se repent comme Judas ; mais il est bafoué par les grands seigneurs anglais, comme Judas par les princes des prêtres, et il meurt à Bâle, misérablement, comme Judas. L'évêque mourut frappé d'un subite apoplexie. Le dur promoteur dans ce procès infâme fut trouvé mort aux portes de Rouen, dans un égoût. Et le lâche prédicateur fut frappé de la lèpre quelques jours après.

Elle avait dit aux Anglais : " Avant sept ans, vous perdrez un plus grand gage qu'Orléans." Et six ans après, en 1436, Paris tombait aux mains de Charles VII.

Elle leur avait dit encore : " Le Roi entrera à Paris en bonne compagnie." Et en 1437, le Roi y faisait une entrée triomphante au son des trompettes, et à la tête de ses chevaliers.

Enfin, elle leur avait dit qu'ils seraient tous boutés hors de France, et que fussent-ils cent mille, il n'en resterait pas un. Et en 1558, la bannière de France flottait sur les murs de Calais, et les Anglais ne devaient plus jamais posséder un pouce de la terre française !

J'ai fini, Messieurs.

Je vous vois étonnés, émus, et cependant je n'ai fait que bégayer, naïvement sur la gloire de Jeanne d'Arc, aujourd'hui sur l'héroïsme de ses vertus.

La parole est impuissante devant cette figure unique, incomparable, à laquelle rien ne ressemble, dans l'histoire, ni dans la poésie, et dont la beauté surpasse l'idéal même.

J'affirme qu'on ne peut s'en approcher, et lire, comme je viens de le faire, les pages de cette histoire, dans ces deux procès, où elle apparaît toute vivante encore, et, j'oserai le dire étincelante, sans avoir la conviction irrésistible qu'on est là devant une sainte héroïque, devant une envoyée de Dieu.

On y éprouve aussi une impression étrange : on se sent transporté comme dans une atmosphère inconnue, où mille éclairs, tour à tour d'une douceur et d'une terreur sublime, traversent l'âme, et on s'écrie, dans un saisissement religieux : C'est une sainte ! Dieu était là !

Ou plutôt, on découvre ici un plan supérieur et divin.

Dans un premier horizon, triste, abaissé, désolé, on voit, hélas ! les iniquités et les malheurs d'une grand nation. Tout y est sombre, désespéré, chargé de nuages épais. L'étranger domine, et nous foule aux pieds, ses hommes d'armes, durs, avides, envoyés pour le châtement, passent et repassent, promenant partout le ravage ; mais, trop indignes vengeurs de la

justice, et ne sachant punir les crimes que par d'autres crimes, il ne pouvait leur être donné de changer les destinées de cette grande race française, que Dieu, depuis Clovis, Charlemagne et saint Louis, avait élue pour de si grandes choses.

Alors, dans un horizon plus élevé, sur un fond d'une sérénité divine, apparaît une vision céleste : c'est une jeune fille, pure comme une sainte, intrépide comme l'archange, simple et sublime, modeste ardente ; c'est une guerrière, qui, de son regard et de son épée, disperse et chasse devant elle les bataillons de l'étranger, et entraîne sur ses pas tous les cœurs dévoués encore à la cause sacrée de la patrie.

Prédestinée de Dieu, et admirablement fidèle à son élection, elle concentre dans son cœur, comme un pur foyer, toutes les angoisses, tous les espoirs, toutes les vertus, tout l'héroïsme français ; elle rend du cœur à tout un peuple abattu, console la grande pitié qui était au royaume de France ; et puis, tout à coup, trahie, délaissée, elle disparaît dans les flammes d'un bûcher.

Mais, la victime à peine recueillie dans les cieux, et la flamme du bûcher éteinte, la lumière brille de nouveau au ciel de la France, l'œuvre de Dieu s'achève, la délivrance se consomme, et, purifiée dans ce baptême de sang et de feu, rachetée par ce grand holocauste, la fille aînée de l'Eglise reprend ses destinées providentielles, et la France, à travers les temps les plus orageux, ne cesse plus d'être le soldat de Dieu, comme dit Shakespeare, et, à l'heure qu'il est encore, dans cette Europe si incertaine et si agitée, c'est le drapeau de la France, c'est son épée, qui garde à Rome le tombeau des saints apôtres.

O Jeanne, ô sainte enfant, sainte guerrière, sainte martyre, c'est à vous que nous le devons !

Il y a eu depuis d'autres crimes, d'autres malheurs, d'autres victimes. Qu'en arrivera-t-il un jour ? L'expiation est-elle achevée ? c'est le secret du ciel. Puisse du moins ma patrie, toujours fidèle à la foi de Jeanne d'Arc, mériter à jamais le regard et les bénédictions de Dieu !

O Jeanne, j'ai tout dit.

Puisse ce dernier discours, ces derniers accents d'un cœur qui fut épris de votre gloire et de vos vertus, être entre votre âme et la mienne un lien éternel ! Puissé-je, après ma course qui s'achève, redire avec confiance le nom de celui que vous avez invoqué à votre dernière heure avec tant d'amour, et reçu à mon tour dans ce paradis, seule récompense que vous ayez souhaitée, vous voir au milieu des vierges et des martyrs marcher, radiieuse, sur les pas de l'Agneau qui fut, par vous et pour la France, le Lion vainqueur de la tribu de Juda. *Amen !*

LES PELERINS DE QUEBEC.

10 JUIN 1869.

.... *Et hæc olim meminisse juvabit*

Le 10 de ce mois, aux premiers feux du jour, de joyeuses fanfares réveillaient agréablement les riverains du port de Montréal. C'était le corps de musique du Collège de Montréal qui saluait l'arrivée du *Canada*, portant à son bord richement pavoisé, le Révérend M. Méthot, supérieur du Séminaire de Québec, M. le Grand Vicairé Taschereau, MM. les Directeurs, les Ecclésiastiques, tous les Elèves du Collège, et une vingtaine de prêtres des différentes paroisses des environs de la Capitale qui avaient voulu profiter de la circonstance pour visiter Montréal.

Les Pèlerins étaient partis de Québec, la veille au midi, au milieu des acclamations de la foule, des parents et des amis accourus sur le port pour leur souhaiter un heureux voyage.

Le temps était magnifique, une brise légère tempérant les ardeurs du soleil, les deux rives du Saint Laurent se déroulèrent bientôt dans leur parure de printemps, aux yeux des jeunes voyageurs émerveillés de ce spectacle grandiose.

Les Elèves du Collège des Trois Rivières attendaient le *Canada* au débarcadère. Dès qu'il parut à l'horizon, on le salua par de joyeux hurrahs ! lorsqu'il fut accosté, ils présentèrent une adresse de bienvenue aux voyageurs et les conduisirent au Collège pour prendre le thé. Tout l'édifice était illuminé et transformait la nuit en jour. On s'amusa jusqu'à dix heures, et les excursionnistes remontèrent à bord et s'éloignèrent emportant un doux souvenir de cette gracieuse réception.

La nuit était avancée, mais personne ne pouvait dormir : on tint salon et soirée, les beaux parleurs, les malins firent les frais, et le cercle, de son côté ne se fit pas faute de rire et d'applaudir.

A six heures le *Canada* accostait le quai du Richelieu, et les voyageurs, debout depuis trois heures, contemplant de leur prison flottante le majestueux panorama de Montréal, aussitôt pied à terre, s'empressèrent de répondre aux saluts de bienvenue de la députation du Collège de Montréal et de l'Ecole Normale Jacques-Cartier.

Tous avec ordre se dirigèrent ensuite, musique en tête, vers la chapelle de Bonsecours, où M. le Supérieur de Québec célébra le saint sacrifice. M. Colin donna le discours de circonstance et, avec son éloquence habituelle, proposa à son jeune auditoire la très-sainte Vierge comme modèle de la jeunesse. Tous paraissaient émus et profondément impressionnés.

Ds Bonsecours, les Pèlerins s'acheminèrent vers l'Ecole Normale Jacques-Cartier. Un magnifique déjeuner les y attendait dans la cour intérieure, toute décorée de verdure et d'oriflammes. Le repas joyeux terminé, M. le Principal Vercau, par quelques paroles bien senties, présenta à ses hôtes ses remerciements pour l'honneur qu'il en recevait, et montrant le drapeau du Saint Père qui flottait audessus des bustes de Mgr. de Laval et de Jacques Cartier, il ajouta ces paroles que nous citons de mémoire. " C'est sous les auspices de la Religion, des deux fondateurs du Pays, et ajoutons aussi du vénérable M. Olier fondateur de Montréal, que se célèbre cette fête de famille," Ces paroles furent accueillies par de chaleureux applaudissements. Les applaudissements redoublèrent quand le Révérend M. Baile se levant, dit : qu'il s'unissait de tout cœur aux sentiments expri-

més par M. le Principal, et termina en invitant toute l'assistance à venir dîner à la Montagne.

Les voyageurs, traversant ensuite les salles et les musées de l'École Normale, se mirent en route à travers les rues de la Cité, visitant les parcs, les édifices et les principales églises sur leur passage.

Ils arrivèrent à la Montagne, vers une heure, avec un peu de fatigue que leur fit vite oublier l'accueil cordial qui les y attendait. Le bel Établissement du Séminaire et du Collège avait revêtu un air de fête.

Les drapeaux flottaient sur tous les frontons ; ecclésiastiques et collégiens attendaient dans le parterre au milieu des lilas, des lauriers roses, des massifs de fleurs de toute espèce et des tapis de verdure ; dès que les premiers rangs parurent ; une salve d'applaudissements mêlé aux fanfares joyeuses accueillirent leur arrivée, puis Québécois et Montréalistes, fraternisèrent jusqu'à l'heure où sonna le dîner.

Au signal donné, les Pèlerins furent conduits sur le vaste bassin, de plus de 500 pieds, qui décore le parc du Séminaire. Là, sous le vaste feuillage des ormes séculaires qui le bordent, avaient été dressées de longues tables, chargées de mets, de rafraîchissements et de fleurs, au milieu desquelles se détachaient avec grâce les riches corbeilles d'oranges rappelant aux Écoliers, les pommes d'Or du jardin des Hespérides.

Toute cette jeunesse était émerveillée de cette magnificence de la nature et de l'hospitalité. Le repas fut plein d'entrain assaisonné comme ceux de Lacédémone par un appétit bien gagné. Les Élèves se distinguaient par leur réserve, leur amabilité, leur charmante tenue, et se montraient dignes de leurs Vénérables Directeurs.

Une adresse et un chant montagnard couronnèrent le dessert. L'adresse rappelait l'antique Union qui unit, depuis des siècles, les deux Séminaires de Québec et de Montréal, cimentée par une première visite, il y a environ vingt ans, et renouvelée par une seconde en ce jour ; elle mentionnait avec reconnaissance l'accueil bienveillant que les Élèves du Collège de Montréal reçoivent en arrivant à l'Université-Laval, où ils retrouvent des pères, des frères et des amis ; elle se terminait en faisant des vœux pour que cette union persiste avec les âges.

Le chant avait été composé pour la circonstance.

A nos amis offrons la fête
D'un juste et fraternel amour, . .

A MR. LE SUPÉRIEUR.

A vous le premier hommage
De nos cœurs et de nos chants,
Père dont l'amour ménage
De tels jours à vos enfants.
O l'excellente pensée
De vous faire voyageur !!!
Le bonheur de cette journée
Nous le devons à votre cœur.

AUX ÉLÈVES.

Et vous nos aimables frères,
Enfant de la Cité-Sœur ;
Nourris sur les mêmes terres
N'ayons tous qu'un même cœur.

Que cette grande journée
Nous unisse pour jamais,
Que la famille soit doublée,
Mais toujours l'amour et la paix.

AU ST. LAURENT—A MARIE.

Toi dont les vagues profondes
Appartèrent nos amis,
O Saint Laurent que tes ondes,
Que tes flots soient donc bénis !
Toi surtout VIERGE MARIE
Dont le rayon les guida,
Béniit cette famille amie
L'espérance du Canada.

Chœur.

Amour, amour à la Patrie.
Chantez doux échos d'alentour.
Aidez notre voix attendrie
Échos chantez Amour ! Amour !!

La réponse de Monsieur de Québec fut délicate, gracieuse, assaisonnée d'un aimable reproche, d'une invitation au repentir, et d'un voyage à Québec.

M. le Supérieur de Montréal répondit avec une semblable gracieuseté, accepta le reproche, ne refusa pas l'invitation, demanda le temps d'y penser ; après quoi les deux Supérieurs s'embrassèrent au nom des deux Communautés, au milieu des cœurs émus, et des applaudissements enthousiastes de tous les heureux associés à cette touchante fête de famille.

Puis la promenade commença autour du parc, au son des airs joyeux de musique ; les oiseaux chantaient, les vents légers murmuraient dans l'épais feuillage, ou couraient sur les eaux dont elles ridaient légèrement la surface. Tout souriait, tous les cœurs étaient à la joie et au bonheur.

On ne voulut point partir avant de visiter l'élégante Chapelle, et de chanter trois invocations à l'Etoile des mers, pour les aimables voyageurs. Puis on redescendit vers Montréal, c'était un beau spectacle que cette longue chaîne d'écoliers, d'ecclésiastiques et de prêtres longeant les rues *Guy, Ste. Catherine* et le *Beaver Hall*, échelonnés sur l'espace de plus d'un mille : on visita St. Patrice sur la route, comme le cortège débouchait sur la rue St. Jacques, le bourdon des tours de Notre-Dame s'ébranla, comme à l'arrivée de nobles visiteurs. Les orgues jouèrent à leur entrée dans la basilique, touchées par M. Gagnon, l'excellent organiste de Québec. L'autel brillait comme au jour des grandes fêtes. Un Salut fut chanté par M. le Supérieur de Québec, assisté de MM. les Directeurs des Collèges de Québec et de Montréal.

Après le Salut, on se rendit à Notre-Dame de Pitié ; au sortir de la pieuse Chapelle, les Elèves, en descendant au port, purent saluer les Dames de la Congrégation qui leur offrirent obligeamment un passage à travers leur salle de Communauté. Arrivés sur le port, les Pèlerins montèrent sur le *Canada*, les Elèves du Collège de Montréal, grâce à l'obligeante courtoisie du Capitaine Nelson montèrent sur le *Montréal*. Mille gages d'amitié se donnèrent, mille promesses se firent pour les vacances, mille souhaits accompagnèrent les voyageurs. Les instruments sur le *Montréal* entonnèrent le chant du départ ; on y répondit sur le *Canada* par l'air de la *Canadienne*, mille acclamations retentirent, et tant qu'on put se voir, les chapeaux, les mouchoirs s'agitèrent dans les airs. Et quand le *Canada* eut disparu à l'horizon, chacun se retira en répétant au fond du cœur, le vers du poète :

. . ET ILLÆC OLIM MEMINISSE JUVABIT.